Les éditions

LA FILLE D'À CÔTÉ

Présentent

Faustine

Une saga biographique

Tome 3

Faustine prend son envol

Christina Schwab

Du même auteur :

— *Quelqu'un m'attendait quelque part*

— *Vous en reprendrez bien un peu ? (épuisé)*

— *Comme si le soleil brillait partout*

— *La maison près du torrent (Éditions Héna)*

— *Faustine ou la joie de vivre*

— *Faustine à l'aventure*

— *Faustine prend son envol*

En cours d'écriture :

— *Faustine et le nouveau monde*

— *Faustine et Julien*

— *La renaissance de Faustine*

Remerciements

Troisième opus de la saga. Non seulement il est toujours là, mon indispensable époux, mais il semble y prendre goût. Quel bonheur que de vivre ensemble dans cette maison pleine de beaux tableaux et de bon livres (et je ne parle pas que des miens).

M’ont aidée, encore et toujours : Pierre Guillorit, Amélie Gahete, Marie-Christine Desreumaux, grâce auxquels le livre que vous tenez entre vos mains est devenu lisible.

Mon Amitié indéfectible à Amalia, Fred, Geneviève, Bruno, Elisabeth, Françoise, Fanchon, Claudine, Jean-Patrick, Anne-Marie, Denise, Jean-Luc, Jacques, Guillaume, Hervé et tant d’autres que j’oublie. Que tous soient remerciés pour leur patience et leurs précieux conseils.

Christina

à Jean-Paul,

toujours

Quartier Latin

Décembre 1978. Sur le quai de la Gare de Lyon, Maxime attend la femme de sa vie. Deux mois plus tôt, à court d'argent, n'ayant pas trouvé d'emploi à Paris, Faustine a rejoint l'entreprise familiale de Grasse pour y travailler, le temps d'une saison. Sitôt qu'elle aperçoit son amant, la jeune femme se jette dans ses bras.

— Mon amour ! Enfin ! Que c'était long !

— Pour moi aussi, ma chérie. Tu as fait bon voyage ?

— Excellent. Comme tout voyage qui me ramène à toi.

— Viens vite, je suis garé en double file !

Les lourdes valises sont rapidement glissées dans le coffre. La Peugeot démarre, juste avant que la contractuelle colle son PV.

— Que ça fait du bien de retrouver la « Tite Pigeot » !

— Profites-en, je vais bientôt la vendre.

— Oh non ! Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas une voiture adaptée à Paris. Soit je risque qu'on me la pique, soit elle risque une beigne à chaque carrefour. Elle consomme trop, elle n'est plus étanche, pour ne parler que de l'essentiel. En plus, depuis qu'on a changé la courroie

du radiateur…

— Ah oui, notre premier été ! Au milieu de la place Iéna, je me souviens, quelle aventure !

— Exact. Depuis, je ne la sens plus très fiable. Il faut que je m’en débarrasse. J’ai repéré une Honda Civic dans un garage.

— Tu as raison. Tant pis pour le cabriolet ! À part ça, tu nous as trouvé un logement ?

— Ouais. Tu verras. Tu ne seras pas déçue. C’est provisoire. À long terme, ça coûterait trop cher, mais ça donne un répit et surtout on a un pied dans la place. J’aime ce quartier, c’est un endroit où il fait encore bon vivre.

— Et Pierre Leroux ? Tu as remis l’appart dans les temps ?

— Coup de bol phénoménal. Figure-toi que le dernier jour je rencontre une mignonne dans l’escalier. Et tu sais quoi ? Elle venait à la pêche ! L’affaire se fait en deux coups de cuillère à pot. Je la présente au proprio en même temps que je rends les clés. La miss signe le bail, et me voilà exempt de double loyer ! Elle est pas belle la vie ?

— Tu peux y aller ! Une chance de cocu oui.

— Sans commentaire. Maintenant, à toi de jouer. Tu vas nous nous trouver une place de parc, hein ! Ma petite veinarde à moi.

Faustine ouvre grand les yeux, en quête du clignotant qui signale une voiture qui s’en va.

— Oui ! Regarde ! Le mec là-bas !

— Ça, c’est ma Stine de course ! Merci ma belle, tu n’as pas perdu la vue, on dirait !

Situé au 75 de la rue du Cardinal Lemoine, l’Hôtel des Grandes Écoles serait un ancien couvent, reconverti en appartements lumineux, très recherchés autrefois par les artistes. Au surplus, ils offraient la

possibilité de travailler dehors, dans la cour intérieure. Menaçant de tomber en ruine avant la guerre, l'endroit a été transformé, après 1945, en meublé pour étudiants américains fauchés. Maxime, le connaissant de réputation, avait toujours eu envie d'y séjourner. L'intérieur est relativement vétuste. WC sur le palier, douches communes au bout du couloir, mais l'établissement possède un tel charme qu'on en oublie vite ces légers désagréments. Faustine trouve l'endroit extraordinaire. Si on n'y fait pas attention, on peut passer devant le porche sans rien voir. Dès qu'on entrouvre la lourde porte, on pénètre dans un espace intemporel. De chaque côté de l'allée, s'érigent des petites maisons mitoyennes, d'un ou deux étages, logements actuels des employés. La jeune femme vendrait sa mère pour y vivre, tant c'est joli. Au bout de l'allée, l'hôtel lui-même s'ouvre sur une courette pavée, entourée d'arbres. « *Un jardin dans la ville* ! » clame le prospectus. Pas étonnant que les artistes aient apprécié.

Leur chambre, au rez-de-chaussée, possède une entrée indépendante. On y accède depuis l'extérieur par trois marches, un semi-balcon, et une porte-fenêtre. Faustine est comblée. Quel joli nid d'amour ! On se croirait dans un cottage anglais. Leur gîte est meublé d'un lit double, d'une armoire, de deux chaises et d'une table sur laquelle elle travaillera au calme. Maxime regrette beaucoup, mais il n'a pas eu les moyens de lui procurer la machine à écrire de ses rêves ce mois.

— Tant pis, j'en achèterai une avec mon premier salaire. En attendant, j'ai assez de cours à travailler. Je ne risque pas de m'ennuyer.

Sur ce, la jeune femme entreprend de vider ses valises. Pas très longtemps, car Maxime, en manque

d’affection, ne l’entend pas tout à fait ainsi. Trois petits tours entre les draps plus tard :

— J’ai faim, pas toi ?

— Oh, que si !

— Ce soir, je te sors. On n’aura pas les moyens tous les jours, mais j’aimerais te faire découvrir un bistro sympa.

— D’ac ! Je finirai de ranger demain.

Les amoureux sortent, main dans la main. En passant, Maxime signale à Faustine la maison du 66, Cardinal Lemoine, où vécut sa mère, jeune mariée, pendant sa grossesse. En face, au 74, une inscription révèle qu’Ernest Hemingway a habité ici avec sa première épouse. Enfin, au 71 une autre plaque indique que James Joyce y a terminé son roman *Ulysse*.

— Tu vois, à Paris, chaque pierre, chaque maison a une histoire, on pourrait passer notre vie à écouter la ville.

— Et on ne saurait pas encore tout. Ah là, là, toutes ces célébrités sur un si petit territoire ! Et dire que je n’en fréquente qu’une.

— Moque-toi ! Réplique Maxime en riant.

Il ne faut pas cinq minutes pour parcourir la distance entre l’hôtel et le *Volcan*, restaurant familial qui fait l’angle de la rue Thouin et de la rue Descartes. Bonjour l’ambiance ! Les salles sont quasi pleines, ça crie et court dans tous les coins, mais il reste encore des places. En deux temps, trois mouvements, nos complices sont attablés devant un couscous royal, spécialité de la maison. Presque tout le monde mange la même chose, sauf une jeune femme solitaire, en grande discussion avec le patron. Faustine, l’entend confier que la soupe de légumes mixés – à huit francs –, qui constitue son repas quotidien, est si

copieuse qu'elle lui suffit amplement. L'info n'est pas tombée aux oubliettes.

Alors que, rassasiés, ils prennent le chemin de l'hôtel, Maxime remarque :

— Demain matin, au petit déjeuner, tu mangeras le même pain que ma maman il y a trente-six ans. La patronne m'a dit que c'est le même boulanger qui dessert tous les restaurants et hôtels de la rue depuis plus de cinquante ans. Incroyable non ?

— En effet, mais surtout rassurant, on va manger du vrai pain, pas ces baguettes pleines d'air qui sèchent en deux heures. À part ça, va falloir que je me trouve du boulot vite fait si je veux pouvoir l'acheter ton brignolet !

— Ne te tourmente pas, mon amour. Avec l'argent que tu as rapporté de Grasse, plus mes primes de fin d'année, nous survivrons. Travaille sérieusement tes cours, trouve-nous un chouette appartement, renseigne-toi sur les conditions d'un permis de travail. Je me doute bien que sans ça, tu auras peu de chance d'être engagée quelque part. Après, tu pourras toujours chercher du boulot, en supposant qu'il te reste du temps.

— Surtout si tu tiens à ce que je t'accompagne chaque fois que tu joues quelque part !

Faustine respire mieux. Elle n'ose pas l'avouer, mais, persuadée que Maxime s'attend à ce qu'elle subvienne rapidement à ses propres besoins, elle vit dans l'anxiété. Sachant qu'il doit verser une pension pour ses filles, finir de payer le crédit de la maison qu'il laisse à sa femme, sa voiture et les frais d'avocats, elle ne veut pas représenter une charge supplémentaire. Voyant qu'il cherche un max de contrats musicaux pour remplir ses engagements, travaillant presque jour et nuit, elle tient à faire sa

part. Mais si, malgré tous ses efforts, elle ne trouve pas de travail, sera-elle à nouveau séparée de lui ? La méprisera-il ? Il lui a ressorti son laïus comme quoi ses parents se sont vraiment fichus d'elle, rapport à ses études. Elle l'a pris comme un échec personnel, s'imaginant devoir réparer la défection des adultes, dont elle n'a pas su se faire aimer suffisamment. Aujourd'hui, la confiance et la tolérance de Maxime la rassurent et la soulagent.

Au matin, c'est en sifflotant qu'elle part acheter les journaux, en vue de dénicher un appartement. Tout d'abord, elle se laisse distraire par certains titres : on espère toujours retrouver le navigateur Alain Colas, disparu le 16 novembre dernier (elle n'aimerait pas être à la place de sa femme, s'il en a une). Mais encore ; le 2 décembre, huit personnes ont été blessées dans un attentat au Bazar de l'Hôtel de Ville (BHV). Et allons donc ! Ça continue les attaques terroristes ! Le Liban, la Palestine, l'Algérie, Israël, l'Égypte et quelques autres semblent avoir élu Paris « capitale des règlements de comptes en Europe ». C'est dangereux de faire partie de l'OTAN. Le climat est à la peur et à la méfiance. Pourquoi ? Pour qui ?

Incapable de répondre à ces questions qui la dépassent, la jeune femme survole les petites annonces. Elle guigne à tout hasard les offres d'emploi, en quête de miracle. On ne sait jamais, si tout à coup un employeur sortait un permis de travail de son chapeau, en même temps qu'un poste à 10 000 F par mois ! Cause toujours ! Employées de commerce, vendeuses, secrétaires. Non, rien de rien qui soit dans ses cordes. Maxime a raison, il lui faut commencer par apprendre un métier qui offre des débouchés. Elle décide, tout de même, de prospecter directement dans la rue, par acquit de conscience. Si

elle a pu être serveuse en Suisse, peut-être le pourra-t-elle à Paris ? Après tout, elle sait le faire et ça les arrangerait bien pendant quelques mois, non ? Hélas, les restaurants dans lesquels elle ose se présenter sont déjà pourvus, et les plus sélects d'entre eux ne prennent que des demandeurs d'emploi en règle. Faustine doit se procurer un permis de travail. C'est impératif.

À partir de là, chaque matin, elle effectue ses recherches de logement. Dans un premier temps, elle concentre ses explorations dans un périmètre qui inclut la Place de la Contrescarpe, la rue Blainville, la rue Mouffetard et la rue Lacépède. Les après-midi – si elle ne fait pas la sieste parce qu'ils sont sortis « jouer » la veille –, elle part à la découverte de ce Paris qu'elle aime de plus en plus. Elle ne se lasse pas de répéter les noms des rues. Certains sont si poétiques : La rue des Petits Champs, du Cherche Midi, du Chat qui Pêche, du Pot de fer, de l'Estrapade. Étrangement, les kilomètres à pied dans Paris sont bien moins fatigants qu'ailleurs, il y a toujours à voir. Un jour, enfin, Faustine repère un studio à louer, rue Blainville. Leur futur logement, au premier étage de cette ruelle étroite, ne verra jamais la lumière du soleil, mais peu importe. Ses seize mètres carrés, chambre, cuisine et salle de bain comprises, feront *la rue Michel,* expression que Maxime aime à répéter qui signifie que c'est parfait. La propriétaire, petite souris grise, semble heureuse de faire affaire avec des gens *bien sous tout rapport*. Elle signe le bail aussitôt. Pour Faustine et Maxime, trouver si vite, juste à côté, est une aubaine. Mille six cents francs par mois, le prix est raisonnable étant donné le quartier. Dès le lendemain, Faustine passe sa journée à transférer

puis installer leurs affaires. À part une immense armoire penderie dans l’entrée, la cuisine et la salle de bains partiellement équipées, le studio est vide. Pas de stores, pas de rideaux, pas une ampoule. La première nuit est pénible sans matelas, Ils dorment sur la moquette. Demain, c’est sûr, Maxime en achètera un chez Conformachin en rentrant du boulot. Pour le reste – un four, de la vaisselle, une table, des chaises, planche et fer à repasser – tout est à faire !

Au matin, sitôt que Faustine a fini d’installer leurs possessions, elle s’offre une cigarette à la fenêtre. On joue *Les enfants du paradis* dans le petit cinéma d’en face. On entend d’ici Arletty, avec sa gouaille si particulière.

— Paris est tout petit pour ceux qui s’aiment comme nous d’un aussi grand amour.

Rue Blainville

En quelques jours, le studio est opérationnel. Une bonne partie de leurs économies a servi à l'ameublement. Le matelas, qu'il a fallu acheter neuf, une planche et des tréteaux. Les chaises, la vaisselle, les couverts, ils les trouvent dans la rue. Soit dans les encombrants, soit aux terrasses des cafés. Chaque soir en rentrant, Faustine déshabille discrètement une table de *La Truffière*, le restaurant du rez-de-chaussée, en prenant soin de cacher son butin devant elle. Elle a eu peur d'être surveillée le jour où elle a subtilisé la seconde chaise, vu qu'elle avait pris la première la veille. Mais non, le petit renfoncement de son entrée l'a promptement dissimulée aux regards. Personne n'y a rien vu.

Par contre, en sortant de son premier bain, elle a eu chaud. Elle venait à peine de tirer la bonde et mettre son peignoir, quand on a sonné. Derrière la porte, un serveur dans tous ses états :

— Madame ! Vous avez fait couler de l'eau !

— Oui, j'ai pris un bain, pourquoi ?

— Ça coule ! Il y en a partout, ça fuit dans les cocktails !

— Hou là, je vois ! Désolée, je vais tout arrêter.

Ne restait plus qu'à remettre la bonde en vitesse,

vider la baignoire à la main dans le lavabo (qui n’a pas la même canalisation) et attendre le plombier pendant trois mois. Ça aurait pu être pire, imaginez que le patron ait découvert ses larcins !

Maxime s’offre une perceuse. Il souhaite installer quelques étagères, récupérées nuitamment sur les chantiers alentour. C’est une chignole assez onéreuse, commandée par correspondance. Quand il la reçoit, il l’essaye, puis la remballe et prépare les documents de retour comme si elle ne convenait pas. Il explique :

— Tu vois, sur le paquet, l’étiquette porte notre adresse. Sur l’accusé de réception j’ai mis celle de la société. Comme le fonctionnaire au guichet ne vérifie jamais si les adresses correspondent, on aura à la fois une perceuse gratuite et la preuve que je l’ai renvoyée.

— Et s’il s’en rend compte malgré tout ?

— Dans ce cas, je dirai que je me suis trompé. Mais tu verras, ça va passer… comme une lettre à la poste !

Et de fait, le stratagème a parfaitement fonctionné. Ni vu ni connu, je t’embrouille. Habile non ? Faustine, bluffée, est un peu mal à l’aise, sans trop savoir pourquoi.

Sur sa lancée, Maxime a revendu le cabriolet qu’il a remplacé par une Honda Civic tout ce qu’il y a de plus banale. C’est une voiture qui correspond mieux au climat parisien, elle ne risquera rien dans les embouteillages de la capitale.

— Celle-là personne n’aura envie de la voler. Elle est solide, ça compense le fait que les pièces sont chères et difficiles à trouver. Moins longue que la Peugeot, plus facile à garer, c’est tout bénef !

Faustine n’a pas perdu son temps non plus. Au Marché Saint-Pierre, c’est comme à la Samaritaine :

on trouve tout. Le marché est situé entre la place Pigalle et le Sacré Cœur. Elle a acheté leurs taies d'oreiller, draps, couvertures, serviettes de toilette, torchons, et même une nappe ! Les rideaux, c'est un peu plus compliqué : il les faut vraiment opaques, car le sommeil de Faustine exige le noir complet. Or, ici, trouver la perfection requiert de longues heures de déambulation. D'autant que la jeune femme fait partie de ceux qui revendiquent la quasi-gratuité de ce qu'ils achètent. C'est tout juste s'il ne faut pas la payer pour qu'elle condescende à emporter les produits qu'elle choisit. Finalement, elle trouve son beurre (mais pas l'argent dudit ni la bite du crémier, tant pis !). Elle a même, comble de débauche, acheté pour trois fois six sous un petit sapin en raphia vert, muni de décorations. La date de leur premier Noël approchant, elle compte bien organiser une jolie fête.

Hélas, Maxime ne réagit pas du tout comme elle l'imaginait lorsqu'elle étale fièrement ses trouvailles devant lui. Certes, il la félicite pour les accessoires domestiques qu'elle a trouvés à si bon prix ; par contre, il s'empresse de l'affranchir sur ses allergies en matière de festivités.

— Noël, Pâques, tout ça c'est juste des prétextes commerciaux ! Personne n'y croit plus. Ma pauvre chérie, ne me dis pas que tu es encore dupe ?

— Pourtant, un petit sapin, un repas de fête, où est le mal ?

— Ni sapin, ni repas. De toute façon je ne serai pas là.

— Ah bon ! C'est maintenant que tu le dis ? Tu vas où ?

— À Houdan, chez mes parents, je ne peux pas laisser tomber les filles.

— Et moi, je fais quoi ?

— Tu peux m’attendre ici, ou t’organiser avec tes parents.

— Non merci, sans façon ! Je ne sais même pas où ils seront cette année.

— Peut-être que Mireille sera libre. Mais ne t’inquiète pas, ça sera court, je n’ai pas envie de m’éterniser et je prétexterai un retour au travail. Je rentrerai le 25 après le déjeuner. Ensuite on pourra aller se balader, si tu veux.

— D’accord. Et le 31 ? T’as prévu quoi ?

— J’ai un contrat au Sofitel. Tu peux venir, si tu veux.

Faustine ne comprend pas toujours l’attitude quelque peu paradoxale de Maxime. Un homme qui quitte tout pour elle et la traite comme quantité négligeable.

— Et si on louait un téléviseur ? Je me sentirais moins seule quand tu pars.

— Et pourquoi pas un téléphone aussi tant que tu y es ! Il n’en est pas question ! Je n’ai pas changé de vie pour reprendre des habitudes de bourge. Tu sais ma chérie, la télé, c’est la mort du couple. Pour le moment, tu t’ennuies, et je le comprends, mais quand tu auras un boulot et qu’on sortira plusieurs fois par semaine, la télévision ne te manquera pas, je te le promets. En plus, je n’en ai tout simplement pas les moyens. Tu viens avec moi à la London Tavern ? J’ai un contrat. Quatre cents balles à se mettre dans la fouille. On se fait une platée de pâtes et on y va ?

Ce soir, noyant sa frustration, Faustine accepte tous les verres offerts par les clients dragueurs. Ce n’est pas très honnête vis-à-vis d’eux, mais bon, à la guerre comme à la guerre. L’alcool lui permet d’accuser le coup, et surtout d’éteindre cette colère immense qu’elle sent poindre en elle, en même temps

qu'un certain état d'impuissance. Elle sait très bien qu'il faudrait qu'elle foute le camp, là, maintenant tout de suite, que cet homme n'est pas celui avec lequel elle passera le restant de sa vie. Trop souvent, elle constate le peu qu'ils ont en commun. Dans ces moments-là, le whisky l'anesthésie… jusqu'au lendemain. Obstinée, elle espère envers et contre tout que la situation va s'arranger. Quand il lui écrit, comme quand ils font l'amour (presque tous les jours et plus encore le week-end), Maxime est toujours incroyablement doux et attentionné. Il lui répète à l'envi à quel point il l'aime. Qu'elle est, définitivement, la femme de ses rêves. Pas une seconde, il ne regrette ce qu'il a fait pour elle. Il lui promet un jardin de roses. Ils seront si bien tous les deux. Juste d'un peu de patience. Une fois dépassés les soucis financiers et les contraintes du divorce, il sera tout à elle.

Faustine commence alors une vie d'anticipation sous condition. Demain, elle aura du travail, demain, ils se marieront, demain, ils auront des enfants demain elle sera heu-reuse ! Demain, demain, demain. Ils auront de l'argent, une maison, ils voyageront. À tel point que, bien sûr, elle en oublie de vivre le présent. La route est longue jusqu'à la sérénité. Faustine n'a pas lu les livres d'Eleonor Porter (*Pollyana ou le jeu du contentement*), elle n'est pas mûre, loin s'en faut. Après un Noël calamiteux (elle est restée seule chez eux à boire et se morfondre), Faustine fête la nouvelle année avec Maxime au Sofitel de la porte de Sèvres. Son chéri, depuis l'estrade, lui offre un joli récital. Il n'a d'yeux que pour elle. La jeune femme aime toujours autant le jazz, cela lui permet de passer sur bien des choses. Les musiciens qu'ils fréquentent sont à la fois talentueux et drôles. Elle a fait la connaissance de

Pierre Caligaris, pianiste à demeure du Sofitel, de Stéphane Guérault et de Christian Morin (qui a une petite notoriété à la télévision). Les jazzmen, professionnels ou non, forment une grande famille. Faustine sait désormais qu'il y aura toujours un endroit dans Paris où elle pourra aller écouter du jazz et passer la soirée en sécurité lorsque Maxime s'absentera. Ce 31 décembre 1978, au milieu d'une bonne centaine d'invités, ils partagent l'extinction de la vieille année et l'avènement de la nouvelle.

En janvier 1979, Faustine apprivoise son nouveau quartier. La rue Blainville donne sur la place de la Contrescarpe. À gauche la rue Descartes, à droite la rue Mouffetard, en face la rue Lacépède et de l'autre côté celle du Cardinal Lemoine. La rue Lacépède débouche sur la rue Monge. À la *Mouff'* (rue Mouffetard), il y a le marché deux jours par semaine. Au milieu de la longue descente, se trouve une laverie automatique. La gérante, Nathalie, Parisienne typique, a son franc parler. Très vite, elles deviennent copines. Rue Monge, un supermarché sympa, propose des livraisons à domicile sans truander le chaland. La baguette y est un poil moins chère que dans les boulangeries, 1,65 F au lieu de 1,70 F, c'est bon à savoir. Maxime, après bien des palabres, a finalement installé le téléphone au studio. Sur la ligne existante. Au fond, il n'a fait les pieds au mur que parce qu'il craignait que Faustine le ruine en communications, comme le faisait sans doute son ex-femme. Or, elle ne connaît quasi personne à Paris, et n'a aucune envie d'appeler sa maman tous les jours ! En même temps, s'il veut qu'elle travaille, c'est presque indispensable qu'on puisse la joindre, non ?

Dans le courant de la troisième semaine de janvier, Faustine reçoit un courrier de

l'Administration. Son titre de séjour est prêt, elle peut venir le récupérer : 36, rue des Morillons. La nouvelle résidente recouvre le précieux document après deux heures d'attente dans des locaux sinistres. Il ne lui reste plus qu'à trouver un employeur compétent ! Le mardi 30 janvier 1979, Faustine ouvre la première page du supplément « emploi » du Figaro. Une petite annonce lui saute aux yeux : **On cherche employée de maison, téléphoner au…** Faustine appelle immédiatement. Rendez-vous est pris pour le lendemain 10 h.

Jardin du Luxembourg

Ils sont cossus ces immeubles qui bordent le jardin du Luxembourg. Faustine met une bonne vingtaine de minutes pour parcourir le trajet qui la mène à son entretien d'embauche. Remontant la rue Blainville, elle emprunte la rue de l'Estrapade, puis continue tout droit en direction du parc, qu'elle traverse. Pressée d'arriver, très préoccupée par l'issue de son rendez-vous, elle ne perd pas de temps à admirer la nature environnante.

Ses futurs employeurs logent au 6e étage d'un ancien hôtel particulier. L'ascenseur est un engin poussif, à la cage en fer forgé. Une très jeune fille ouvre la porte, précède Faustine dans l'escalier en colimaçon qui mène au bureau de Madame.

— Merci Sylvia, vous pouvez disposer.

Le premier contact est intimidant : l'allure sévère, la vrille des yeux bleu acier, chaque cheveu à sa place… c'est alors que Madame sourit. Ses dents du bonheur et ses fossettes effacent aussitôt cette impression d'austérité. Ayant pris connaissance des références présentées, elle s'allume une cigarette, pose deux ou trois questions.

— Avez-vous l'habitude des enfants ? j'en ai trois. Une fille de 12 ans, Sarah et deux garçons de 10 et 8 ans, Pierre et Joseph.

— J'ai un frère de 5 ans mon cadet, je m'entends

très bien avec lui, ce qui ne veut pas dire que j'aie des notions d'éducation, répond Faustine en riant.

— Il ne sera pas question de les éduquer. Juste de leur faire à manger, ranger leurs chambres, s'occuper de leur linge, etc.

— Je devrais pouvoir m'en sortir.

— Savez-vous faire la cuisine, des repas simples ?

— Je cuisine tous les jours et j'ai travaillé un an dans la restauration, en Suisse allemande.

— Alors, nous sommes faites pour nous entendre !

Faustine travaillerait de 8 h à 14 h, puis de 16 h à 19 h toute la semaine et de 9 h à 11 h le samedi matin. Si elle convient, et si elle accepte ces conditions, elle sera payée au SMIC (salaire minimum de croissance : environ 2 000 F net/304 €). Elle aura quatre semaines de congé par année. Quand Faustine évoque la question du permis de travail, Madame balaie le problème d'un geste de la main.

— Bien entendu, nous en ferons la demande. Pouvez-vous commencer demain ?

— Déjà ? Oui bien sûr.

— Parfait ! Sylvia restera le temps de vous mettre au courant, ensuite vous serez seule à la barre. Bienvenue chez nous, mademoiselle !

— Merci madame, euh, madame ?

— B., Elisa B.

Sourires des deux côtés, manifestement la jeune femme n'a jamais entendu parler de madame B., que ce soit de nom ou de réputation. Après une franche poignée de mains, Faustine descend du « perchoir ». Elle retrouve Sylvia qui, en la reconduisant, lui déclare qu'elle est ravie d'avoir enfin une remplaçante. Elle chuchote que ça fait pas mal de temps qu'ils cherchent quelqu'un de correct, mais que vraiment ce n'est pas facile.

— Aaaah ma chèèèère, les employés de nos jours n’est-ce pas !Rigole Faustine. Il est dans quoi son mari ?

— Avocat.

— Il y a quelqu’un pour s’occuper du ménage ? L’appartement a l’air immense.

— Non, tu seras toute seule. Mais tu sais, c’est pas si terrible, Madame est tout à fait capable de faire une lessive quand elle le souhaite, elle sait aussi cuire des œufs ou passer la serpillière.

— Je vois. Bon. Alors au revoir et à demain !

Faustine s’empresse de rentrer rue Blainville. Elle a hâte de raconter sa journée à Maxime. Qu’elle a trouvé du travail, qu’on lui donnera un permis ! Ça s’est fait si vite qu’elle n’en revient pas ! Du coup elle achète une bouteille de rouge et mijote un repas sympa.

— Mmmm, ça sent bon par ici !

— Soir’ mon amour. Tu me dois le respect, je travaille !

— Ah ? Et où ça ?

— Chez les B. en face du Luxembourg.

— L’avocat ?

— Tu le connais ?

— Un peu oui, on en parle parfois dans les journaux. Il a plus de détracteurs que d’adhérents, je te dirais. Ses idées altruistes ne sont pas du goût de tout le monde, moi y compris. Mais tu me raconteras. Ça sera intéressant de voir les choses de l’intérieur !

— Eh bien, je commence demain, tu seras vite au parfum !

En ce jeudi 1er février 1979, Faustine rejoint Sylvia sous la porte cochère. On commence par présenter la nouvelle à la concierge, madame Grégoire. Tous les matins, désormais, Faustine devra récupérer le

courrier, les chemises et les caleçons de Monsieur. Sylvia lui explique :

— C’est toujours la concierge qui repasse les chemises et les caleçons que Monsieur fait venir de Londres. Il pense que personne n’est aussi soigneux qu’elle. Réjouis-toi de ne pas avoir à t’en occuper, c’est un travail impossible !

— Je me réjouis. En clair, je lui descends le linge propre et elle le repasse ?

— Oui. Uniquement pour le repassage qui concerne Monsieur. Madame s’occupe elle-même des pièces délicates et des vêtements qu’elle confie au blanchisseur. Toi tu devras laver et repasser le reste, ainsi que les habits des enfants et le linge de maison. Tu verras, il y a un lave-linge et un sèche-linge à l’office.

— Et pour ma lessive personnelle ? ça serait chouette si je pouvais l’apporter.

— Ça, il n’en est pas question ! Ici tu es nourrie – tes repas sont déduits de ta paie – mais pas blanchie. Tu n’es pas logée non plus.

— Si je comprends bien, je remplis les fonctions de cuisinière, lingère et femme de ménage.

— C’est ça, oui, mais tu verras, ça sera facile. Ils vivent simplement, reçoivent très peu, sont à la campagne tous les week-ends et puis, tu auras ton permis de travail au bout du compte non ?

Arrivées au 6e elles pénètrent dans la cuisine. Dans un coin, un escalier en colimaçon, du même type que celui qui mène au bureau de Madame, rejoint un étage supérieur.

— Il y a quoi là-haut ?

— C’est le studio d’Arielle. Une élève de Polytechnique que Madame héberge. Elle le lui loue très bon marché.

— C’est sympa !

— En échange, les rares fois ou ils sortent, elle veille sur les enfants. Ils l’adorent, tu verras, elle est gentille.

— Je n’en doute pas.

— Bon, je vais te montrer le reste et t’expliquer ton travail.

L’appartement est composé de deux blocs bien distincts. Celui des enfants et celui des parents. Toutes les pièces, salon et chambres sont en enfilade, donnant sur la rue, sauf la cuisine dont les fenêtres ouvrent sur la cour. De grandes fenêtres aux carreaux dépolis la rendent très lumineuse et personne, depuis l’immeuble d’en face, ne peut voir à l’intérieur. Sylvia raconte que deux ans plus tôt un fou a tenté de placer une petite bombe dans le quartier des enfants. Tout le monde en a été très choqué. Heureusement, il y a eu plus de peur que de mal. Ici, les garçons, Pierre et Joseph, se partagent une chambre, alors que Sarah, la sœur aînée, dispose de la sienne propre. Au bout du couloir ils ont leur salle de bains, dans laquelle trône une antique baignoire à pattes de lion. Elle rappelle immédiatement le pensionnat d’Ohain à Faustine.

Son nouveau royaume couvre pas mal de mètres carrés – trois chambres à coucher, un salon, deux salles de bains, sans compter les dépendances – voilà qui et promet des heures de plaisir. Pour l’ordre, pas de problème réel, seule la cuisine est vraiment dévastée quand la nouvelle bonne arrive le matin. La chambre des parents, est incroyablement anonyme, voire austère : pas un bibelot, pas un livre sur les tables de nuit, c’est tout juste si les draps sont froissés. Faustine est fascinée par le « dressing ». Placé entre la salle de bains et la chambre à coucher, il comporte des dizaines de tiroirs et de larges

penderies, le tout habillé de miroirs. Pour la jeune femme qui possède peu de vêtements, ces alignées de costumes, de robes, de chaussures sont impressionnantes. D'autant qu'elle remarque vite que Madame porte toujours la même gandoura toute tachée. Elle ne s'habille qu'une ou deux fois par semaine, quand elle se rend à Polytechnique ou lorsqu'elle sort déjeuner avec son père adoré.

Les journées de Faustine se mettent vite en place. Le matin elle prend le courrier et le linge chez la concierge. Pose le premier sur le plateau dans l'entrée, range l'autre. Elle débarrasse la cuisine, fait les lits et le ménage courant. À 11 heures elle prépare le repas. Tout le monde déjeune ensemble sitôt que les enfants rentrent de l'école. Sarah confie à Faustine que son père n'est pas un patron facile, très autoritaire, il voit tout, il contrôle tout. Elle plaint sa secrétaire, vraiment. Sylvia, de son côté a confié à sa remplaçante que Monsieur mange chez lui chaque fois qu'il le peut. Il déteste l'obligation d'inviter des clients au restaurant. On dit qu'il épluche tellement les notes qu'il agace tout le monde. Mais ce ne sont que des ragots bien sûr. Après le repas, Faustine lave le sol de la cuisine, puis rentre chez elle. Elle y fait son ménage, ses courses et/ou sa lessive suivant les jours. Quand elle revient à 16 heures, les enfants terminent leur goûter. Ils passent dans leurs chambres effectuer leurs devoirs. Le mercredi, ils sont autorisés à regarder la télévision dans le salon. Souvent, l'un ou l'autre monte dans le pigeonnier de maman pour une répétition ou une explication ; sa porte est ouverte en permanence. Pour Faustine c'est le moment du repassage ou du raccommodage. Elle sert le dîner des enfants à 18 heures, dès qu'ils ont pris leur bain, puis prépare le potage des parents : de l'eau, des légumes

coupés assez gros et un peu de sel, prêts à cuire dans la cocotte minute, accompagné de jambon et d'une salade. Cela fait, elle peut rentrer chez elle, y arrivant souvent en même temps que Maxime. S'ils ne sortent pas, il ne lui reste plus qu'à se remettre aux fourneaux !

Cuisine et dépendances

Il est sept heures quinze. Faustine s’éveille ! Se lever une demi-heure avant de partir bosser : c’est sa spécialité. Sans prendre le temps de boire un café, elle court assez vite pour être à l’heure. Oui, bon, ça, c’est pour les jours, bien trop nombreux, où Maxime est en déplacement. Qu’il participe à un séminaire sur la compatibilité électromagnétique (nouvelle science à la mode), quelque part en Europe, où dépanne un client, il est sur la route une semaine sur deux. De plus, lorsqu’il passe à Versailles, il lui arrive d’en profiter pour faire un saut chez ses parents qui habitent juste à côté. Bien sûr, il y reste dormir. Il n’a pas d’excuse pour rentrer rue Blainville, puisqu’il prétend toujours ne pas avoir quitté sa femme pour une autre.

Lorsque Maxime est là, il prend la route à 6 heures au plus tard, sous peine de rester bloqué sur le périphérique. Faustine se lève en même temps que lui. Ils petit-déjeunent ensemble. Après quoi, elle savoure sa première cigarette avec ce qui lui reste de café, puis s’occupe à ranger leur nid. Le moment venu, la jeune femme se met en route. Elle adore ces petits matins frisquets, quand la plus belle ville du monde est tout engourdie. Parfois, la lumière y est si particulière qu’une brume diaphane enveloppe Paris, étouffant les sons, rendant l’atmosphère

fantomatique. Les gens marchent sur des œufs, comme s'ils hésitaient à sortir de leurs rêves. Souvent, Faustine croise une jeune maman pressée d'emmener son tout-petit, encore endormi, chez la gardienne de jour. Son cœur se serre. Elle se jure bien de ne jamais imposer cela à ses propres enfants. Si elle a la chance d'en avoir un jour, bien sûr, ce qui n'est pas gagné. Maxime n'en parle plus jamais et comme il est en pourparlers de divorce, ce n'est pas le moment de poser le sujet sur le tapis.

De si bon matin, les trottoirs sont encore humides, les balayeuses municipales virevoltent et les commerçants sifflotent la mélodie du jour – ♪♫ *Capriiii c'est finiiiiii ♪♫* – en remontant les rideaux métalliques de leurs boutiques. Derrière, on perçoit l'employée, ou l'épouse, qui prépare les étals. Juste à côté se trouve le PMU (Pari Mutuel Urbain). Les gars en bleu ou blanc de travail sirotent leur café (ou leur bière) au comptoir. Eux, ça fait quelques heures qu'ils transpirent. Bien sûr, ils râlent. Ils ont toujours une raison pour cela, sinon Paris ne serait pas Paris ! Faustine se marre intérieurement et s'achète un paquet de cigarettes avant de tourner dans la prochaine à droite.

Une fois dépassé le sinistre Panthéon, elle descend la rue Soufflot, s'engouffre dans la première entrée du Luxembourg. Elle descend les grands escaliers, contourne le bassin, fonce tout droit jusqu'à l'appartement des B. Faustine trouve que les trois gamins de ses patrons ont bien de la chance. Vivre en bordure d'un tel jardin, fréquenter une école juste derrière chez eux (éviter la cantine), et passer tous leurs week-ends à la campagne. À huit heures moins le quart, début février, le jour hésite encore à s'affirmer. Pénétrer dans la cuisine vibrante de rires,

sentant bon le savon, le café et le cacao, c'est pour Faustine un instant de bonheur subtil, teinté de nostalgie : la madeleine de Proust dont elle a rêvé, qu'elle aurait aimé retrouver dans les parfums de sa propre enfance. À ce moment-là, elle n'est plus la bonniche étrangère, transparente, mais une maman aimante en devenir. Et c'est avec abnégation qu'elle s'attelle à sa tâche quotidienne, ingrate et répétitive. Parce qu'on a beau dire, sans amour, aucune femme n'y parvient. Pour certaines choses, un salaire ne suffit pas (comment se fait-il alors que ces travaux si importants soient toujours les moins bien payés ?)

Ouvrant bien les mirettes, Faustine, curieuse de tout, se familiarise avec son nouvel environnement. La première fois qu'elle tombe nez à nez avec Monsieur, il est debout en caleçon, triturant rageusement le thermostat fixé entre deux portes.

— Nom de Dieu de bordel de merde de chiottes à cul de pompe à vérole ! Y a pas moyen d'avoir de l'eau chaude pour se raser dans cette putain de baraque !

Faustine éclate de rire alors que Monsieur disparaît dans ses appartements. Madame lui apprend, un peu plus tard, que la maison étant très vieille, l'eau chaude peine à arriver jusqu'au 6e étage, surtout le matin quand tout l'immeuble se sert en même temps. Un peu plus tard, Monsieur, rasé de près, vient lui serrer la louche, s'enquérant de son prénom. Faustine trouve cet homme incroyablement séduisant. Des sourcils fournis, des beaux cheveux, un regard profond et expressif, il affiche une exubérance juvénile renforcée par deux fossettes bien placées. Il n'est pas nécessaire de bien le connaître pour percevoir un humour sous-jacent, un tempérament de jouisseur. Heureusement qu'il en impose quand il fait les gros yeux, sinon, comment voulez-vous qu'on le

prenne au sérieux lorsqu'il défend les pires criminels ?

C'est Madame qui fait les courses, deux fois par mois. Quand elle arrive, vers les 11 heures, Faustine se précipite, afin de l'aider à monter les sacs qu'elle a posés sur le trottoir, devant la maison. Ensuite, elle recharge l'immense frigidaire. Dans cette famille, on mange aussi simple que monotone. À presque tous les repas : des frites, des biftecks hachés et de la salade. Faustine a dû apprendre à faire les frites. Elle utilise de la Végétaline© qu'elle fait fondre dans une grosse casserole en tôle émaillée, pourvue d'un panier. Elle blanchit ses patates dix minutes, les remet à frire quand tout le monde est là. En quelques jours, elle prend de l'assurance. Néanmoins, le moment qu'elle préfère dans toutes ses tâches, c'est celui où elle est tranquillement assise en train d'éplucher le kilo de pommes de terre quotidien. Un matin, Madame lui demande si elle sait faire des desserts autres que les crêpes et la tarte aux pommes. Faustine secoue la tête négativement. Ah ! Si, la mousse au chocolat ? Mais ça ne suffit pas. La semaine suivante, elle reçoit un livre de cuisine. Il y a dedans la recette des œufs à la neige. Elle qui n'a jamais osé faire une crème anglaise, quel défi, mais aussi quelle découverte !

Pendant les vacances scolaires de février, Monsieur emmène ses enfants faire du ski à Gstaad, la station à la mode. Pierre s'en réjouit tous les jours et ne cesse de clamer, avec un accent qu'il imagine suisse : « On va boire de l'Henniez Lithinée et de l'Ovomaltine ! ». Faustine n'a pas besoin de préparer leurs bagages, c'est Madame qui s'occupe de tout. Pendant leur absence, par contre, elle fera les à-fond. Pas question de se la couler douce. Madame reste à Paris afin d'avancer dans l'écriture de son nouveau

livre. Elle profite de l'éloignement de sa petite famille pour déjeuner tous les jours avec son père. Faustine apprend que ce dernier est celui qui a développé la publicité en France et imposé le médium radiophonique. « Du pain, du vin, du Boursin ! » c'est lui. Il a également introduit les enquêtes d'opinion et lancé le concept des drugstores. En attendant, chaque fois qu'il téléphone, il est d'une brutalité qui frise l'impolitesse.

— Passez-moi Madame !

Et Faustine de rétorquer, bien que l'ayant reconnu :

— Bonjour monsieur, c'est de la part de qui ?

Du côté de la rue Blainville, Maxime annonce qu'il va skier à Turini avec Daphné et Anaïs, ses deux filles. Il a réservé une semaine à l'hôtel des trois vallées. Abandonnée à sa solitude, Faustine fait la connaissance de sa voisine, Karin Muller une Suissesse, comme elle. C'est marrant, elle porte le même nom de famille que maman, ça ne s'invente pas ! Karin, aspirante actrice, est installée à Paris depuis peu. Sans pour autant juger nécessaire de fréquenter une école (tu es douée ou tu ne l'es pas), elle attend que le rôle de sa vie lui soit proposé et espère tracer sa voie dans ce monde impitoyable. La future star a été pressentie pour tourner avec Fellini dans « La cité des femmes ». Si sa candidature est acceptée, et elle le sera, elle pense s'envoler bientôt pour Rome. Bien sûr, c'est grâce à son agent. À son ami photographe aussi (ça aide), qui a réalisé sur elle un *book* admirable, qu'elle exhibe avec fierté. De fait, les photos sont extraordinaires. Faustine trouve que certaines sont bien arrangées ; à ce compte, tout le monde est beau pense-t-elle avec une pointe d'envie. Mais qui est-elle pour juger, hein ? Elles sont trois

filles à se partager le studio voisin : Solange, Sophie et Karin. Toutes trois espèrent percer dans le cinéma et se contentent de figuration, ou de petits boulots, en attendant. Un soir qu'elle est seule, Faustine leur apporte son fameux spaghetti bolognaise et une bonne bouteille de rouge. Elle veut tout apprendre sur l'univers du cinéma. Hélas, elle est vite déçue. On lui parle surtout d'attentes interminables entre deux prises, du tricot qu'il vaut mieux avoir sous la main pour s'occuper, du mépris dont elles sont arrosées à longueur de journée par ceux qui travaillent. Surtout si elles refusent la *promotion canapé*.

— Késako ? Interroge Faustine.

— Le plaisir de se faire baiser par le réalisateur, ou le producteur, si on veut monter plus vite.

— Et vous acceptez ?

— C'est comme partout, certaines le font, d'autres pas. Si papa ou maman est déjà dans la place, le fait qu'ils soient du métier te protège. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais, encore aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes sur la pellicule… ça n'aide pas ! Une cow-girl qui tient le saloon pour deux cents cow-boys qui tirent sur les Indiens ne favorise pas l'emploi féminin. C'est sans doute pour ça que certaines sautent le pas.

— Eh bien je crois que je vais m'en tenir au secrétariat, là au moins ces messieurs sont moins compétitifs !

Avant de quitter ses nouvelles amies, Faustine promet d'aller leur rendre visite sur un tournage, à l'occasion.

Elle s'engage surtout à « faire un chantier » un de ces quatre avec Solange. Celle-ci aimerait bien trouver quelques planches afin de construire des étagères supplémentaires puisqu'elles n'ont pas les

moyens de se les acheter.

De retour chez elle, Faustine tombe sur Maxime, tout bronzé.

— Tu es enfin rentré mon amour, comme tu m'as manqué !

— Menteuse ! Je vous entendais bien rire à côté, je n'avais pas l'impression de manquer à qui que ce soit ! Blague à part, je viens juste d'arriver. Mais, regarde ce que je t'ai trouvé sur le chemin du retour.

— Qu'est-ce que c'est ? Une télévision ?

— Non, ma chérie, mais ce que tu vas découvrir te sera beaucoup plus utile surtout.

Il pose devant lui un encombrant carton. Faustine le déballe et s'écrie :

— Une machine à écrire ! Je vais enfin pouvoir travailler mes cours sérieusement. Merci mon amour, merci !

Escalier de service

Faustine prend très au sérieux ce rôle de maman de substitution qu'elle s'est attribué. C'est le subterfuge qui lui permet de conserver une certaine dignité. S'accorder un statut supérieur à celui de femme de ménage. Elle sait bien qu'elle cumule les casquettes de lingère, cuisinière, répétitrice, et même réceptionniste. N'est-ce pas elle qui répond au téléphone et filtre les appels ? Trop heureuse de mettre ses cours de secrétariat en pratique. Elle est d'autant plus motivée que résonnent encore à ses oreilles les paroles de sa mère :

— Dommage que tout le monde ici sache que tu es ma fille, je ne peux décemment pas t'engager comme bonniche, tu as du potentiel.

En attendant, *pianissimo,* Faustine s'approprie le territoire ; fait siennes les armoires et les étagères puisqu'elle en contrôle le nettoyage, l'ordre et le contenu. Avant la fin du premier mois, son organisation générale est bien rodée, malgré quelques péchés de jeunesse comme on dit. Dans sa tentative de régenter les enfants, elle ne sait pas s'y prendre autrement qu'en criant, par exemple. Rentrant un soir à l'improviste, Madame, y met vite le holà.

— Je trouve que ça crie un peu beaucoup, par ici !

Lance-t-elle sévèrement. Faustine, vexée, se calme immédiatement. Elle voudrait se rebeller, mais,

pressentant qu’elle n’aura pas le dessus, elle jette l’éponge. C’est vrai après tout, ce ne sont pas ses gosses, qu’est-ce qu’elle en a à foutre qu’ils soient mal élevés ? Puisque c’est ainsi, puisqu’*On* ne réalise pas les efforts qu’elle fait, *On* ne mérite pas la peine qu’elle se donne. En conséquence, il n’y a aucune raison qu’elle prenne à cœur une mission qu’*On* ne lui a pas confiée, autant se reposer !

Pierre, l’aîné des garçons, est le seul à constater le changement. Le seul aussi dont elle commence à se sentir proche. Presque chaque jour, il vient s’asseoir sur le plan de travail, lorsqu’elle lave la cuisine, et babille avec elle. Faustine lui parle un peu de sa vie et tente de répondre à ses multiples questions. Tout intéresse le jeune garçon de dix ans. Le jazz à Paris, le système de fonctionnement des banques suisses, la navigation sur le lac Léman, la marche du soleil. Faustine, dans l’arrogance de ses vingt ans, s’imagine détenir quelque savoir et explique à tout-va. Pierre se rend-il compte de l’ignorance abyssale de la jeune femme ? Il semble satisfait de leurs échanges. Après la remarque cinglante de Madame, quand Faustine, lui annonce qu’elle ne se mêlera plus de ce qui ne la regarde pas, il lui demande de n’en rien faire. Lorsqu’elle refuse, il lui reproche de les laisser tomber sa sœur, son frère et lui. C’est flatteur, certes, mais en même temps, argumente Faustine, s’occuper de leur éducation ne fait pas partie de son travail.

— Oui, mais maman n’est pas toujours là. On a besoin de toi, tu *dois* t’occuper de nous !

Heureusement l’heure tourne, Pierre retourne à l’école. Faustine est quitte de répondre. Bien vite l’incident est clos, l’affaire oubliée.

Driiiiing ! On sonne à la porte sise juste à côté des toilettes. Une première pour Faustine, qui met du

temps à comprendre d’où ça peut bien venir. En ouvrant, elle réalise que ce n’est pas une issue condamnée comme elle le supposait, mais qu’il y a un second escalier qui dessert les étages. Sans doute celui dévolu autrefois aux domestiques. Elle n’a jamais eu l’occasion de s’en servir puisqu’elle monte le linge et le courrier en passant par l’entrée principale et la conciergerie. Elle a sa propre clé de l’appartement. Présentement, elle sourit au mastodonte qui occupe toute la place sur le palier. Il déclare vouloir relever les compteurs d’eau et d’électricité, comme d’habitude. Heureusement que lui sait où ils sont parce que Faustine, elle, n’a reçu aucune instruction à ce sujet. L’homme les lui montre – histoire qu’elle ne meure pas idiote – fait son travail, puis s’en va. Cet épisode rappelle à Faustine l’intrigant panneau « Eau et gaz à tous les étages » qu’elle a eu l’occasion de voir maintes fois dans diverses maisons visitées, ainsi que dans quelques hôtels vétustes du Quartier Latin. Elle se dit qu’en fait, il n’est pas si loin le temps où l’eau se prenait sur le palier. Les employées d’alors montaient à l’aube, depuis la cave, de lourds seaux emplis du charbon destiné au chauffage et à la cuisine. Faustine prend conscience de la puanteur et de la saleté occasionnées et se réjouit d’être à sa place, dans un monde plus propre.

Un autre jour, rebelote : dring !

— Bonjour ma petite dame, les B. c’est bien ici ?

— Oui, monsieur, c’est pourquoi ?

— On m’a demandé de livrer cette caisse de Champagne.

— Par ici, je vous montre (elle ouvre la porte des WC). Posez-la dessus, merci !

Il va falloir faire de la place, trois caisses se

trouvent déjà dans le petit coin ! L’homme se débrouille, il empile la quatrième, fait signer son bon et s’en va. Madame, qui a entendu le raffut, descend de son perchoir. Elle s’enquiert.

— D’où vient-il ?

Et Faustine, l’œil sur le bon de livraison, de répondre :

— De Maître Machinchouette.

— Encore ! Quand Norbert va-t-il se décider à lui dire qu’on ne boit pas ?

Faustine apprend que ces messieurs se rendent des services en permanence, l’un plaidant telle affaire pour l’autre, qui ne peut être partout à la fois et qu’ils se remercient à coup de bouteilles coûteuses ou de boîtes de cigares. Mais pas toujours. Un matin, quand Faustine vient prendre son poste, elle voit madame ahanant, courbée sur une immense terrine contenant un arbre qui grimpe déjà à mi-hauteur. Elle essaie en vain de bouger la lourde poterie pour la débarrasser du milieu du salon où le livreur l’a posée.

— Encore un cadeau de Gisèle H. ! Norbert a accepté de plaider une affaire à sa place et elle ne trouve rien de mieux que ça pour nous remercier, quelle poisse ! Je déteste ce genre de présent ! C’est du gaspillage. Elle a peur qu’on l’oublie ! J’en fais quoi ?

— Ma foi, il pourrait lui arriver un regrettable accident ?

— Quel genre ?

— Je ne sais pas encore, mais je peux m’en occuper si vous le désirez ? Un malheur est si vite…

— Hum, non, je n’ai pas envie de m’attirer les foudres de mon mari. Il ne sera pas dupe. Il sait que je ne m’entends pas avec cette personne. Il ira s’imaginer que je suis jalouse, manquerait plus que

ça !

Faustine se dit qu’il n’a pas tout à fait tort, mais n’insiste pas.

— Très bien, comme vous voulez. Mais si vous le souhaitez, je vous aide à le porter sur le balcon. Avec un peu de chance, il profitera de quelques gelées matinales, après tout on n’est toujours qu’en février.

— Bonne idée, allons-y.

Rue Blainville, depuis qu’elle a reçu sa machine à écrire, Faustine organise sa semaine différemment. Elle s’arrange pour faire son ménage, ses courses et ses corvées en début de semaine ou quand Maxime est absent. Elle a essayé de le faire participer, les rares fois où il était là, mais elle s’est heurtée à un mur de passivité. L’homme lui a vite rappelé à quel point il était *persona non grata,* à Grasse, chaque fois qu’il lui offrait son aide. Il a compris la leçon, sait qu’il ne sera jamais à la hauteur, quoiqu’il fasse. En conséquence, il évite les rejets et laisse faire celle qui sait ! Faustine pourrait répondre que du temps a passé, que la situation est légèrement différente depuis qu’ils vivent ensemble. Elle a évolué, mais elle n’a pas envie de se battre en vain. Elle s’est fait une raison ; après tout, c’est vrai qu’elle est plus efficace toute seule.

Ainsi, les jours où rien ne l’oblige à rentrer chez elle, sitôt que la cuisine est sèche, elle installe sa petite machine à écrire Remington sur la table en formica et pianote allègrement. Elle adore ça. Apprendre à utiliser ses dix doigts pour la frappe. La méthode est vachement bien faite, trouve-t-elle. Un mot après l’autre, chacun permettant la maîtrise d’une portion du clavier. Petit à petit, le miracle s’accomplit. Comme lorsqu’on apprend une langue, le

puzzle des éléments se complète pour finir par donner un tout cohérent. Les mots remplissent les feuillets qui s'empilent. Parallèlement, l'apprentie secrétaire ingère les éléments de son futur métier. Un peu de comptabilité, de géographie, de classement, de culture générale. Ses professeurs du CNED (centre national d'enseignement à distance) semblent satisfaits de ses performances. Ses notes sont bonnes, tous les espoirs sont permis pour l'obtention de son diplôme, d'ici une année.

Un dimanche de solitude, elle remplit sa promesse d'aller chercher des planches avec Solange, sa voisine bricoleuse. Elles iront là où Maxime avait trouvé les leurs. Le chantier n'est pas très loin, laissé sans surveillance, il est bourré de matériel. Les filles s'y introduisent par une brèche dans la palissade. Elles trouvent deux étagères à la bonne taille et s'en reviennent, passant le fruit de leur rapine par la même issue. Malheureusement, un curieux les attend à la sortie. Elles échangent un coup d'œil inquiet, le cœur battant la chamade, se demandant s'il fait partie de l'équipe du chantier et dans quelle mesure il pourrait les dénoncer. D'autant qu'il se met à les suivre sans vergogne. Alors, se retournant brusquement elles lui demandent :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je trouve que vous pourriez au moins m'offrir un café, le silence ça se paie.

— Et tu nous foutras la paix ?

— …

— Bon, écoute, on n'a pas le temps de le boire avec toi si c'est ça que tu veux, t'auras remarqué qu'on a du boulot. On te le paie et tu te casses c'est clair ?

L'homme s'empare de la pièce, mais continue à les

suivre. Voilà qui ne les arrange pas du tout. Heureusement, un ami de Solange, plutôt costaud, s'approche pour donner un coup de main. Ce qui a pour effet immédiat d'éloigner l'indésirable.

Le même soir, Maxime joue en invité au Caveau de la Huchette. Pendant la pause, ils se retrouvent au *Notre-Dame,* leur quartier général.

— Stine, permets-moi de te présenter Jacky.

— Bonsoir ! C'est toi l'*alter ego* clarinettiste ?

— Bonsoir ! C'est toi qui travailles chez Maître B. ? Maxime m'a raconté. Avec Nelly, ma femme, on se disait que c'était une chouette expérience. Bosser dans la haute et écrire ses mémoires !

— Oui, c'est bien moi, et oui, ajoute Faustine en riant, peut-être que j'écrirai mes mémoires un jour, va savoir ! Et toi ? Des projets ?

Maxime prend la balle au bond :

— Un beau projet oui. On va monter une formation avec Philippe à la batterie, Jean-Claude à la guitare et nous deux à la clarinette. Jean-Claude, c'est cet ami dont je t'ai parlé, qui bosse à la télé et qui a écrit Jazzmosphère. Tu te souviens de ce livre ? Tu l'avais bien aimé. Bref, le groupe s'appellera *Clarinet Connection*, qu'en penses-tu mon amour ?

— Que c'est formidable, depuis le temps que tu attendais ça. Vous allez répéter où ?

— Chez Jacky. Il est dentiste à Evry, mais il possède une maison à Corbeil. Bien isolée, on ne dérangera personne, simplement, je rentrerai un peu plus tard deux fois par semaine. Ah, et aussi, j'ai contacté Dédé, du Petit Journal Saint-Michel, il nous fera passer dès qu'on sera prêts.

— J'ai hâte de vous entendre. Dépêchez-vous !

— Il nous place dès qu'il le peut. Entre Claude Bolling et Maxim Saury. Les places sont chères en ce

moment, tu sais, on a le temps de se mettre au point !

— Formidable, applaudit Faustine qui ajoute en riant : Champagne pour l’orchestre !

Une politesse trop exquise

Le printemps explose partout à Paris en ce lundi 5 mars 1979. Tous les arbres du jardin du Luxembourg portent bourgeons. Les jardiniers ont agencé de magnifiques parterres de pensées, tulipes, jacinthes et primevères. Il y a un je-ne-sais-quoi dans l'air, encore bien vif du petit matin, annonciateur de renouveau. Les chaises sont de sortie, elles reprennent place autour du célèbre bassin, immortalisé par tant de peintres (dont Martha Stettler). Manifestement décidée à faire fortune, la responsable arbore un porte-monnaie tout neuf. Elle taxe un franc le droit de poser son popotin sur un siège, pour quelle durée ? Faustine ne le saura jamais. Elle n'a pas le temps de s'asseoir, juste celui de constater le changement de saison. Il n'empêche, elle trouve quand même fort de café (comme dirait papa) de faire payer aux badauds le *privilège* de s'asseoir autour d'un bien public. Une place de parc pour les popotins, en somme, avec la Mairie de Paris officiant en propriétaire. Et c'est combien pour regarder les gosses de riches lancer leurs jolis bateaux sur l'eau ?

À propos de fric, mercredi passé, 28e et dernier jour du mois, Faustine a reçu son premier chèque. Elle a couru l'encaisser à la poste de son quartier. L'écriture sur sa fiche de paie étant différente de celle de Madame, elle en a déduit que ce n'est pas elle qui

les établit. Elle a réalisé que Madame profite pleinement des facilités que son papa met à sa disposition : une secrétaire pour taper le livre qu'elle est en train d'écrire, une autre pour les formalités administratives. Du coup, en cas de réclamation, elle n'est pas responsable, c'est bien pratique. Sur la fiche de paie il est mentionné dans la section emploi : Femme de ménage, alors que Faustine pensait avoir au moins un statut d'employée de maison. Tout est calculé au centime près. Nous n'avons pas affaire à des philanthropes. L'innocente ne se rend même pas compte à quel point il est injuste qu'on lui déduise ses repas – franchement, pour ce qu'elle mange ! – alors qu'on l'*oblige* à déjeuner sur son lieu de travail ! Le syndicalisme a encore du boulot ! Faustine a gagné 2 562 francs pour 137 h 16 moins les retenues – 370 francs pour la nourriture et 183,46 francs pour les assurances et la retraite – ça lui laisse tout juste 2'026,76 francs au final. Pour info, le loyer de la rue Blainville se monte à 1 600 francs. Évidemment, personne ne l'oblige à vivre au centre de Paris alors qu'elle pourrait trouver moins cher en banlieue. Seulement, passer trois heures par jour dans les transports en commun, merci ! En clair, Maxime continuera à payer le loyer et Faustine, de son côté, achètera la bouffe et ses cigarettes. Le paquet de cigarettes vaut 3,50 francs cette année (pour des mentholées avec filtre) et la baguette 1,65 francs (environ).

Le lundi suivant, à peine franchie la porte de l'appartement, la sonnerie du téléphone l'arrache à ses réflexions. Déjà ? Pense-t-elle, qu'est-ce qu'ils sont excités, aujourd'hui ! Effectivement, et ça sonnera jusqu'à midi. Faustine passe son temps à transférer les appels à Madame. Elle n'aura pas d'avance, si elle

doit s'interrompre toutes les trois minutes. Entre deux coups de grelot, elle répond au livreur de fleurs, réceptionne, puis arrange les bouquets. Finalement, juste après un appel de son père, la patronne exige qu'on ne la dérange plus. Ça devient insupportable à la fin ! Au moment du repas, tout s'explique. Pierre revient de l'école en déclarant :

— C'est l'anniversaire de maman aujourd'hui !

— Hem, j'avais cru comprendre, mais je n'étais pas sûre.

Madame qui passe en coup de vent, commente :

— C'est incroyable le nombre d'amies bien intentionnées qui se font un malin plaisir de vous rappeler que vous avez un an de plus. Bon, je file, papa m'attend au restaurant du Drugstore des Champs Élysées. Faustine, vous voulez bien me préparer un gâteau au chocolat pour ce soir ?

— Oui Madame !

— Merci infiniment !

Quand Madame s'adresse à Faustine, les ordres se déguisent en requêtes. Elle remercie pour la moindre chose, comme si sa femme de ménage lui faisait l'immense cadeau d'accomplir son travail. Machinalement elle fait précéder sa demande par : « S'il vous plaît ». Au début Faustine trouvait que c'était le summum de la bonne éducation. Voilà une personne qui a de la classe, pensait-elle. Une femme parfaite, un exemple à suivre. Mais, insidieusement, cette politesse un peu convenue, rigide, voire glacée, provoque l'effet contraire. Elle ne peut s'empêcher de la percevoir comme un mur invisible, une distance supplémentaire. Une évidence que jamais aucune familiarité ne saurait exister entre La Patronne et elle. La cuirasse reste hermétique. Moins que jamais on mélange la soie et le coton.

Faustine se met à la confection du gâteau au chocolat demandé. Une génoise toute simple qu'elle coupe en deux, fourre d'une mousse au chocolat compacte, avant d'étaler un glaçage par-dessus. Elle termine la décoration avec des cerises confites. Les B. en raffolent. Que ce soit en cuisinant des desserts ou autre chose, Faustine s'épanouit dans les travaux culinaires. Au point de se demander si elle n'en ferait pas son métier.

Le lundi, c'est jour de lessive pour Faustine. En terminer au plus vite avec toutes ses corvées ménagères, c'est sa façon de bien commencer la semaine, de s'assurer du temps pour travailler ses cours les autres jours. Entre quatorze et seize, Faustine fonce rue Blainville. Le linge est prêt derrière la porte, elle n'a plus qu'à descendre au trot à la laverie automatique de la rue Mouffetard. Elle salue Nathalie au passage, lance une machine, fonce au Casino de la rue Monge, remplit un caddie qui sera livré dans la soirée, galope en sens inverse, récupère son linge et enfin retourne bosser chez les B.

À seize heures quinze, on sonne à la porte des B. Pierre se précipite.

— C'est Georgette ! Bonjour Georgette, comment vas-tu ?

— Bien mon Pierrot, et toi ? Ta maman est là ?

— Oui, elle est en haut.

— Tu vas la prévenir que je suis arrivée ?

— D'accord.

Sitôt que Madame arrive, elle embrasse la nouvelle venue comme si elle faisait partie de la famille. Et Georgette de demander :

— Par qui je commence, toi ou ton fils ?

— Commence par Pierre, comme ça on pourra discuter en même temps. Faustine, s'il vous plaît, vous

voulez bien m'apporter une couverture et un oreiller ? On va s'installer sur la table de la cuisine.

— Tout de suite, Madame !

— Merci, vous pouvez nous laisser maintenant. Allez Pierre, grimpe !

Faustine sort de la pièce et s'en va continuer son repassage au salon. Elle a installé sa planche devant la télévision. Sarah qui ne tarde pas à rentrer de l'école, commente :

— Ah, Georgette est là !

— Oui, qu'est-ce qu'elle vient faire ?

Elle s'occupe des pieds de Maman et de Pierre. Ils ont problème héréditaire. Georgette leur fait des massages et tire sur les muscles, défait les nœuds qui empêchent les pieds de se développer.

— Oh, c'est si grave que ça ?

— Oui, avant on ne pouvait rien faire, les gens boitaient toute leur vie, devaient porter des chaussures spéciales. Aujourd'hui ça se soigne très bien.

Faustine comprend qu'elle n'en saura pas plus pour le moment. Toutes les familles ont leurs mystères. Celui-là semble bien gardé. Quand Georgette a terminé son travail, Faustine apporte le thé à ces dames au salon, puis raccompagne la masseuse à la porte.

— Au revoir, à bientôt !

Un dimanche, Maxime retourne à Versailles avec Faustine. Réveillés tard, ils se préparent un pique-nique qu'ils comptent déguster dans les jardins du Petit Trianon. La veille au soir, Maxime a joué au Petit Journal Saint-Michel avec son nouveau groupe, le *Clarinet Connection*. Ils sont arrivés alors que Sacha Distel achevait son cours de guitare. Faustine s'est étonnée. Comment se fait-il que quelqu'un d'aussi

célèbre en soit réduit à donner des leçons pour gagner sa vie ? Mais elle n’a pas osé poser la question, de crainte que son compagnon se moque d’elle. Et puis, ne sait-elle pas que le jazz ne paie pas plus que la variété de nos jours ?

Enfin les voilà devant les grilles du palais du plus grand roi du monde ! Louis XIV, le roi soleil, son préféré (même si maman disait qu’il puait de la gueule tant ses dents étaient abîmées). Les deux amis visitent le château avant le déjeuner. Que de pas ! Faustine en a les semelles qui chauffent. Après avoir parcouru des kilomètres dans les jardins, ils arrivent au Petit Trianon. Maxime meurt de faim, ça tombe bien, il est presque quinze heures. Une petite sieste plus tard, ils prennent le chemin du retour. Faustine est épuisée, mais Maxime insiste pour lui montrer les casernes dans lesquelles il a effectué (subi) son service militaire. Il avait de la chance, habitant à Courbevoie, on le laissait rentrer chez lui tous les week-ends. Toujours ça de moins à débourser pour l’armée française. Mais ce qu’il veut montrer à Faustine est spécial. C’est sa manière de se repayer, pour ne pas dire se venger, de tous ces mois de vie perdus au service de la Nation. Il s’agit du soupirail de la cave du mess des officiers. Avec un ami, musicien comme lui, ils avaient garé leur voiture juste devant, sur le terre-plein. Ensuite, Maxime s’était introduit dans la cave (par la porte officielle) puis avait passé toutes les bouteilles qu’il pouvait à son complice qui les planquait dans le coffre, au travers de ladite ouverture. Faustine, qui est contre l’armée et le service militaire, applaudit.

— Et vous n’avez jamais été poursuivis ?

— Non, on l’a fait entre deux patrouilles, par une nuit sans lune. En plus, comme ces cons-là ne

pouvaient pas se permettre d’avouer un défaut de surveillance, les officiers ont bu de la flotte jusqu’à la fin du semestre faute de pouvoir passer une commande de vin intermédiaire !

Le petit peuple

— Allez, debout paresseuse ! Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt !

Faustine ressent soudainement le poids de la planète sur ses épaules. Superwoman, pas pour moi, merci ! Elle bougonne.

— Ah ouais, rien que ça ! Le monde. Et pour quoi faire ? Tu vois d’ici l’encombrement. Et la fatigue ! Non, non, je n’ai pas le sens de la propriété, garde-le, le monde, fais-en ce que tu veux.

Les réveils sont difficiles quand on sort souvent le soir. En ce moment, Maxime joue le plus possible. Il a besoin de cash pour son divorce. Les avocats ne font pas de cadeau même quand ça se passe à l’amiable. Entre autres dépenses, il descend voir ses filles à Cagnes. À moins qu’il ne les invite carrément aux sports d’hiver. Ou encore, il assiste sa mère, car la santé de son père se détériore rapidement. De tout ceci il parle rarement à Faustine, prétextant que sa jeune maîtresse n’a pas à souffrir de la situation. Il aurait l’impression de la trahir si elle devait en subir tous les aléas, alors, il se tait au lieu de rechercher sa collaboration et de lui faire confiance. C’est vrai que Faustine n’a pas la meilleure part dans tout ça. Elle reste à Paris et travaille, pendant que lui se tire en vacances. Elle se serre la ceinture alors que les autres s’amusent. C’est très injuste.

Quoi qu'il en soit, la jeune femme, ignorante de tous les tenants et aboutissants, n'ayant droit à aucune communication franche et véritable, fonce tête baissée dans tous les pièges. Comme l'achat de cette machine à café-réveil – imagine, elle fait le café et vous réveille quand il est prêt ! – qui coûte le lard du chat et qu'elle prend à crédit. Maxime est furieux quand il constate les dégâts, mais n'ose rouspéter craignant de passer pour encore plus radin aux yeux de sa compagne. Au contraire, quand il est là, il essaie de compenser le temps qu'il consacre aux autres. Maintenant que les beaux jours s'installent, le samedi matin, il emmène sa belle au bois de Boulogne. Pour quelques sous on peut y louer des vélos et s'en donner à cœur joie. Un jour ils sont même allés canoter. C'était formidable ! Faustine avait l'impression de naviguer dans un Renoir ou un Monet, sauf qu'elle est restée habillée, faut pas pousser. Il leur arrive d'aller au cinéma. Ils ont vu *Les Bronzés font du ski* récemment. Le reste du temps pour Faustine les distractions parisiennes se résument à accompagner son homme un peu partout quand il joue. L'autre soir c'était au Petit Journal, en face du Luxembourg. Faustine adore cet endroit et Dédé, le patron, est vraiment très gentil avec elle, il ne lui fait jamais payer ses boissons. Un soir où Maxime ne jouait pas, ils sont allés écouter Claude Bolling. Ça faisait drôle d'écouter *en vrai* celui qui a signé tant de musiques de films ! Bon, il ne se prend pas pour la queue de la poire, hein, mais Faustine se dit qu'à un tel niveau de talent, on peut se le permettre… quoique.

Il leur arrive d'aller au Slow Club, rue de Rivoli, pas très loin du BHV. Là, désormais, Faustine est connue, même si elle y va seule, on ne lui fait pas payer l'entrée. Elle se dit : juste parce que je couche

avec un musicien. Ça vous a un petit côté putassier non ? Bref, que Maxime joue ou pas, l'endroit est plein comme un œuf. Tous les bons danseurs de be-bop, de rock et assimilés occupent la piste de danse. Julie, la femme de Carl Laclairière donne ses cours de danse ici, les mercredis soirs. C'est son royaume, elle est chez elle. Son mari a été pensionnaire du Slow pendant plus de quinze ans. Oui, *pensionnaire*, comme les acteurs de la Comédie française. Carl Laclairière au Slow Club, Maxim Saury à la Huchette, Claude Luter au Caveau des Lorientais, chacun chez soi. Au Slow, Faustine ne trouve jamais à s'asseoir, c'est une plaie tout ce monde ! Un soir Christian, le pianiste, lui fait signe de venir partager son tabouret. Ce qu'elle fait illico. Elle est fascinée par le jeu de ses mains sur les touches du clavier. Quel talent ! Et quel plaisir d'être aux premières loges. Quand elle en a marre, elle s'assied par terre sous le piano. C'est pas mal aussi. Elle a vue sur l'ensemble de l'orchestre (de dos) et la piste de danse. Elle aimerait tant savoir danser ! Malheureusement, quand on est femme de musicien, on ne danse jamais avec son amoureux ! Si maman ne lui avait pas seriné toute son enfance qu'elle n'a pas le sens du rythme, elle oserait peut-être se lancer avec un autre, seulement voilà, chaque fois qu'elle essaye, elle se perd dans ses calculs, un, deux, trois, quatre et en oublie de danser !

À la pause tout le monde se retrouve au bar. La barmaid, Moune, est une femme-orchestre à elle toute seule. Elle gère ce bar avec une dextérité époustouflante ! Plus vite que son ombre. C'est la reine du shaker, la déesse du cocktail. Faustine en prend de la graine. Elles deviennent vite amies. Dès que Moune peut souffler un peu, elles papotent et rigolent avec les musiciens. Ceux-là n'arrêtent pas de

faire des jeux de mots sur les noms de leurs collègues. Ils disent : je n'arrive pas à joindre Cullaz, ou encore : Camicas a encore pris des risques. Et tout le monde s'esclaffe ! Maxime est champion pour raconter des blagues. Il en a toujours une en réserve. Faustine adore celle du petit garçon tout nu qui montre son zizi – flap, flap – à sa voisine, toute nue aussi. Il dit : « Toi t'en as pas un comme ça hein ? ». Et la fillette de répondre : « Non. Moi, j'en ai une comme ça (elle désigne sa petite fente). Et avec une comme ça, je peux en avoir autant de comme le tien que je veux ! ».

Lundi matin, Faustine reprend le chemin du travail. Depuis qu'elle a embrassé un lampadaire, à force de marcher le nez en l'air, elle fait un peu plus attention aux endroits où elle met les pieds (la tête en l'occurrence). Elle constate que certains immeubles – le Paradis Latin par exemple – qui sont rutilants la nuit et attirent le chaland comme des bijoux une pie, ont bien triste mine dans les limbes du petit matin. Certains après-midi, elle aime passer devant le Guignol du Luxembourg et observer les petites têtes blondes et brunes. Ces gamins sont tellement émouvants. Ils se prennent au jeu, écarquillent les yeux, répondent en chœur : « Attention derrière toi Guignol ! », se bidonnent tant et plus. C'est un plaisir d'avoir la chance de profiter de tout ça, de travailler dans un tel environnement. Elle réalise la chance qu'elle a de vivre à Paris, à vingt-deux ans, sans responsabilités et même pas complètement fauchée.

Un mercredi, Faustine finit de passer la serpillière chez le futur garde des Sceaux, quand Madame vient lui donner une mission de confiance : aller acheter des chaussures d'été, des sandales plus exactement, pour et avec Sarah. Il y a un magasin réputé rue Vavin. Si elles ne trouvent rien là, elles iront rue d'Assas, juste

derrière. Cinquante mille recommandations plus tard, Faustine et Sarah se mettent en route. Elles trouvent la boutique, et essaient une bonne dizaine de modèles différents. Bien sûr, Sarah veut choisir elle-même ce qui lui convient, alors que sa mère a expressément demandé que Faustine choisisse et décide. Las, elle se laisse manipuler en toute ingénuité. Elles rentrent avec une paire de mocassins à légers et fragiles en lieu et place des solides sandales recommandées. La jeune employée se fait copieusement enguirlander. Par-dessus le marché, elle a dépensé tout l'argent que Madame lui a confié. Ces chaussures sont beaucoup trop chères, jamais elles ne dureront une année entière ! Faustine encaisse en silence, se disant que ces gens riches, même pour leurs propres enfants, ont parfois de la peine à les sortir !

Monsieur, lui, n'a pas le même sens des économies. Sans doute des habitudes prises du temps où il était l'avocat fringant de la jet-set. Ses chaussures sont cousues sur mesure, comme ses costumes. Pour les essayages son chausseur se déplace à la maison. Et tenez, l'autre jour, il l'a même accompagné à la cuisine pour donner une leçon de cirage de pompes à Faustine. Elle a apprécié ! C'était vraiment très drôle de voir ce grand escogriffe avec un balai où je pense et la bouche en cul de poule expliquer à la « petite bonne » comment on mouille l'éponge, comment on la passe sur le cirage, puis sur la chaussure pour finalement faire briller. Faustine aurait bien aimé lui montrer à son tour qu'on obtient le même résultat en crachant un bon glaviot bien gras, mais bon, elle n'allait pas perdre son temps n'est-ce pas ?

Ce soir, comme tous les mercredis, Faustine fait des crêpes pour les enfants. Ils adorent ça et ne

s’arrêtent pas tant qu’il reste de la pâte dans le plat. Exceptionnellement, Monsieur rentre de bonne heure. Avec sa femme, ils assistent au repas des fauves. Ils n’essaient même pas de resquiller une toute petite crêpe. Ils tiennent à la vie ! Faustine poursuit son travail, imperturbable, mais pendant que les enfants mangent, elle entend les parents parler entre eux à voix basse. Il vient d’y avoir un attentat rue Médicis (c’est tout près). Une explosion qui a fait trente-trois blessés dans un foyer israélite. Monsieur s’insurge !

— On devrait zigouiller ceux qui ont fait ça !

— Mais enfin Norbert, si on te le demande, tu seras bien obligé de les défendre, non ? dit Madame.

— Jamais de la vie !

— Alors, tu abandonneras ton combat contre la peine de mort ? Je ne peux pas y croire !

— À mon corps défendant, alors !

Ils rient tous les deux laissant Faustine perplexe. Entre Maxime qui prône la Loi du Talion et cet homme qui a l’air de vouloir défendre une cause plutôt qu’un assassin, elle ne sait trop quoi penser. Mais sans doute que ça se tient. Quand on ne peut pas éprouver d’empathie pour un criminel, il faut s’en tenir aux principes plutôt qu’aux personnalités. De même quand un criminel est indéfendable.

Gisèle Halimi, par exemple, ne pouvait pas décemment, au regard de l’opinion publique de l’époque (1972), défendre une femme qui avait aidé sa fille à avorter. Alors, elle a simplement fait le procès de l’avortement. Tout cela donne du blé à moudre à Faustine sur les plans de l’éthique et de la justice.

Une année charnière

Il se passe toujours quelque chose dans la vie de Faustine, elle adore ça ! Adieu l'ennui et les journées statiques à attendre que la Vie frappe à la porte. Adieu le temps de la Réflexion Approfondie et de l'Introspection, place à l'Action, la Distraction. La donzelle ne le sait pas encore, mais cette année marque un tournant. Le début de la fin des trente glorieuses. Il faudra encore une bonne vingtaine d'années pour que se concrétise, et empire, le marasme mondial, mais, pour le moment, et pour ceux qui y comprennent quelque chose (Faustine n'en faisant pas partie), les conditions se mettent en place… plus vite qu'il n'y paraît.

Madame, dans sa tour d'ivoire, poursuit l'écriture de son premier livre. Jusque-là elle n'avait sorti qu'un essai. Le nouvel opus questionne l'amour maternel. Celui-ci découle-t-il d'une « nature féminine » ou relève-t-il d'un comportement social, variable selon les époques et les mœurs ? Vaste programme qui n'a pas fini de faire débat. Faustine quant à elle, à des lieues de toutes ces considérations, s'installe dans la douce sécurité d'un revenu régulier pour un travail assez confortable somme toute, une fois qu'on est tant soit peu organisé. Et l'organisation, ça la connaît. Elle jongle entre la rue Blainville et l'appartement des B., entre le quotidien et les sorties nocturnes.

Maxime, lui, semble n'avoir que le bon côté des choses. Il fait un boulot qu'il adore, va répéter trois fois par semaine chez Jacky (donc il rentre tard), joue deux soirs sur cinq et part en voyage d'affaires ou en vacances avec ses filles le reste du temps. Oui, bon, d'accord, il y a des compensations. Le Clarinet Connection a été engagé deux week-ends de suite à Saint Etienne et la première fois, Faustine a pu accompagner son homme. Il a marqué le coup en l'invitant à déjeuner chez Troigros à Roanne. Une première – et une dernière sans doute – pour Faustine qui n'avait encore jamais mangé une cuisine pareille ! cela ne suffit pas hélas. Faustine trouve injuste de ne plus voyager. Elle y avait pris goût. D'une manière générale, il lui semble que leur vie de couple laisse à désirer. Du haut de ses bientôt 23 ans, elle voit bien qu'elle a perdu au change depuis qu'elle n'est plus « la petite maîtresse qu'on choie et qu'on promène ». Elle est devenue la compagne statique, solidaire d'un budget à mobilité réduite. Dans ces conditions, la moindre contrariété l'incite à *grimper les tours,* comme on dit en Suisse, d'autant plus que Maxime n'a pas perdu sa sale habitude de mettre les gens devant le méfait accompli. Faustine, qui n'y faisait pas trop attention quand Madame Ex en était la victime, trouve la chose beaucoup moins amusante quand ça lui arrive à elle ! Ainsi, quand son homme lui dit un dimanche soir qu'il part en voyage trois semaines « à partir de demain… », que ce soit pour le boulot, des vacances (elles ont beau dos ses filles), ou la musique, la trahison a du mal à passer.

La révolte gronde. Ce serait un moindre mal si Faustine ne retournait pas sa colère contre elle-même, l'éteignant avec une bonne biture. À la suite de quoi, soignant sa gueule de bois pendant une longue

semaine, elle jure qu'elle va tout plaquer à commencer par « ce salaud ». Là-dessus, elle reçoit, opportunément, un bouquet de fleurs ou une lettre adorable, énumérant ses nombreuses qualités et s'achevant sur des promesses de vie meilleure, d'amours enrubannées autant qu'éternelles. Il est malin le bougre ! Sacrément manipulateur. Faustine commence alors à réfléchir puis à se remettre en question. La semaine suivante, la solitude aidant, le manque se fait sentir, devient cruel. Aussi, quand enfin il rejoint le nid conjugal, elle accueille son Maxime à bras ouverts et, à partir de là, tout redémarre comment avant ! Ainsi sont réunis les ingrédients pour que dure et perdure leur *grand* amour.

Sous le pont Mirabeau coule la Seine. Au 10 Downing Street, s'installe Margaret Thatcher. Les Anglais les plus pauvres n'ont bientôt plus que leurs yeux pour pleurer, alors que la classe bourgeoise se lisse les plumes. Le démantèlement commence. Vive le libéralisme ! Ignorante de tous ces enjeux, Faustine s'éclate le samedi matin au marché de la rue Mouffetard. Les petites crevettes grises sont tellement délicieuses, accompagnées de tartines de pain de seigle tout frais et d'un gros plant pas piqué des vers. En ce joli mois de mai, les journées ont déjà bien rallongé, les jupes raccourcissent à qui mieux mieux. Sur les quais, les bouquinistes n'hésitent plus à ouvrir leurs boîtes à merveilles. On y passerait des heures. Chez Shakespeare & Cie, il n'y a pas encore trop de monde, Faustine en profite.

Au boulot, la jeune femme se partage entre son amour grandissant pour la cuisine – elle maîtrise désormais parfaitement la confection des œufs à la neige – et ses cours de secrétariat. Les enfants eux, ne

pensent plus qu'aux vacances d'été. Ils passeront juillet dans la propriété provençale des parents de Madame et août dans la résidence de leurs parents près de Noailles. Ils ne cessent de faire la comparaison, pas toujours à son avantage, entre Faustine et la gouvernante qui s'occupe d'eux, dans le sud, depuis qu'ils sont tout petits. Faustine prend la chose avec légèreté. Elle sait bien, elle, qu'elle est *en transit*. Qu'elle fait ce travail uniquement dans l'attente de ses papiers. Ce qui la frappe le plus c'est de constater à quel point « chez ces gens-là » domestique un jour égale domestique toujours. En attendant, Madame a déclaré à Faustine qu'elle pourra prendre ses congés en juillet, mais devra venir à la campagne pendant tout le mois d'août. On lui paiera ses trajets pour qu'elle puisse rentrer sur Paris les week-ends. Faustine rétorque qu'elle n'aura pas besoin de rentrer, son compagnon étant absent en août. Parfait ! S'entend-elle répondre, alors si vous travaillez également les week-ends, nous vous dédommagerons.

— Les vacances en juillet ? Formidable ! Déclare Maxime. Je rêvais de passer quinze jours en Tunisie. J'ai déniché une nouvelle école de voile qui propose des séjours vraiment sympas. Qu'en penses-tu ?

— Je n'en pense pas moins. Ça serait vraiment le pied !

Mais j'y croirai quand on y sera, pense-t-elle sans oser le dire.

Malgré tout, Faustine jubile et se réjouit. Si ça se confirme, ça compenserait bien le dernier week-end qu'elle a passé à Houdan, fief des parents de son homme. Afin qu'elle ne s'ennuie pas toute seule à Paris, Maxime lui a pris une chambre à proximité, à l'Auberge du Coq d'or. La chambre était sinistre, la

soirée d'un ennui mortel. Elle n'a même pas trouvé un bouquin intéressant, toutes les boutiques étant fermées. Le lendemain, elle était supposée parcourir (à pied !) les quatre kilomètres jusqu'à la propriété familiale et se contenter d'admirer, depuis la clôture, son chéri en train de jouer avec ses enfants.

— Je saurai que tu es là, ça me remontera le moral.

Lui a-t-il dit avant de la laisser à la porte de l'auberge. Heureusement, cette fois, il n'a pas oublié le chèque.

Le vendredi soir suivant, Karin frappe à la porte, rue Blainville. Elle a envie de sortir et se demande si Faustine l'accompagnerait au Slow Club.

— Mais bien sûr, avec plaisir ! C'est Maxim Saury ce soir, je vais te présenter Alain Bouchet mon trompettiste préféré !

Et les deux amies de prendre le chemin du Slow. La soirée se passe bien, Alain est au mieux de sa forme, Maxim aussi. Vient le moment du retour. Un véritable cauchemar pour Faustine qui en tremble encore longtemps après.

Maman le lui avait bien dit :

— Quand tu sors seule dans les rues la nuit, tu t'habilles sobrement, tu marches vite l'air de savoir où tu vas, comme si tu étais attendue, surtout tu ne t'arrêtes jamais.

À Paris, Faustine a amélioré sa technique. En plus des autres précautions, elle porte une casquette, adopte une démarche masculine, les mains dans les poches. Surtout ne pas regarder les passants dans les yeux. Elle n'oublie pas qu'elle est une proie facile dans une jungle. Jusqu'à présent, chaque fois qu'elle rentre seule à trois ou quatre heures du matin, elle passe inaperçue. Personne ne l'embête. Or cette nuit-

là, avec une Karin à longue crinière blonde et bouclée, au maquillage provocant et aux talons trop hauts pour courir, mille fois elle a cru « y passer ». Sifflements, invitations, sollicitations, suiveurs, surtout ne pas détaler, faire comme si de rien n'était. Et Karin qui ne se rend compte de rien. Qui revendique le droit des femmes à rester elles-mêmes, bien qu'il ait été prouvé moult fois que ce n'est pas possible. Karin qui ne comprend pas les dangers qu'elle court. Sans doute que si Faustine le lui avait dit, elle s'en serait offusquée. Dans l'absolu, elle a raison, ce n'est pas normal de devoir se cacher, mais les choses étant ce qu'elles sont, est-il bien sage de laisser la porte de la boulangerie grande ouverte avec tous ces affamés qui rôdent ?

Quelques jours plus tard, les médias se déchaînent. On n'avait plus vécu ça depuis 1973 ! Le prix du baril de pétrole passe de 15 $ à 35 $! Pour la France cela représente une facture alourdie de 15 milliards de francs, soit 1 % de son PIB. Est-ce que c'est pour compenser une partie de ces pertes que le paquebot France (troisième du nom), désarmé depuis 1974, est vendu à un armateur norvégien ? « ♫♪Ne m'appelez plus jamais France ! La France elle m'a laissé tomber♫♪ » chante Michel Sardou en boucle (ce qui lui vaudra un contrôle fiscal). En effet, Valéry Giscard d'Estaing, trahissant la promesse faite lors de sa campagne électorale de garder le navire en service, a brutalement décidé de le désarmer pour cause de non rentabilité. Le scandale de la plaquette de diamants offerte par Bokassa n'a pas encore éclaté. Comme souvent, le choc survient au moment des vacances d'été, alors que les Français, Faustine en tête, ont bien d'autres préoccupations. Pour l'heure, elle étudie à fond les documents transmis par

l’agence de voyage. Les côtes tunisiennes n’ont plus de secrets pour elle. Sans doute vont-ils survoler la Corse et la Sardaigne pour se rendre à Tunis, peut-être qu’elle en verra un bout par le hublot ? Faustine rêve, elle ne connaît pas encore le périple prévu, elle croit juste savoir qu’ils navigueront sur un voilier de type « Romanée », mais ça reste à confirmer. Bah ! Ils verront bien sur place, ce n’est pas le plus important. De la Tunisie elle ne sait que ce que Maxime lui a raconté du Festival de jazz de Tabarka auquel il a participé plusieurs fois. Ça ne la dérangerait pas du tout d’y faire un saut, mais laissons du temps au temps !

Vacances exotiques

La récente hausse du pétrole ne perturbe pas les plans de Maxime et Faustine. Les réservations d'avion sont faites et les places payées depuis belle lurette. Donc, même si le fioul domestique est contingenté depuis ce 1er juillet 1979, même si monsieur Monory déclare que ce sont les ménages qui doivent payer la facture pétrolière et non les entreprises ; nos tourtereaux ne subiront aucune répercussion immédiate. Faustine est plus intéressée par la libération du prix du livre, qui prend effet le même jour.

Maxime tient à faire ses bagages tout seul. Il a gentiment rembarré Faustine qui voulait l'aider, lui confirmant qu'il savait faire pipi debout tout seul depuis pas mal de temps déjà. Faustine a rougi et se l'est tenu pour dit. Elle observe son amant. Mettant un point d'honneur à voyager le plus léger possible, il a trouvé toutes sortes d'astuces. Mini brosse à dent, micro tube de dentifrice, emballages télescopiques. Pour lui, pas question de mettre un bagage en soute. Faustine adhère, et s'inspire. Elle aussi respecte son petit rituel. Toujours, lorsqu'elle fait son sac, elle entame un six packs de sa bière préférée. Franchement, ça la détend ; elle ne l'avouera jamais, mais elle craint l'avion. Grâce à l'alcool (oh, si peu !) les choses semblent se mettre en place d'elles-mêmes.

Il faut avouer que la liste n'est pas impressionnante. Un ciré, un gros pull, un maillot de bain, une crème solaire, une robe du soir, du maquillage et un slip de rechange, voilà bien le bout du monde !

D'après Maxime, ils seront six, en plus du skipper, sur un voilier de 14 m. À l'escale de Marseille, le couple rencontre une partie de l'équipage, Albert et Jean-Marc, reconnaissables à leurs sacs marins, reliquat, comme celui de Faustine, du surplus américain. À l'aéroport de Tunis c'est Brigitte et Valérie qui les repèrent et les rejoignent. Tout ce petit monde fait connaissance (Valérie est Suissesse !), puis se pose, sur les valises ou par terre, pour attendre Yann-le-skipper. Il fait chaud. On rêve d'un mini bus climatisé qui rendra le trajet plus confortable jusqu'à Sousse, où mouille le voilier. Or, deux heures plus tard, de skipper… point'encore.

Finalement c'est Jean-Marc qui se dévoue pour appeler les responsables du bureau parisien. Là, on leur signale que c'est à eux qu'il incombe de rejoindre le bateau. Yann-le-skipper les attend ! Et merde ! Encore un truc écrit en tout petit sur le contrat que personne n'avait lu. Tout le monde se lève, prend son sac. Hélas, à cette heure-là, l'aéroport est désert. Un seul taxi attend devant les portes : quelle carriole ! Pas étonnant que personne n'en ait voulu. Il en faudrait plus cependant pour mettre l'équipage de mauvaise humeur ! On est en vacances, que diable ! Et tout ce petit monde de s'entasser balin-balan. Les deux gars devant, Albert côté portière, qui tient par la grâce du saint esprit et une grosse ficelle de chanvre. Les trois filles et Maxime se serrent derrière ; Faustine sur les genoux de son homme, la tête à moitié coincée contre le plafond de la voiture. Les sacs sont arrimés sur le toit et dans le coffre. Ne

manquent plus que des poules et une chèvre pour parfaire cette image d'Épinal. Et roule Raoul !

Le plus dur est de sortir de la banlieue de Tunis. Parechoc contre parechoc, ça klaxonne à tout-va, ça pue, ça hurle, on dirait que les gaz d'échappement sont bloqués au sol tant l'air est irrespirable. Une fois sur l'Autoroute A1, le trafic s'éclaircit enfin. On circule alors entre la mer et les champs sablonneux qui s'étendent à l'infini. Il y a des palmiers et d'autres plantes, mais Faustine serait bien en peine de déterminer lesquelles. De loin en loin, il arrive qu'elle aperçoive des plages désertes, elle trouve que c'est plutôt bon signe. Très vite le taxi s'arrête à une station service et prétend ne pas pouvoir continuer sans remplir son réservoir. Il baragouine que c'était prévu dans l'arrangement de départ à l'aéroport. Les vacanciers sont priés de mettre la main au porte-monnaie, en plus de ce qu'ils ont déjà payé pour la course ; ce qu'ils font avec le sentiment d'être pris en otages. Mais comme ils ne se connaissent pas encore, chaque membre du groupe veut faire bonne impression, et paie ! Le reste de la route se fait en silence. Le soleil tape, le sable s'infiltre partout dans le véhicule, dont il est impossible de fermer les fenêtres. Sinon comment faire pour arrimer la porte ? Enfin, trois bonnes heures plus tard, la petite bande s'engage sur le ponton qui mène au bateau.

Yann, depuis le pont avant les ovationne chaleureusement ! Le rosé attend au frais, il ne fait pas de vieux os. Ensuite chacun choisit son espace, sa couchette et range ses petites affaires. Cette fois, Faustine et Maxime ont droit à une cabine pour deux, à l'arrière. C'est riquiqui et suffocant, mais au moins ils sont chez eux. Une petite heure plus tard, la carrée est pleine de bonnes odeurs. Une tarte tatin refroidit

alors qu'une montagne de côtelettes d'agneau bien grillées, accompagnée de tomates à la provençale, attend qu'on se jette dessus. L'équipage, affamé, n'attendait que cela. Ils termineront la soirée, vautrés sur le pont arrière, fumant, buvant du thé à la menthe, préparant l'itinéraire des prochains jours. Au programme : la remontée sur Tabarka avec un premier arrêt à Sidi Bou Saïd, et la visite du site archéologique de Carthage. Ensuite, ils redescendront tranquillement sur Sfax où ils sont invités à un mariage tunisien.

Ah, qu'elles sont jolies les ruelles de Sidi Bou Said ! Parcourues de long en large par des jeunes gens portant de grandes corbeilles emplies de jasmin en fleur. L'odeur est si forte dans la nuit tunisienne qu'elle en serait presque entêtante. Faustine refuse poliment le bouquet qu'on lui propose d'acheter, pas question de saturer le peu d'air de la cabine. Ils ont mouillé dans le port, en contrebas, et gravi la longue pente qui mène à la petite ville touristique. Les maisons blanches aux volets indigo confirment à l'infini les images publicitaires. Faustine s'imagine parfaitement, installée sur un de ces toits plats, déguisée en Shéhérazade, entourée des plus beaux maghzen. Hélas, on en voit trop peu, de ces princes du désert. Sans doute craignent-ils la chaleur ou les belles touristes ! À moins que leurs harems n'en regorgent déjà. Faustine a beau écarquiller les yeux, elle ne distingue pas le moindre Touareg, quelle poisse !

L'expérience n'en est pas moins intéressante. Faustine apprécie. L'Afrique du Nord, dans l'absolu, ce n'est pas vraiment sa *cup of tea*. En matière de voyages, elle serait plus facilement attirée par les petits cottages écossais, envahis de roses trémières et

de clématites. Ou encore, par des flots tempétueux assaillant les falaises tourmentées de Cornouailles (on n'est pas à un cliché près). Jusqu'à présent elle ignore tout de l'histoire tragique de ce côté-ci de la Méditerranée. Elle sait que l'Algérie, comme ses voisins, a été colonisée. Certains colons, Français d'Algérie, de Tunisie ou du Maroc, qu'on a surnommés *Pieds Noirs*, sont revenus en France au début des années 60, au moment de l'indépendance. Eux qui espéraient retrouver leurs racines, n'ont rencontré que mépris et maltraitance voire carrément la mort. Quant à l'OAS et au FLN, Faustine en a entendu parler : des voitures et des bombes ont explosé ponctuellement dans Paris entre la fin des années 50 et le début des années 60, mais elle n'est pas instruite en profondeur des raisons historiques de cette guerre-là.

Au lendemain de leur passage à Sidi Bou Saïd, ils reprennent la mer en direction de Bizerte. Le voilier répond bien, la mer est idéale, le vent stable ; c'est un plaisir de naviguer dans ces conditions. Bien sûr il n'y a pas grand-chose à faire. Les garçons tirent des bords et jouent avec les appareils de navigation et les filles lézardent sur le pont avant. Faustine relit *Des souris et des hommes* de Steinbeck. De temps en temps, l'une ou l'autre se lève pour aider à virer de bord, mais bon, les garçons s'appliquent très bien sans elles. Yann, de son côté, refuse de céder sa place à la cuisine. Il adore ça et s'en sort superbement, du moment que l'équipage est capable de le remplacer à la barre. À Bizerte, il faut refaire le plein. Eau potable et nourriture. On s'enquiert en passant à la capitainerie s'il y a des nouvelles envoyées de France. Que dalle. Tout le monde est en vacances là-bas aussi. Contrairement à d'autres capitaineries qui se

contentent d'un bloc de ciment à l'entrée du port, celle-ci est équipée de douches ultra modernes. Faustine et Maxime en profitent à fond. C'est tout de même bien plus agréable que de « faire ça » dans la touffeur de leur petite cabine.

Un peu plus tard, rhabillés de propre, ils vont faire les courses. Au pied de la mosquée ils entendent le muezzin appeler les fidèles. Ils s'interrogent : « … de quel côté la Mecque ? Ah oui, c'est par là ». Ils jettent un œil par-delà de l'amoncellement de chaussures et voient les hommes agenouillés. Les deux amants continuent leur chemin. Le marché est nettement moins bien achalandé que celui de la Mouff' ; Faustine est surprise de n'y rencontrer aucune femme. On sent que les paysans d'ici ne sont pas riches. Ils trouvent tout de même quelques belles tomates, des courgettes, des poivrons et des aubergines. Dans les ruelles annexes des bouchers, assis devant leurs boutiques, décorées de superbes catelles en céramique (ce bleu !), proposent de l'agneau, du poulet ou du bœuf. Les animaux, entiers ou en morceaux, sans étiquette, traînent, couverts de mouches, à même le sol. Le vendeur agite un chiffon pour les chasser sitôt qu'il voit arriver des touristes. Faustine se dit qu'une fois les viandes bien cuites, désinfectées en quelque sorte, on oubliera les bataillons d'insectes. C'est sûr, si on n'accepte pas la nourriture du pays dans lequel on est, il ne faut pas voyager. Ceci dit, après son passage entre les mains expertes de Yann, la viande n'a jamais été aussi savoureuse, et cette ratatouille, un régal !

Prochaine étape : Tabarka. Haut lieu d'un festival de jazz bien connu des initiés. Maxime y est venu quelquefois avec son orchestre. En dehors de la manifestation, c'est une petite ville touristique sympa

surmontée d’un fort. Des amis de Yann-le-skipper logent dans un hôtel tout confort donnant sur le port. Voilà l’occasion rêvée, en demandant gentiment, de faire passer tout l’équipage sous la douche ! Faustine profite d’être toute propre pour passer la jolie gandoura rouge qu’elle vient de s’acheter dans le souk. Comme elle a aussi lavé ses sous-vêtements, elle n’a rien mis en dessous. Bizarre tous ces hommes qui la regardent fixement quand elle passe devant eux. Heureusement elle tient la main de Maxime, elle ne craint rien. Ce n’est qu’en se voyant dans une vitrine, à contre-jour, qu’elle constate que son vêtement est quasi transparent !

Dans le rectangle tunisien, Tabarka est tout au nord-ouest, Sousse au sud-est. En clair, ils ont déjà fait la moitié du voyage. Ils mettront une semaine pour rentrer à leur port d’attache. En prenant leur temps, bien entendu. À Hammamet, ils sont invités à ce fameux mariage tunisien. Dans leurs plus beaux vêtements, ils se présentent à l’heure dite. On les accueille très gentiment, les introduit dans une première cour. Les murs sont magnifiquement décorés, un long banc meuble l’endroit. Au milieu de la pièce une fontaine, en mosaïque indigo et blanc, glougloute. Ils s’asseyent, patientent. « Je reviens tout de suite, leur a-t-on dit ». Derrière la haute porte qui semble mener aux festivités, ils entendent de la musique, des chants, des rires, et, plus cruel, des parfums de viandes grillées et de légumes frits. Ils en salivent d’avance et attendent, attendent encore, attendent toujours. De temps en temps la porte s’ouvre, quelqu’un sort en courant pour revenir aussitôt, les bras chargés de victuailles, plateaux de viande ruisselante de sucs, volailles, montagnes de couscous, légumes, fruits, baklava. Mais hélas,

personne ne s'occupe d'eux. Croyant qu'ils n'ont pas le droit d'entrer tant que la cérémonie religieuse n'est pas terminée – mais quel rapport avec le repas ? – ils se tiennent cois. Après tout, ils sont tous des mécréants ici, or les coutumes se doivent d'être respectées, surtout pour un mariage. Ils rient quand ils entendent chez leur voisin des gargouillis trahissant un appétit grandissant, mais de mouton, que dalle ! Il sera près de minuit quand ils se décideront, l'estomac dans les talons, à effectuer un repli stratégique vers le bateau. Évidemment, à cette heure, tout est fermé, qui dort dîne. Il faudra attendre le matin pour se sustenter. Ah, ils s'en souviendront du mariage tunisien typique !

Au réveil, après un petit déjeuner consistant (enfin !), ils reprennent la direction de Sousse. Prochaine étape, le petit port de Kelibia. Yann connaît des gens qui possèdent une bergerie dans le coin. Dans l'après-midi la petite troupe, après avoir solidement amarré le bateau, se met en route. Les amis de Yann sont installés sur un éperon rocheux qui domine la plage et la mer. C'est un petit paradis, sans eau courante ni électricité, composé de quelques arbres, d'une bâtisse en pierres sèches et toit de tôle, de hamacs protégés de moustiquaires, tendus entre les troncs. Plus loin, un muret engage à s'asseoir au crépuscule afin d'observer la mer tout en profitant de la brise marine. Prévenus de la visite des navigateurs en herbe, les hôtes ont tout préparé. La table déborde de fruits frais, de légumes, de fromages de chèvre et de brebis, de pain maison, d'aïsh, d'olives, de tomates séchées, de dattes, sans oublier quelques bouteilles de Sidi Brahim. Quelle différence avec la veille ! Bien installée sur les bancs, à l'ombre des vieux oliviers, la joyeuse bande fait ripaille, se raconte, s'amuse.

Derrière la bergerie, on entend, de loin en loin, une brebis qui bêle. Faustine, acquise à la zénitude ambiante, se verrait bien vivre là le restant de ses jours.

Paris en juillet

C’est son premier été dans la capitale en tant que travailleuse. L’atmosphère y est complètement différente. Dans le métro, ceux qui comme Faustine ont pris leurs vacances dans la première partie du mois croisent ceux qui frétillent à l’idée de partir à leur tour. Les premiers sont bronzés, les autres ridiculement pâles. L’air est plus léger, les gens plus souriants. Les hommes, qui ont installé leur petite famille au bord d’une mer – Méditerranée, Manche ou Atlantique –, et la rejoignent le week-end ou à la fin du mois, se transforment en prédateurs. Ils traînent dans les restaurants et les caves à jazz le soir, en quête de compagnie. C’est sans doute un des moments les plus dangereux de l’année pour les familles. Là que se forment des couples illégitimes qui risquent fort de mettre en péril les cellules familiales trop confiantes. Faustine passe son temps à refuser les invitations malhonnêtes. Elle se sent d’autant plus vulnérable que Maxime est parti aux Arcs avec Anaïs, sa cadette, celle qui lui ressemble comme deux gouttes d’eau et qui fait sa fierté.

Les dernières semaines de juillet, Faustine travaille toute seule dans le grand appartement parisien des B. Armelle est en vacances, les enfants chez leurs grands-parents, dans le sud de la France, et les adultes en voyage culturel. Avant de partir,

madame a dressé une liste impressionnante de tâches. Un gigantesque nettoyage de printemps. Le côté positif, c'est que Faustine peut faire ses heures quand elle le souhaite. De 10 heures à 18 heures ou, au contraire, de 6 heures à 14 heures. La première semaine, elle élimine les corvées les plus ennuyeuses, salles de bains, tapis en coco, moquettes à la shampouineuse. Elle se garde le meilleur pour la fin. À savoir, les bibliothèques bourrées de livres. Il y en a une immense dans la chambre du couple ainsi que sur toute la longueur du mur, jusqu'au plafond, dans le bureau de Madame. Jamais Faustine n'a vu étagères si bien remplies. Elle se régale à les vider en lisant tous les titres, en feuilletant les volumes. Beaucoup de ces ouvrages, politiques, historiques, philosophiques, lui sont inaccessibles, bien sûr. Elle n'a pas le niveau universitaire requis. Par contre, elle tombe sur « L'exécution », un livre de Monsieur, qui date de 1973. Celui-là est tout à fait à sa portée. Elle l'emprunte et le dévore dans la nuit. Il lui permet de mieux comprendre la mentalité de son employeur (croit-elle) et de réunir des arguments pour contrer Maxime quand il lui fait de grandes théories en faveur de la peine de mort. Faustine est séduite par le sens éthique et l'honnêteté de cet homme, elle adhère à ses combats. La vie se chargera de compléter son « instruction » et de modérer son enthousiasme ancillaire.

Rentrant chez elle, elle reçoit une lettre de Maxime. Il lui écrit depuis les Arcs. La vie est belle, sa fille est de plus en plus jolie et futée, l'orchestre s'entend à merveille. La grande préoccupation du moment, est d'empêcher Christian, le pianiste, de sévir. En effet, depuis quelque temps, il s'est mis en tête d'apprendre à jouer de la trompette. Or, s'il est

génial au piano, il est nul avec les instruments à vent. Et quand il impose ses improvisations aux clients, tout le monde se désespère. Les autres musiciens ont comploté afin d’y mettre le holà. Ainsi fleurissent un peu partout des petites annonces : « Trompette à vendre, chambre 212 » ou encore « On recherche un professeur de trompette, chambre 212 », il circule même une pétition pour interdire l’instrument dans le périmètre de l’hôtel ! Bref tout le monde se marre bien, et Faustine ressent une vilaine pointe d’envie.

Rue Guynemer, bien caché dans la bibliothèque des B. elle a trouvé un sac sidérant. Empli de lettres anonymes. Elle les a toutes lues, bien sûr. Menaces de mort, propos antisémites pour la plupart. D’autres condamnent le combat de l’avocat en faveur de l’abolition de la peine de mort. Les dernières en date font allusion à un récent scandale : l’affaire du *talc Morhange.* Le procès aura lieu en octobre. Pour mémoire : quelque part au début des années 1970, suite à une erreur de manipulation, 38 kg d’hexachlorophène (bactéricide hautement toxique) ont été mélangés à 600 kg de talc. À partir d’août 1972, plus de deux cents nourrissons seront atteints. Trente-six d’entre eux décéderont, cent-soixante-huit bébés seront intoxiqués gardant des séquelles graves. Pour Faustine qui pense au chagrin, au combat, des deux-cent-quatre familles cela semble a priori impossible à défendre. Pourtant, comme elle l’apprendra plus tard, les responsables écoperont de peines minimales. Le principe de responsabilité pénale des personnes morales n’existe pas encore en droit français. Tous seront amnistiés en 1981 par François Mitterrand sur recommandation de son nouveau garde des Sceaux, Maître B. !

À part ça, tout va bien. Comme chaque été, les

politiques profitent des vacances et de l'endormissement bien mérité des masses pour sortir leurs rapports, leurs projets de loi, leurs conclusions sur certains sujets brûlants. Dans les événements marquants de cet été–là on apprend que le 17 juillet, Simone Veil est élue présidente du parlement européen. Le 25, la commission parlementaire chargée d'étudier les causes du déficit de la sécurité sociale, estime qu'elles sont le fait d'hypocondriaques, d'hystériques, du gaspillage médical et des chômeurs ! De son côté, Faustine, sur sa petite télé regarde : *Le corps de mon ennemi*. Un film avec Belmondo au mieux de sa forme. Elle adore le passage où le traître, gros malabar viril, vêtu d'une nuisette rose, est trouvé menotté à un radiateur. Cela provoque une réflexion chez elle sur l'être et le paraître. La dualité et l'hypocrisie. Désormais, elle qualifiera tous ceux qu'elle découvre fourbes et menteurs – politiciens véreux, hauts dignitaires imposteurs, tueurs à gage sociaux, prédateurs cupides – de « *mecs à radiateur* ». Rien que d'imaginer ces grosses légumes, qui se prennent effrontément au sérieux, dans cette situation délétère, les met d'emblée à leur juste place. Cela deviendra vite un code entre Maxime et elle quand ils voudront déterminer discrètement s'ils peuvent faire ou non, confiance à leur interlocuteur.

Fin juillet, Maxime revient enfin à la maison. La routine reprend, métro-boulot-dodo, soirées en boîte et vélo au bois. Maxime aimerait bien offrir un beau cadeau d'anniversaire à sa chérie, vu que le 15 août elle sera dans la résidence secondaire de ses employeurs, en Normandie. Faustine caresse un rêve depuis quelque temps. À force de croiser de fiers cavaliers quand ils vont pédaler au bois, elle aimerait

bien monter à cheval le temps d'un après-midi. Bingo ! Maxime, en allant à Corbeil passe chaque jour devant un manège. Un samedi, il y emmène Faustine. Le propriétaire les présente à l'instructeur qui leur fait visiter les stalles. On juche la jeune femme sur un cheval calme, Maxime sur un autre, et les voilà partis pour quelques tours de manège. Faustine aimerait bien en sortir, mais on lui fait comprendre que ce n'est pas si simple. Avant de galoper en toute liberté dans la verte campagne, il faut apprendre à monter. Et cela peut prendre quelques leçons. Peut-être qu'à la septième ou à la huitième elle sera suffisamment sûre d'elle pour qu'on puisse la lâcher dans la nature, avec un moniteur, bien évidemment. Ainsi, ce qui devait n'être qu'une toute petite balade de dégustation devient une initiation équestre. Désormais, le samedi matin, ils iront faire du vélo au bois, puis du cheval, puis du tir (Maxime possède un pistolet à air comprimé). Comme si ça ne suffisait toujours pas, au retour ils vont encore nager quelques brasses dans la piscine de leur quartier. Quid des longues après-midi lecture sur une chaise longue au soleil ?

Vers cette époque, à la télé, une blague fait bien rire les Français : quatre petits garçons discutent entre eux :

— Tu veux quoi pour ton anniversaire ?

— Un habit de cow boy.

— Un nouveau vélo.

— Un wagon pour mon train électrique.

— Un Tampax.

— Un Tampax ?

— Oui, parce qu'avec un Tampax tu peux faire du cheval, de la voile, de la plongée, de la natation, du vélo, de la danse… »

Noailles en août

Le moment venu, c’est Francine, la gardienne de la résidence de campagne des B., qui récupère Faustine rue Blainville. Elle en a reçu l’instruction. En cours de route, les deux femmes babillent. Tout en informant Faustine du travail qui l’attend, Francine confie ses frustrations d’employée. Certes, elle a la jouissance d’une jolie petite maison, mais la paie est maigre, le domaine est immense et les possibilités de partir en voyage peu nombreuses puisque les patrons sont là tous les week-ends de l’année, en plus des vacances scolaires. Il leur faut gérer les dépendances, s’occuper du cheval de Sarah (en pension chez des voisins paysans), de la piscine et du parc. Heureusement qu’ils sont travailleurs ! Cette année, exceptionnellement, ils comptent partir quelques jours dans le sud, visiter leur famille. Mais d’ici là, Faustine est invitée à frapper à leur porte si elle se trouve dans l’embarras.

Devant la résidence, un ancien moulin rénové, couvert de lierre, Madame, accueille Faustine. Pour commencer, elle lui fait porter son bagage au troisième, lui montre sa chambrette, une délicieuse alcôve mansardée. Le lit semble douillet, la commode large et pratique, l’armoire normande itou. Il y a même un cendrier ! Depuis la fenêtre on voit ondoyer les blés à perte de vue. La salle de bains se trouve

juste à l'opposé. Entre les deux, c'est l'atelier de madame. Chaque mur, ou presque, est garni d'étagères ou de bibliothèques, plusieurs grandes tables accueillent les documents concernant les travaux en cours. Avant qu'elles redescendent, Faustine se voit remettre serviettes de bains et gants de toilette. Comme ils sont doux ! Ça doit être ça *nager dans le luxe* ! Faustine, qui aime ce qui est beau jusque dans les plus petits détails, sent qu'elle va se plaire ici. Comble de bonheur, dans la bibliothèque elle a repéré quelques bouquins estampillés *J'ai lu* ainsi que leurs cousins germains *Folio* et *Le livre de Poche*. Il semblerait, à première vue, que les œuvres complètes de Maupassant y soient. Voilà qui va agréablement enrichir son séjour. Elle a pensé à prendre son tricot et compte bien arriver au bout de ce pull chiné bleu et noir pendant son séjour.

À l'étage inférieur se trouvent les chambres à coucher de la famille. Celle des enfants donne côté parc et piscine, quant à la suite des parents, elle ouvre à l'arrière de la maison sur un talus faisant office de jardin privatif. On aperçoit deux chaises longues à l'ombre d'un pommier. Ici, Faustine n'aura pas grand-chose à faire, à part la salle de bains à fond.

Au rez-de-chaussée, l'unique, et immense, pièce à vivre se divise en deux. D'un côté la salle à manger, où trône une table pour douze en chêne massif, devant une de ces cheminées assez spacieuse pour y rôtir un cerf entier. De l'autre, le salon, avec l'habituel canapé face au foyer, fermé celui-là. La gardienne a pourvu au bois et aux allume-feux. Au milieu, un bloc kitchenette, à l'américaine. D'ordinaire la famille prend ses repas sur une petite table ronde, qu'on dresse dans le jardin quand il fait beau. Ici, pas de

téléviseur. Les parents en ont un dans leur chambre, pour les actualités. Les enfants en sont dispensés pendant tout l'été. Faustine est autorisée à occuper le salon, le soir. Elle peut lire sous la lampe, s'allumer un feu même si elle le souhaite.

Comme à Paris, son travail consiste à faire la cuisine, le ménage, la lessive et le repassage. On lui demande également, une fois par semaine, de passer la cireuse. Une grosse machine lourde et capricieuse, sur le sol du rez-de-chaussée, entièrement dallé de grosses pierres lisses irrégulières. À tout moment Faustine risque de recevoir la base de l'appareil sur les pieds ou les poignées dans le ventre, à cause d'un soubresaut malvenu et brutal. Croyez-la, ce n'est pas une partie de plaisir ! *Mais à part ça madame la Marquise*, l'endroit est charmant, la nourriture fraîche, les enfants sont dehors presque toute la journée à courir les bois et les prés, ou, pour Sarah, à se balader à cheval. La petite piscine au fond du jardin est cachée derrière une haie de thuyas. Monsieur et Madame y plongent tous les matins. Faustine a le droit d'y aller, dès qu'il n'y a plus personne.

La routine s'installe assez vite. Quand Faustine descend le matin pour le petit déjeuner, tout est déjà sur la table. Madame termine son café en fumant sa première cigarette. Levée aux aurores, elle savoure ce moment de plénitude. Elle embrasse ses enfants qui suivent Faustine de près, puis monte son café à Monsieur et ne reparaît plus jusqu'au déjeuner. Elle a laissé des consignes précises, sa présence est inutile. Sitôt terminé le ménage des chambres et des salles-de-bains, Faustine, un tablier autour de la taille, œuvre aux fourneaux. Ce n'est pas bien compliqué : ici, comme en ville, salade, steaks hachés, frites, fruits

ou yaourts. À treize heures, tout le monde se rejoint à table. Monsieur fait alors profiter l'assemblée de sa formidable érudition, teintée d'humour. Pierre, pas impressionné pour deux ronds, lui renvoie la balle. Joseph joue avec son pain, Sarah chantonne, l'air de quelqu'un qui entend la même chose pour la centième fois. Faustine, en servant son monde, est tout ouïe ; ses yeux posent mille questions (que personne n'entend). Comme toujours, elle est friande d'anecdotes. Pierre exige que Monsieur raconte – pour la millième fois sans doute – la fois où il s'est retrouvé piégé dans un pays d'Afrique du Nord. L'avocat s'exécute de bon gré, expliquant qu'après avoir passé des semaines à préparer la défense d'un client, en anglais comme on l'avait autorisé à le faire, il s'est brutalement vu signifier l'obligation de plaider en arabe ! Incapable d'accéder à cette exigence, il n'eut plus qu'à rentrer chez lui. Faustine rit de bon cœur. Monsieur aime bien se raconter. Sans doute que l'atmosphère de vacances et l'absence d'appels téléphoniques permanents y sont pour beaucoup. Faustine le trouve humble et juvénile. On ne dirait pas qu'il a seize ans de plus que Madame, ni qu'il a autant souffert (la mort de son père à Sobibor, certains échecs professionnels douloureux, un divorce, etc.). Madame aussi semble apprécier ces moments de grâce. Elle fume en silence et sourit tendrement. Ensuite, chacun se retire pour la sacro-sainte sieste.

Le quatorze août, surprise ! Faustine reçoit un magnifique bouquet de roses accompagné d'une longue lettre d'amour. Maxime, seul à Paris s'ennuie ferme. Il se réjouit de partir en voyage à la fin de la semaine ; le temps lui paraîtra moins long en attendant leurs retrouvailles. Il écrit à Faustine les petits potins de la capitale. Le 1er août, une loi fiscale

a réduit de 1 % les cotisations patronales à l'assurance maladie. On sent le vent tourner. Une fois de plus, « ils » ont fait passer leurs saloperies en douce, profitant de l'absence des esclaves, trop occupés à bronzer pour rester vigilants. Mais, foin de récriminations ! Il tient surtout à fêter sa douce et à lui rappeler son amour éternel. Même s'ils ne se voient pas beaucoup, jamais il n'a été aussi heureux et oui, vraiment, il a trouvé en elle son âme sœur, la femme de sa vie. Pas un instant il ne regrette sa décision de tout quitter pour elle. Bientôt, promet-il, ils vont commencer une nouvelle vie ailleurs. Pas question que Faustine fasse le ménage éternellement. Lui-même est en train de mettre un max de blé de côté en travaillant comme un fou.

En septembre, il participera à un séminaire sur la compatibilité électromagnétique. C'est sa boîte qui l'a inscrit et devine quoi ? C'est le même bonhomme ; tu sais, l'Américain avec lequel j'avais eu un si bon contact à Montreux en 1977, qui intervient. Incroyable non ? Faustine acquiesce, le monde est petit oui. Elle se dit qu'au final, quand elle s'absente, les choses semblent progresser plus vite. C'est bon à savoir : *Mariné, c'est encore meilleur.* Quant à la suite de la missive, elle promet moult délices charnels dès son retour au bercail. Sans commentaire.

Faustine remet la réponse au lendemain, supposé férié, et monte se coucher avec ses fleurs. Elle les promène partout, ne voulant pas en perdre une image. Le lendemain, hormis un coup de téléphone de ses parents, c'est le calme plat. Ah, non, pas tout à fait. À midi, elle ose demander un verre de vin à ses employeurs, puisque c'est son anniversaire. Jusqu'à présent, elle était tolérée à leur table certes, mais pas en tant qu'adulte à part entière. Pas sûr que cela

change.

Dans la nuit du 15 au 16, Faustine se réveille en sursaut. Elle a oublié de monter son bouquet. Pressée de le récupérer, elle se lance dans les escaliers, glisse et tombe ! Elle dévale toutes les marches bien cirées (par elle !), comme sur un toboggan, sauf que ça fait un peu plus mal ! Arrivée en bas, secouée, elle fait une pause pour se reprendre – respire ! – avant de se relever péniblement. Aie ! Tout le bas du dos est endolori. Elle a dû se coincer quelque chose. Cahin-caha elle parvient à descendre, à pied cette fois, la volée de marches suivantes, accédant enfin au rez-de-chaussée. Munie de son vase contenant son précieux bouquet elle remonte dans sa chambre. Au matin le réveil sonne, aïe ! Impossible de se lever. Complètement bloquée, il lui faut un bon quart d'heure pour se retourner, s'asseoir et enfin mettre les pieds par terre. Elle se retient de hurler. Petit à petit les muscles se réchauffent. Au bout d'un temps interminable, elle parvient à faire un pas, puis deux, à enfiler son pantalon, son corsage puis à descendre en se tenant des deux mains à la rampe. Quand Madame la voit arriver, blanche comme un spectre, elle s'inquiète sincèrement.

— Mais que s'est-il passé ?

— Je suis tombée dans les escaliers, cette nuit, en venant récupérer mon bouquet de roses.

— Ma pauvre ! Prenez-vous un café et remontez vous coucher, je vais appeler notre médecin !

— Merci beaucoup, Madame, j'y vais.

Et Faustine de refaire en sens inverse le parcours de la combattante. Moult gémissements plus tard, elle se laisse tomber sur son lit. Madame téléphone au médecin qui viendra en début d'après-midi. En attendant, elle va aller faire les courses pour le

déjeuner. À son retour elle remonte voir Faustine, une cartouche de cigarettes sous le bras.

— Tenez Faustine, pour votre anniversaire !

— Oh, Merci ! C'est vraiment gentil de votre part.

— Et je vous ai pris des journaux. Paris-Blagues et Ici-Chéri, ça vous distraira cinq minutes. Pensez-vous pouvoir descendre pour déjeuner ?

— Oui, bien sûr, je vais venir le faire…

— Ah non ! Ce n'est pas la peine, j'ai pris une boîte de raviolis géante, je vais la faire gratiner au four avec du gruyère râpé. Accompagné d'une petite salade et des fruits en dessert ça ira très bien. Julie vous montera une assiette.

Comme prévu, le toubib arrive à 14 h. Madame le suit dans la chambre de Faustine. Il ausculte la jeune femme, appuie partout où elle ne sent rien, pour finalement conclure, après une légère tape sur les fesses : « Je ne vois rien ! Bonne pour le service ! Un peu de paracétamol si vous insistez. Demain tout sera rentré dans l'ordre ! ».

— Merci docteur, c'est combien ? Dit Madame.

— Rien du tout ! Je vous dois bien ça pour l'affaire que vous savez !

— Formidable ! En tout cas je suis contente que Faustine n'ait rien. Nous partons deux semaines demain avec mon mari. J'aurais été bien ennuyée si elle n'avait pas pu s'occuper des enfants !

Et Faustine de passer les jours suivants à souffrir le martyre avec son nerf coincé, hurlant de douleur ponctuellement, dans l'indifférence générale. Il faut dire que le moteur de l'aspirateur fait plus de bruit qu'elle ! Quatre jours plus tard, enfin, les douleurs s'atténuent. La jeune femme retourne nager, passe de longs moment au soleil, près de la piscine. Elle achève les Maupassant : *La Parure*, *Boule de suif*, *La Main,*

autant de leçons de vie qu'elle n'oubliera pas de sitôt. Maxime, depuis Paris lui envoie des missives consolatrices, mais néanmoins ironiques. Ah là-là, dit-il, tu imagines, manquer mourir pour un bouquet de roses et par ma faute encore !

Fin août, Madame et Monsieur rentrent de voyage. Ils étaient en Russie avec leurs amis François M. et Anne P. Après avoir goûté tous ensemble la boîte de caviar rapportée (c'est moins bon que des œufs de lompe !), on remballe tout et on rentre à Paris. Francine fermera la maison, Madame ramène les enfants et les bagages, Faustine rentre en premier, avec Monsieur. Dans la voiture ce dernier conduit en silence pendant une bonne demi-heure puis, réalisant qu'il n'est pas seul, dit à Faustine : « Prenez une feuille, un stylo, écrivez : Monsieur le Juge… ».

Une souris chez les bourgeois

Septembre 1979. Paris vibre du retour des aoûtiens ; sans tension cependant, grâce aux beaux jours qui perdurent. Les secrétaires passent leur pause déjeuner aux Tuileries, sur les berges de la Seine ou du canal Saint-Martin. Elles rivalisent d’astuces pour prolonger leur bronzage. Il paraît que les sachets de thé noir sont efficaces sur la peau, grâce au tanin. L’humeur ambiante est joyeuse, légère ; partout on sent ce désir profond de conserver l’état de grâce estival le plus longtemps possible. Il sera bien temps de se rembrunir aux premiers jours de pluie.

Maxime démarre le mois par un séjour aux USA. Ils ont eu quarante-huit heures d’intimité avant d’être séparés à nouveau, c’est tout. Il va à New York puis dans le Colorado. Il a des rendez-vous en série chez des employeurs potentiels. Il écrit longuement à Faustine le détail de ses péripéties. De son côté, elle reprend le train-train hebdomadaire. Lundi : lessive, mardi : marché, mercredi : ménage, jeudi et vendredi : cours de secrétariat. Chez les B., c’est à peu près pareil sauf pour les courses ; Madame ne fait confiance à personne pour trouver le meilleur prix. Elle déteste dépenser de l’argent en général et pour la nourriture en particulier. Il paraît que les rares amis qui sont invités chez eux se contentent de restes

à la cuisine. Bref, Madame n'est pas prête à risquer que sa bonne dépense trop. L'épisode des sandales lui a suffi.

Faustine ressasse son dépit et sa rage. Sur sa fiche de paie de juillet on lui a déduit ses repas alors qu'elle était en vacances. Sur celle d'août les 500 F promis pour les week-ends travaillés manquent à l'appel. Elle proteste bien sûr ; mais si elle reçoit le bonus d'août en liquide, pour juillet, il paraît que c'est normal, que ça se retrouvera en fin d'année. Facile à dire ! On voit bien que ces gens-là ne courent pas après trois francs six sous.

C'est bien la peine de bosser chez une féministe ! En choisissant de travailler ici, Faustine s'attendait à une certaine solidarité. Elle pensait qu'on s'intéresserait à elle, qu'éventuellement on lui demanderait son avis sur ce qu'elle attend de la vie, qu'on verrait qu'elle a été bien élevée, qu'elle a de la conversation, pour peu qu'on la branche sur le bon sujet, qu'elle est quelque peu instruite en dépit de sa fonction. Elle imaginait, la naïve, qu'on écouterait ce qu'elle avait à dire. Or, non seulement elle n'existe pas en tant qu'entité tant soit peu intelligente, mais son état d'esclave semble immuablement acquis. Imaginer qu'elle a un cerveau et qu'elle puisse s'en servir ; être capable d'écrire aussi, par exemple, comme Madame, semble dépasser l'entendement de ses patrons. Quant à l'aider à s'accomplir, à s'épanouir, la pousser, la stimuler, même pas en rêve ! Il y a bien là deux mondes différents. Séparés. Parce qu'il est bon que cet état de choses demeure, pour ne pas perturber l'ordre établi. Faustine prend soudain conscience de la pyramide des classes. Et elle est loin du sommet si tant est qu'un chemin y mène ! Elle se promet bien, malgré tout, que si un jour elle a des

femmes sous ses ordres, elle n’abusera pas de la situation. Mieux, chaque fois qu’elle le pourra, elle fera appel à ses consœurs. Qu’elles soient gynécologues, pédiatres, architectes, avocates ou notaires, la liste n’étant pas exhaustive, elle leur fera confiance en priorité.

Un matin, quand Faustine arrive, elle trouve Madame perplexe devant son petit congélateur. Trône dans un carton, emballé sous vide un quart de bœuf argentin qu’elle vient de recevoir. Envoyé par un client de son mari, en remerciement d’une affaire particulièrement bien plaidée sans doute, puisque Monsieur est aussi avocat d’affaires. Hélas, Madame n’arrive pas à tout caser. Pour finir elle décide d’un grand repas avec des amis et sa famille, avec un énorme rôti, mais comme cela ne suffit pas, ils mangeront du filet de bœuf tous les jours pendant une semaine entière ! Les enfants râlent parce que leur mère se refuse à hacher une viande de cette qualité. Faustine rigole et se fait un plaisir de les aider à finir leur assiette. Elle aura même la permission d’en ramener un peu chez elle (sans que cela lui soit retiré de sa paie, un vrai miracle !). Maxime se régale, voilà une qualité de viande que, même en France, on n’a pas l’occasion de manger tous les jours.

Mi-septembre, Maxime suit, à Corbeil, le fameux cours sur la compatibilité électromagnétique auquel son chef l’a inscrit ce printemps. C’est Don White, cet Américain volubile, incroyablement énergique, rencontré à Montreux deux ans plus tôt, qui officie. Maxime passe du temps en sa compagnie. Les deux hommes sont passionnés par leur sujet, au point que Don finit par demander à Maxime si ça lui dirait d’être formé et d’enseigner pour lui. Bien sûr, quand ? En novembre 1980 dit l’autre. Les nouveaux bureaux

seront opérationnels. De votre côté vous aurez eu le temps de démissionner. Maxime est fou de joie. Une nouvelle opportunité de carrière s'offre à lui. L'occasion de déménager aux États-Unis, de repartir de zéro, tout ce dont il rêve !

— Tu te rends compte, ça fait deux fois qu'il perd sa chemise ce mec et deux fois qu'il remonte la pente, c'est fou non ?

Faustine est comblée. Enfin les choses bougent ! C'est sûr, il va falloir attendre encore plus d'un an, mais elle n'a pas peur, ça passera d'autant plus vite qu'ils ont déjà rendez-vous à Washington en février, histoire de voir si l'endroit et le boulot conviendront.

Les semaines suivantes Faustine jubile. Depuis qu'elle sait que son avenir n'est plus bloqué chez les B., elle gagne en sérénité. Elle met plus de cœur à l'ouvrage. Son regard change vis-à-vis des gens, malgré un incident qui l'a particulièrement refroidie : elle a préparé le repas de midi comme d'habitude, steak-frites-salade et servi tout son petit monde. Elle pose la poêle dans l'évier, se retourne pour s'asseoir à sa place quand Monsieur surgit, avise la chaise vide, et dit : « C'est là que je me mets ? Merci ! », puis s'assied, entamant le steak de Faustine avec appétit. Faustine, à qui personne n'avait dit qu'il était là, encore moins qu'il restait déjeuner, s'est vue purement et simplement spolier de son repas. Comme si elle n'existait pas. Furieuse elle prend son paquet de cigarettes et s'enfuit sur le balcon. Tout en épongeant ses larmes elle se demande ce qui lui fait le plus de peine, être privée de repas ou constater que ces gens, qu'elle admire pourtant encore, et qu'elle passe des heures à essayer de contenter, n'ont même pas pris conscience de ce qui vient de se passer. Soit ! Conclut-elle mentalement, voilà une nouvelle bonne

raison de partir !

Le soir même Maxime, pour la consoler, l’invite à voir *Alien, le huitième passager* de Ridley Scott ; le premier d’une longue série. Dans la queue au cinéma, et partout dans la rue, on ne parle plus que de Jacques Mesrine abattu dernièrement, ou de Bokassa renversé à son tour, dont le Canard Enchaîné révèle l’affaire des diamants. Il paraîtrait que le dictateur centrafricain a offert une plaquette couverte de ces pierres précieuses à Valéry Giscard d’Estaing, en 1973, alors qu’il était ministre des finances. Elle valait plus d’un million de francs ! Maxime commente sobrement : « Ça m’étonnerait qu’il soit réélu en 1981, celui-là ».

En octobre, Faustine en a plein le dos. Femme de ménage, c’est physique ! De plus en plus, elle souffre des lombaires. Elle a beau faire des mouvements d’assouplissement pour tenter de les détendre, le soulagement est de courte durée. Finalement, elle s’en ouvre à Georgette, la masseuse de Madame, à l’occasion d’une de ses visites.

— Écoute petite, si tu le souhaites, je viendrai te masser chez toi.

— Tu ferais ça ? Formidable Georgette, mais tu sais que je n’arriverai jamais à te payer ?

— Ça n’a pas d’importance. Je ne fais payer que les riches (on dirait qu’il y a un contentieux, là), il n’y a pas de raison que les pauvres n’aient pas accès aux soins. Simplement, tu diras à ton Maxime qu’il vienne me chercher à Passy, où j’habite. Il me ramènera quand j’aurai fini. On pourrait faire ça les dimanches matins, qu’est-ce que tu en penses ?

— Formidable ! J’achèterai les croissants !

Et ainsi fut fait. Georgette prend l’habitude de masser Faustine tous les dimanches. Elle défait

patiemment les nœuds musculaires douloureux, à l'aine et aux lombaires. Maxime va la chercher et ensemble ils la ramènent avant d'aller pédaler au bois. Ils ont l'impression de lui faire du bien à leur tour, en la sortant de sa solitude. Malheureusement, ils ont beau insister, elle refuse de déjeuner avec eux. Nous aimerions tant te remercier ! « Vous savez, un bienfait n'est jamais perdu, leur dit-elle, ce que vous ne me donnez pas à moi, vous l'offrirez à quelqu'un d'autre le moment venu, il est bon que les énergies circulent ». Faustine ne l'oubliera jamais.

En novembre, l'état du papa de Maxime s'aggrave. À quelques jours de l'anniversaire du fils, le père entre dans le coma. Il décède sans bruit, mais surtout avant de souffrir le martyre. Une grande chance au vu de ce qui l'attendait, d'après le médecin. Ce que Faustine rappelle à son amant afin de le consoler.

Maxime, culpabilisant du fait de l'accélération brutale de la maladie (qu'il attribue au choc subi, suite à l'annonce de son divorce), ne l'écoute pas. Dans une colère noire, il accuse Faustine d'insensibilité ; récupère un sac de couchage et dort sur la moquette. Les jours suivants il reste glacial, refusant tout dialogue. Le vendredi, il part à l'enterrement, puis demeure plusieurs jours chez sa mère, laissant Faustine seule, ignorant s'il reviendra. Faustine, qui n'a pas compris ce qu'elle a fait de si tragique, souffre énormément de cette querelle. Elle noie sa solitude et son chagrin dans l'alcool, mais cette fois, au sortir de sa gueule de bois, elle est bien décidée à changer les choses. Puisqu'elle gagne sa vie désormais, elle va se trouver un logement. Un de ces quatre elle s'en ira, sans laisser d'adresse. Si c'est pas une grosse colère ça !

Ah, si à ce moment-là le studio d'Armelle, au-

dessus de la cuisine des B. avait été disponible, il est bien probable qu’elle y aurait emménagé ! Dommage.

Espère : il en restera toujours quelque chose…

Évidemment une fois que la vapeur est retombée, partir, c'est plus facile à dire qu'à faire. Avorter brutalement d'un amour ? Qui c'est encore qui disait que ça se construit au jour le jour, une union qui dure ? Renoncer à tout l'investissement consenti jusqu'ici ? Pour quoi ? Pour qui ? Avoir fait tout ce mal juste pour quelques parties de jambes en l'air ? Allons, allons, un peu de courage ma vieille. Persévérance et pugnacité… les deux atouts de la femme.

Incroyable ce que les conditionnements ont la vie dure et comme elles ont été bien lobotomisées, les femmes. Elles sont capables de tuer pour protéger leurs gosses, mais demeurent complètement démunies dès lors qu'il s'agit de se retrouver seules, dans la jungle d'une grande ville, sans un sou en poche. À ce jour, ni Faustine, ni aucune de ses amies, n'a lu le texte de Pamela Satran : « 30 choses que chaque femme devrait avoir et savoir avant ses 30 ans » (faussement attribué à Maya Angelou), c'est bien dommage. Par-dessus tout ça, Faustine vient à peine de se faire une petite place dans la grande famille des musiciens parisiens. Elle pense y avoir trouvé quelques ami(e)s. Elle a ses entrées, un semblant de reconnaissance, et, même si ce n'est

qu'en tant que groupie, elle existe. Elle aime bien cet environnement et ce parfum de marginalité, de (fausse) légèreté qui imprègne la vie d'artiste. Elle se prend pour Zelda Fitzgerald, ne se rendant pas compte, l'innocente, de tout ce que cela a de puéril, superficiel et factice. Les miettes lui suffisent. Bien sûr, elle arrive un peu tard. Les meilleures années du jazz à Paris sont derrière. Le *Tabou* est fermé depuis belle lurette, et tout ce qui faisait l'essence de Saint-Germain-des-Prés tend à disparaître. Les plus grands, peintres ou musiciens, sont morts et enterrés. De tout cela il ne reste plus que quelques simulacres dont elle fait son beurre, l'imagination complétant la vacuité. Ma foi, on ne peut pas être adulte avant d'avoir vécu, pas vrai ?

En attendant, même si on ne quitte pas le domicile conjugal, comme ils disent, le simple fait d'en avoir la capacité est déjà une force, non ? Le choix des armes, c'est là tout le secret. Rue d'Assas, dans la boulangerie où Faustine prend quelquefois son pain, elle tombe sur une petite annonce. À louer : Chambre de bonne, rue de la Convention, station de métro Boucicaut. Un coup de fil plus tard, rendez-vous est pris. Faustine visite la chambre. Trois mètres sur cinq, un méchant sommier à ressorts, un lavabo privé (le rêve) composent tout l'ameublement. C'est loin de ce qu'elle espérait. Les WC sont sur le palier, mais Faustine n'est pas encore à l'âge où la vessie régule les nuits. Après tout, pour 350 F par mois, sur un salaire de 2000 F, que demande le peuple ? Si elle n'est pas à l'âge mentionné précédemment, elle est à celui, par contre, où transporter un matelas mousse 90 × 200 (protégé par du plastique quand même) dans le métro, ne pose pas problème. Ce n'est qu'un début, vécu comme une aventure marrante ; elle en

verra bien d’autres. Très vite, la chambrette est fonctionnelle. Faustine tenant à la discrétion ne pendra pas la crémaillère. Par contre, elle fait rapidement connaissance avec ses nouveaux voisins. Une famille nombreuse, ayant déjà grignoté plusieurs chambres sur l’étage. Le chef lui fait comprendre que d’ici quelques mois il compte bien engloutir sa chambrette dans le projet d’un grand appartement sous les combles. Mais d’ici là, Faustine aura le temps de trouver mieux. Maintenant qu’elle a paré à l’essentiel, la jeune femme ne boude pas son plaisir à jouer les décoratrices. Petit rideau sur la lucarne, posters de ses acteurs préférés aux murs, Bogart et Bacall, mais aussi : deux plaques électriques, un set de vaisselle, une casserole ainsi que l’indispensable corbeille à papier. Une mini table-écritoire, quelques cintres pour les vêtements avec une patère, complètent le tout. La voilà vraiment chez elle ! Ne manque plus que la musique.

Rue Blainville, Maxime, sporadiquement présent, ne se doute toujours de rien. Il a arrêté de faire la gueule, pulsions sexuelles obligent, et passé l’éponge. Faustine fait comme si elle n’était pas rancunière, mais le service du contentieux turbine à fond, la compta s’étoffe. En silence, on réglera les comptes plus tard. Si Mère Thérésa est en passe de recevoir le prix Nobel de la paix, ce n’est pas encore le cas de Faustine. Après l’enterrement de son père, Max passe ses fins de semaines à Houdan afin d’aider sa mère à débarrasser la maison familiale. Angèle souhaite désormais se rapprocher de sa famille limousine et faire construire à Saint-Junien. Il s’agit de vendre la maison pour financer les travaux. Afin de mieux les surveiller, la maman de Maxime, sitôt la vente signée,

descendra sur place. Elle habitera chez une cousine.

Pendant ce temps-là, chez les B. c'est l'effervescence. À l'approche des vacances, les enfants, comme tous les gamins du monde, sont très excités. Pourtant ici il n'y aura pas de Noël chrétien avec tout le tra-la-la habituel, puisque les juifs ne fêtent pas la naissance de Jésus. Les B., grands amateurs de ski, passeront la fin du mois de décembre dans une station des Alpes. Bien entendu, avant de partir, il s'agit de rafraîchir sa garde-robe et de prévoir des habits chauds. Madame, comme chaque année a été invitée à une journée de soldes chez un grand fourreur de la place. Si d'ordinaire elle décline, cette année elle a décidé d'accepter, pour voir. De retour à midi, elle jubile dans son nouvel atour.

— Rendez-vous compte ! On était à six dessus, mais finalement, c'est moi qui l'ai eu. Il m'a coûté 10 000 F ! J'ai fait une bonne affaire, mais j'ai bien cru y laisser la vie, elles étaient toutes enragées là-dedans !

Faustine constate que le manteau est magnifique. Imperméable sobre avec doublure interne en fourrure. Elle aurait bien aimé être une petite souris pour voir ces « grandes » dames se battre comme des chiffonnières ! Sûr que ça devait valoir le coup d'œil. Elle-même ne serait pas vraiment prête à mettre cinq mois de son salaire dans quelques poils, fussent-ils de vison. De son côté, sûrement qu'elle va trouver de quoi se faire plaisir au tout nouveau Forum des Halles, inauguré en septembre dernier. Il paraît que le centre commercial est sensationnel ! En ce qui concerne Madame, même si l'avance de son éditeur tarde, comme elle semble le craindre, son pardessus sera vite remboursé ; Monsieur ne vient-il pas d'accepter de défendre une riche héritière allemande,

accusée de trafic de drogue ? C'est son frère qui est venu sonner à la porte, un beau matin, chargé par sa famille de faire l'intermédiaire.

Quand Faustine a ouvert sur l'homme à l'écharpe rouge et crinière léonine, comme on dit dans les romans, elle a cru reconnaître dans ce bellâtre, un playboy souvent photographié dans Paris-Frasques. Hélas Monsieur, jaillissant de sa chambre comme un diable de sa boîte, a entraîné son visiteur *illico presto* dans le salon, à l'abri des oreilles indiscrètes. Faustine n'a même pas eu le temps de lui demander son nom. Comme tout le monde, elle satisfera sa curiosité via les prochains titres racoleurs.

Quelques jours avant Noël, Madame demande à Faustine si elle veut bien faire office de cuisinière pour un petit souper festif. Elle aimerait inviter leurs amis, François et Anne ainsi que ses parents.

— Oh, ça ne sera pas très compliqué : cocktail avocats-crevettes (ben voyons, pense Faustine, ça leur va bien), puis deux poulets rôtis, frites et salade, et un gâteau au chocolat pour finir. Ça ira ?

— Bien sûr Madame, pas de plateau de fromage ?

— Non, pas cette fois, restons simples.

— Pour le gâteau, je peux le faire sur trois étages ? Vous m'achèterez des moules à charnière ?

— Oui, entendu. Et pour le poulet, vous ne vous inquiétez pas, je surveillerai la cuisson personnellement. Vous ne pourrez pas être partout à la fois.

Madame interpelle Monsieur, qui passe en coup de vent, en route pour son bureau.

— Norbert, qu'est-ce qu'on va boire avec tout ça ?

— Bonne question. Et pourquoi ne ferait-on pas tout au champagne ? Ça serait l'occasion de liquider une des caisses qui encombrent les WC.

— Excellent idée. Mouette-Échandon pour tout le monde ! Faustine, vous penserez à les mettre au frais ? Je pense que trois bouteilles suffiront, nos amis ne sont pas alcooliques.

— Ça sera fait !

— Merci ! Et prévoyez assez de pommes de terre. Bien sûr, je vous paierai en plus pour tout cela.

— Pas de problème, Madame, je suis disponible ce soir-là.

Le dimanche suivant, Georgette, que Maxime est allé chercher pour le massage hebdomadaire de Faustine, apporte une surprise : un bébé chat ! S'il est vrai que l'autre jour le couple a été réveillé en sursaut par une petite souris, qui dévorait leurs biscottes sur la table sans façon… elle ne s'attendait pas à recevoir ce nouveau pensionnaire !

— Oh, merci Georgette, mais je n'ai rien pour l'accueillir !

— Ne t'inquiète pas, je suis venue avec tout ce qu'il faut. Maxime est en train de vider la voiture. En plus Minou a eu tous ses vaccins et, en principe, il est propre… enfin, presque !

— Merci, merci, j'espère que je saurai m'en occuper. C'est que nous ne sommes pas souvent là, il risque de s'ennuyer non ?

— Mais non, c'est une race sédentaire, d'ici quelques mois, il sera déjà plus calme. Et si ça ne va pas, tu me le rapportes, c'est simple !

Pauvre Faustine, la voilà bien embarrassée avec son cadeau empoisonné !

Sur tous les fronts

Quelle poisse de ne pas savoir dire *NON !* Un petit mot si simple, si dangereux pourtant, quand y pense. Dire non à Georgette, rejeter ce petit chat, c'est s'exposer à voir s'arrêter les bons soins brutalement. Or, Faustine a plus besoin de recevoir son massage que Georgette de le prodiguer. Elle en a plein le dos de faire du ménage, rester debout huit ou dix heures par jour, sans compter les allers-retours depuis la maison. Ses lombaires ne se privent pas de se rappeler douloureusement à son bon souvenir. Ses velléités de décontraction devant l'évier ne suffisent plus. Non plus que ses siestes sur le lit d'Armelle, pendant la pause. Même si, pour rendre son sommeil plus profitable, elle s'assomme en vidant les bouteilles d'apéritif, remplaçant leur contenu par de l'H2O.

Alors, ce chat qui tombe du 16e ! Faustine n'ayant jamais possédé d'animal de sa vie, n'en est pas particulièrement entichée. À tout prendre, elle aurait préféré un chien. Mais bon, dans 16 m² tu oublies. Et celui-là, de matou, supposé lui tenir compagnie, accessoirement chasser les souris… elle n'en a pas grand-chose à faire. En plus, le félin est seul toute la journée. Bien trop jeune pour être sérieusement éduqué, dès les premiers jours il souille la moquette et le lit. Cette puanteur ! Mais le plus terrible ce sont les nuits. L'animal s'amuse à débouler depuis le fond

du studio et à grimper jusqu'au plafond sur le mur tendu de tissu. Pendant des heures. Il est infatigable le bougre ! Impossible de dormir ! Quand il décide enfin de se reposer c'est sur les pieds de Faustine, qu'il réveille à nouveau, par ses ronronnements cette fois. La jeune femme, épuisée, ne sait plus à quel Saint se vouer. Tout cela va mal finir, mais en attendant, il faut dire ce qui est : plus aucune souris n'a montré le bout de sa queue.

Comme si elle n'avait pas assez à faire, Faustine reçoit, un soir où Maxime est absent, la visite de son nouveau voisin de palier. Il vient tout juste d'emménager et aimerait s'informer des us et coutumes de la maison. Bonne pâte, Faustine l'invite à entrer et lui offre l'apéro. Marcel, est un individu assez bavard mais pas inintéressant. Il travaille comme comptable dans une très grosse société. Il a beaucoup voyagé, sait converser à propos de tout et de rien. Faustine en profite pour se renseigner, rapport à ses fiches de paie. Quelque chose lui dit qu'elle ne peut pas faire totalement confiance à son employeuse. Si un jour elle quitte son emploi, ça ne l'étonnerait pas qu'on essaie de la gruger. Oh, pas Madame bien sûr, mais ceux qui font les comptes pour elle. Marcel lui dit qu'elle n'a qu'à lui donner quelques-uns de ses relevés, il y jettera un coup d'œil.

L'apéro est consommé depuis longtemps et pourtant l'homme continue à narrer sa vie par le menu. Faustine finit par proposer un spaghetti tout simple, que l'autre accepte avec beaucoup de reconnaissance. Pour le dessert, il reste un morceau de cake, dévoré avec le même enthousiasme. La bouteille étant vide, on passe au café et bla et bla et bla. Faustine n'en peut plus, mais, elle n'ose pas le mettre dehors ; il semble avoir si peur de retrouver sa

solitude de vieux célibataire. Et la soirée s'éternise, et elle baille à fendre l'âme. Dix, onze, douze, une heure du matin. Oh et puis zut à la fin, je travaille, moi, demain, pense la donzelle qui finalement se lève, prend son manteau dans la penderie, l'enfile, revient vers son invité, lui serre la main et lui dit :

— Écoute, Marcel, je suis désolée de ne pas pouvoir rester plus longtemps, mais je dois aller me coucher…

Sur ce, elle s'en va, refermant la porte derrière elle. Au bout de deux minutes, Marcel, confus, sort à son tour, s'excuse, remercie pour le repas, puis regagne ses pénates. Il a enfin compris ! Faustine, heureuse de retrouver son lit, pense qu'elle ne le reverra pas de sitôt. Ouf !

Peu de temps avant Noël, Faustine est avisée que son permis de travail est prêt. Cette fois elle se rend à la préfecture de police, sur l'Île de la Cité. Son papier l'attend à la réception. Une petite signature, un regard distrait sur sa carte d'identité, l'indispensable sauf-conduit est entre ses mains. Pour le retour, elle choisit de passer par le quai de la Mégisserie et le marché aux fleurs. Au milieu des plantes, elle ouvre son document tout neuf. Sésame tant attendu. Une grosse déception l'attend. Il y est mentionné : *employée de maison*. Cela veut dire qu'elle ne pourra pas exercer un autre métier que celui-là, à moins qu'un employeur potentiel fasse changer son statut en celui d'employée tout court. Cela sous-entend de nouvelles interminables démarches le moment venu, quelle poisse !

Le soir même elle s'en ouvre à Maxime. Depuis que sa maman est descendue dans sa province, il fait plus souvent acte de présence rue Blainville.

— Tu te rends compte, ils me mettent encore des

bâtons dans les roues !

— Bah, ne t'inquiète pas, tu as déjà un pied dans la place, l'étape suivante sera bien plus facile.

Un matin, Faustine arrive au boulot juste à temps pour recueillir les doléances de la voisine du dessous. Problème de plomberie. L'eau dégouline du plafond dans leur chambre à coucher ! Faustine commence par couper l'eau, puis accompagne la dame pour constater les dégâts. En effet, il y a une belle flaque. Elle aide à éponger le plus gros, tout en regardant autour d'elle. Cet appartement est vraiment sublime. On se croirait dans un film Hollywoodien. Si le lit est disposé comme chez les B (contre le mur face à la fenêtre), par contre, dans l'angle de la pièce trône une immense baignoire. Faustine a vu presque la même dans un film sur Cléopâtre. Elle trouve vraiment génial de pouvoir prendre son bain ainsi, à côté de son lit. Elle se demande si la voisine met aussi du lait d'ânesse dans le bassin, allez savoir !

Lorsqu'elle remonte, après avoir promis de faire le nécessaire pour prévenir le plombier, elle tombe sur Monsieur qui souhaite utiliser la salle de bains. Que Faustine veuille bien remettre l'eau ! La veille, rentrant tard il s'est aperçu qu'il avait oublié sa clé. Il n'a pas voulu réveiller la concierge, ni sa famille, et il a dormi à l'hôtel d'à côté. Quand Faustine en rit avec les enfants, ils lui disent que ça arrive souvent, au point qu'ils ont gardé pyjama, rasoir et brosse à dents pour lui, là-bas !

Le même soir, maman téléphone.

— Tu seras seule à Noël ?

— Oui. Ce n'est pas quand sa mère commence son veuvage que Maxime va la laisser tomber. Il ira chercher les filles à Cagnes pour les lui amener. Il passera Noël sur la route de nouveau.

— Je comprends. Alors, si tu veux venir chez nous, on sera les quatre. Stéphane a été admis au conservatoire de Paris, il t’a dit ?

— Pas encore. On se parle assez peu, tu sais.

— Vous pourrez vous rattraper. Nous sommes tous invités à Séranon chez Franck, ça sera formidable. Tu descends quand ?

— Tout de suite après la grande soirée des B. Je suis aux quatre-cents coups, c’est la première fois que j’officie en tant que cuistot ; tu parles d’une responsabilité !

— Ma chérie, quand on exige un cuisinier professionnel pour le prix d’une femme de ménage, on prend des risques. Alors, fais ce que tu peux comme d’habitude, arrivera ce qui arrivera !

— Merci maman, tu m’encourages. En principe je devrais pouvoir m’en tirer, allez, je raccroche et je te préviens dès que j’arrive à Cannes.

C’est le jour « J » chez les B. Faustine a fait le ménage comme d’habitude, un peu mieux même, puis, vers 14 heures elle s’est mise aux fourneaux. Pour commencer, elle a confectionné trois génoises de tailles différentes. Ensuite, une énorme mousse au chocolat qu’elle a mise à *prendre* au réfrigérateur. Le moment délicat : couper les gâteaux, chacun en trois, sans qu’ils se cassent puis les fourrer avec la mousse. Enfin, faire fondre du chocolat semi-noir dans de la crème fraîche liquide et napper le tout en s’aidant d’une spatule. Décorer avec des cerises confites. Rouge sur noir, un vrai dessert stendhalien. Elle poursuit avec la mayonnaise pour les avocats aux crevettes, épluche des tonnes de pommes de terre, les coupe, puis remplace la Végétaline. La table est mise, le champagne est au frais, rien ne manque. Madame a tourné comme une hélice dans la salle à manger,

attentive au moindre détail. Faustine a farci les poulets, les a mis au four dans les temps ; la salade est en cours de fatigue. Quand les premiers invités sonnent à la porte, tout est fin prêt. Faustine ne les verra même pas – elle rate la chance de sa vie de rencontrer un futur président de la République ! – trop occupée dans sa cuisine à des tâches autrement plus vitales.

Une heure trente plus tard, Faustine vient d'envoyer des frites pour la quatrième fois. Quels goinfres ! Ils ont aussi séché deux bouteilles et entamé la troisième. Enfin, on sonne pour le gâteau. Faustine voit venir le bout du tunnel. Elle se détend un peu, terminant, au goulot, la bouteille qu'elle s'est attribuée. Après tout, sur le nombre, ils n'y verront que du feu ! Tout à coup Sarah entre en trombe dans sa cuisine.

— Tu entends ? Tu entends ?

Faustine a bien entendu un vague brouhaha dans le lointain, mais elle l'a pris pour un bruit de conversation.

— Oui, et alors ?

— Ce sont des applaudissements, Faustine ! C'est toi qu'ils applaudissent, tellement ils sont contents !

— Eh bien, tant mieux s'ils ont apprécié.

— Oui. Ils sont difficiles tu sais. Toute l'année ils fréquentent les meilleurs restaurants de France. Ils disent que la nourriture y est trop prétentieuse, qu'ils préfèrent une cuisine toute simple. Ce que tu as cuisiné ce soir, ça leur a fait vraiment plaisir. Tu ne vas pas les saluer ?

— Oh, non ! Je n'oserai jamais ! Remercie-les de ma part, moi… je bois à leur santé !

Bonne année 1980 !

Le fameux soir où elle a cuisiné pour les B., Faustine est rentrée avec deux bouteilles de champagne – Brouette et Chardon – tirées de la réserve. C'est Monsieur lui-même qui l'a autorisée à se servir. Elle n'arrivera pas à Grasse les mains vides. Elle a aussi reçu les restes d'un demi poulet. Avec Maxime, ils l'ont dévoré sitôt qu'ils se sont retrouvés. Ce Noël finalement, c'est tout ce qu'ils ont partagé (évidemment, il ne restait plus une miette du gâteau).

Dès le lendemain matin, Faustine prend le train en gare de Lyon. À son arrivée, les parents et Stéphane l'attendent sur le quai de la gare. Ils la déposent devant son studio de la Marigarde qu'ils n'ont toujours pas vidé. Faustine est ravie, la voiture aussi est là, elle va pouvoir conduire un peu ; ça lui manque à Paris. Faustine tente de renouer avec son petit frère. Comme toujours, au début il la bat froid. Alors, elle monte au créneau, se défend bec et ongles. Explique : non, elle n'est pas mariée, et alors ? Maxime n'est pas divorcé non plus et la bigamie n'est pas encore autorisée en France, que je sache ? En attendant nous vivons ensemble, j'ai une place de travail sérieuse et honnête et, jusqu'à nouvel ordre, je ne fais pas le trottoir comme semble l'insinuer certaine. Enfin, après une bonne heure de palabres, Stéphane se radoucit, comprend qu'il s'est fait manipuler, comme

toujours. Pourtant quel danger représente-t-elle, grands dieux ? La reine mère a donc si peur de perdre son influence sur lui ? Le contrôle de la situation ? C'est plutôt flatteur, mais ridicule ! Faustine se dit qu'elle a de plus en plus raison de vouloir mettre de la distance entre elles. Si son rêve américain se concrétise, 6 000 km ne seront pas de trop !

Malgré tout, le réveillon à Séranon se passe bien. On respecte la trêve. Aussi, l'alcool à volonté calme les velléités belliqueuses. Les chars russes sont en route pour l'Afghanistan, mais les Muller se tapent la cloche en toute ignorance. Même s'ils le savaient d'ailleurs, ils s'en taperaient tout pareil. En attendant, la cuisine est bonne, le vin aussi. Ils ont échangé leurs petits cadeaux, ont fait comme s'ils s'aimaient inconditionnellement, c'est la saison qui veut ça, puis sont allés se coucher. On ne montera pas à la cathédrale cette année pour la messe de minuit, on est trop fatigués et il est tard. Le lendemain, Faustine est bien contente de reprendre le train de Paris.

Si elle a droit à quelques jours de vacances, entre Noël et nouvel an, la jeune femme est priée de venir remettre la maison en ordre avant le retour des B. Quand elle le souhaitera bien sûr, puisqu'elle a la clé. Voilà qui l'occupe en attendant le retour de Maxime. Le 31 au soir, il joue au Sofitel, porte de Sèvres, avec l'orchestre de Pierre Caligaris, son ami de toujours, collectionneur de tractions-avant (il en possède sept). Comme invité spécial, il y a aussi Stéphane Guérault, avec sa nouvelle compagne, Gabrielle. C'est la seule femme de musicien présent. Les autres sont toutes clouées à la maison avec les enfants. Gabrielle est très sympathique, Faustine s'en fait une amie illico, elles passeront la nuit à se raconter leurs vies, en riant beaucoup. Le champagne coule à flots, la musique est

bonne et l'endroit bondé. Incroyable le nombre de solitaires en ville, un soir de réveillon ! La direction a organisé la soirée efficacement, peu avant minuit, alors que l'orchestre entonne « Ce n'est qu'un au revoir », tout le monde se retrouve affublé d'un petit chapeau ridicule et d'un sifflet en papier. Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un : Bonne année 1980 !

Le lendemain, au bois de Boulogne où Maxime a emmené Faustine soigner son mal de cheveux, ils tombent sur une jeune personne en train de promener une énorme dinde. Du moins c'est ce qu'on pourrait penser à première vue. Intrigués ils s'approchent.

— C'est à vous ce bel animal, s'étonne Maxime ?

— Oui, je voulais cuisiner une dinde farcie et voilà ce que j'ai retrouvé dans ma baignoire ! Ils m'ont bien eue non ?

— Hahahaha ! Pour une bonne blague c'est une bonne blague ! Manifestement vous n'avez pas eu le courage de la tuer ; vous allez en faire quoi maintenant ?

— Une blague, si l'on veut. J'ai oublié qu'un membre de ma famille était végétarien. C'est lui qui me l'a offerte. Je suppose qu'il voulait me donner une leçon. Mais je ne sais vraiment pas qu'en faire, maintenant. Je l'ai amenée ici en espérant qu'elle s'envole vers des ciels meilleurs, mais elle n'a pas l'air de comprendre. Chaque fois que je m'éloigne, elle revient vers moi en courant. Je suis à bout !

— Je vois, écoutez, si vous le souhaitez, on va la distraire un moment, le temps que vous preniez la tangente, ça vous dit ?

— Vous feriez ça ? c'est vraiment gentil, merci ! Et bonne chance !

Dans un premier temps, Maxime et Faustine

tentent de diriger l'animal vers l'étang. Hélas, il s'attache obstinément à leurs pas. Que faire ? Cette fois c'est eux qui se trouvent piégés ; impossible de la mettre dans le coffre, ils n'ont même pas une paire de gants. Pas question de la ramener avec eux rue Blainville, d'ailleurs, ils ne connaissent pas de boucher. En désespoir de cause, ils décident de s'enfuir lâchement, abandonnant la bestiole aux travestis qui hantent ces lieux la nuit. Qui sait, peut-être trouvera-elle une famille d'accueil moins timorée.

Début janvier, Faustine reprend le boulot. Un soir, Maxime rentre :

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

— Commence par la mauvaise.

— Le rendez-vous de Washington est reporté à la mi-mars. Don White ne peut pas faire autrement on lui a demandé deux séminaires clé en main pour l'armée juste aux dates que nous avions fixées.

— Et la bonne nouvelle ?

— Sitôt qu'il m'a donné les dates, je suis allé prendre nos billets. J'ai pu les avoir à des prix imbattables. En revanche, tu devras partir un jour avant moi et rentrer un jour après.

— Ça ne me fait pas vraiment peur vu que j'y suis déjà allée. Tu loues une chambre au Séville comme l'autre fois ?

— Oui. C'est le mieux puisque tu le connais. En plus, le terminal des navettes est à deux blocs, autant dire à côté. À l'aller, tu transiteras par Londres. Le lendemain matin, sitôt que j'arriverai avec la voiture louée, on prendra la route de Washington.

— Et au retour ?

— Pareil. Tu resteras une journée seule à New York. Avec l'avantage d'un vol direct sur Roissy le

lendemain.

— Génial ! Cette fois je n'oublierai pas de confirmer mon vol retour 72 heures à l'avance. Bon, je vais demander une semaine de vacances à Madame pour le mois de mars alors ?

— C'est ça, bonne chance !

Faustine s'exécute dès le lendemain. La réponse ne se fait pas attendre.

— Il n'en est pas question ! J'ai besoin de vous. Les enfants ne seront pas en vacances, eux, lui répond Madame.

— Dans ce cas, Madame, je suis désolée, mais je me vois dans l'obligation de démissionner. Ce rendez-vous est trop important pour mon avenir.

— Comme vous voulez, Faustine. À condition que trouviez vous-même votre remplaçante. Après le mal que je me suis donné pour vous procurer votre permis de travail, c'est bien le moins que vous puissiez faire. J'insérerai les annonces, mais c'est vous qui filtrerez les appels.

— Entendu ! Je m'en charge.

Deux jours plus tard, la petite annonce paraît. Aussitôt le téléphone sonne sans discontinuer. On dirait que tout Paris cherche du travail. Faustine, ravie de ce succès qui lui promet une libération rapide, passe sa journée à courir. Munie d'une série de questions précises, elle élimine impitoyablement toutes celles qui ne font pas l'affaire d'emblée, soit la majorité. Inlassablement, Faustine prend les appels. Heureusement, elle travaille vite. Chaque fois, elle lâche tout et répond avec une patience infinie (elle s'exerce pour son futur job de secrétaire). Malheureusement, plus on avance dans le mois, moins il semble évident de trouver la bonne personne. Pour flatteur qu'il soit, ce côté irremplaçable n'arrange pas

du tout les affaires de Faustine. Certains appels sont pathétiques. Parmi les candidates beaucoup sont des immigrées, en situation irrégulière. La majorité n'a aucune expérience ménagère. Les autres ne savent pas cuisiner. Finalement le nombre de postulantes envisageables se réduit comme peau de chagrin. Au bout de trois semaines on n'a toujours personne. Faustine commence à comprendre pourquoi Madame a été tellement soulagée de tomber sur elle une année auparavant. Si elle avait su à quel point c'était difficile, elle aurait exigé un meilleur salaire.

Un matin Faustine reçoit l'appel d'une certaine Véronique qui vit à Tours. La pauvrette sanglote au téléphone. Elle raconte son statut d'orpheline, ses errances de famille d'accueil en foyer pour adolescents. Actuellement, elle végète dans une institution – filles uniquement – qui est régulièrement attaquée par l'établissement – pour garçons – voisin. Les jeunes gens envahissent les lieux, brutalisent les pensionnaires, souvent les violent. L'endroit est sordide. Véronique implore. Elle aimerait tellement trouver du travail à Paris et fuir ce foyer maudit. En larmes, elle conjure Faustine de l'aider. Émue, celle-ci promet de faire tout ce qu'elle peut. À commencer par la recommander à Madame. Après tout, elle est seulement un peu plus jeune qu'elle. Elle prétend avoir vingt et un ans, l'habitude des enfants, et semble avoir acquis, avec toutes ces turpitudes, une grande maturité. Faustine se fait fort de lui inculquer rapidement les rudiments de son travail.

Toute à sa certitude de réussir ce sauvetage, notre Saint-Bernard ajuste son petit tonneau de rhum autour du cou et part à l'assaut des obstacles. Elle dit à Véronique de prendre le train pour Paris. Elle ira la chercher à la gare de Lyon, tel jour à telle heure.

Ensuite elle prend rendez-vous pour elle avec Madame, lui en promettant tous les miracles possibles. Le jour « J », Faustine attend sa protégée à l'endroit convenu. Personne. Elle attend une bonne heure avant de finalement rentrer chez elle y recevoir un coup de fil. Véronique a raté son train, elle n'arrivera qu'à 22 heures. Heureusement, Maxime est en voyage pour la semaine y compris le week-end. Faustine retourne au point de rendez-vous à l'heure dite, il fait nuit, il pleut. Tout en bas des escaliers du métro, elle tombe sur une minuscule femme-enfant, métisse, chapeautée et gantée comme au 18e siècle, debout à côté d'une valise plus grosse qu'elle. Après un premier moment de surprise, elle lui prend son bagage (que c'est lourd !), et ramène le tout rue Blainville. Visiblement, Véronique a menti sur son âge. Elle n'a pas vingt ans, elle doit bien peser 40 kg toute mouillée et elle est couverte d'acné. Faustine est désemparée. Que faire ? Jamais Madame ne voudra l'embaucher. Non seulement il lui faudra continuer les recherches, mais en plus assumer son inconséquence. Quel sacré pétrin !

Le prix de la liberté

Dans un premier temps, Faustine, instigatrice et responsable, installe Véronique rue Blainville. Maxime est parti à Cagnes voir ses filles, puis il sera une semaine à la Gaude pour le boulot. Dès lundi la jeune femme se mettra en quête d'un logis, foyer, institution, fondation, apte à s'occuper de sa protégée. Maintenant que le vin est tiré il faut le boire. Mais avant cela, sans trop y croire, elle la présente à Madame. Comme elle s'y attendait l'entretien se passe mal, l'orpheline, qui n'a jamais travaillé ni cuisiné de sa vie, n'est pas prise.

Faustine lui donne un peu d'argent, lui confie sa clé, et la renvoie rue Blainville lui enjoignant d'éplucher l'annuaire en quête de foyers de jeunes filles. Qu'elle téléphone partout ! Qu'elle s'achète aussi un journal tant qu'elle y est ! Peut-être trouvera-t-elle une place de baby-sitter ou d'employée de maison ailleurs, qui sait ? Hélas, quand Faustine rentre, fatiguée de sa journée de travail, c'est pour trouver une Véronique affalée sur le lit, en train de feuilleter *Confidences*, en grignotant des biscuits. Le studio est dans un désordre indescriptible, pire les recherches n'ont pas avancé d'un pouce. Faustine, qui a commis l'erreur de mesurer la bonne volonté de sa protégée à l'aune de la sienne, n'a jamais été confrontée à une telle force d'inertie. Furieuse, elle

s'empare de l'annuaire et recherche elle-même des endroits susceptibles d'accueillir l'adolescente. Finalement, au bout de quelques jours, elle lui trouve une place dans un foyer, rue de l'école de médecine, à deux pas de la rue Blainville. Il était temps, Maxime est sur le chemin du retour.

Lorsque Faustine et Véronique se présentent au foyer, elles ont affaire à un cerbère sévère, qui commence par leur présenter un règlement long comme un jour sans pain. Véronique ne pourra emménager que si elle le signe et promet de le respecter, ce qu'elle fait immédiatement. Il lui faudra également trouver du travail le plus rapidement possible. Sans formation, ça va être difficile pense Faustine. Surtout avec ce tempérament lymphatique. Coup de bol, le loyer n'est pas très élevé. Dans un premier temps, Véronique occupera une chambre à trois lits. En fait, elle n'aura droit qu'à un simple matelas par terre. Faustine puise dans ses économies pour payer le premier mois, puis elle laisse la jeune fille s'occuper de ses bagages. Tout en lui glissant de quoi se nourrir quelques jours, elle l'encourage à réagir vite pour trouver un boulot. L'autre promet, les larmes aux yeux, de faire son maximum. Faustine court travailler et répondre au téléphone (toujours avec autant de patience, ce dont la félicite quotidiennement Madame). À partir de là, sa vie de Saint-Bernard devient infernale. Non seulement elle ne trouve personne pour la libérer des B. mais en plus, quasi systématiquement, elle retrouve Véronique devant sa porte chaque fois qu'elle rentre. Elle ne se débarrasse d'elle qu'à coups de billets de 100 F. Or, la gamine s'en sert immédiatement pour sauter dans le premier taxi qui passe et aller en boîte.

La quatrième semaine de janvier, semble

annoncer, enfin, le bout du tunnel. Dans la même matinée, Faustine prend l'appel d'une candidate à l'emploi qui paraît sérieuse et celui de Véronique qui pense avoir trouvé un boulot de vendeuse en boulangerie. Un peu plus tard, Madame, ayant reçu la nouvelle postulante, décide de l'engager. Faustine, doublement soulagée, rentre chez elle. Il était moins une que tout cela finisse en crise !

Au cours des jours suivants, Madame, qui vient de terminer son livre, s'inquiète à haute voix des erreurs qui pourraient subsister. La secrétaire de papa a bien retranscrit le manuscrit, pendant ses heures de boulot, mais les relecteurs bénévoles font défaut. D'autant que dans la famille paternelle, le livre est loin de faire l'unanimité. Tant la sœur cadette, que la mère de Madame, sont peu convaincues du bien-fondé de cet écrit sur l'amour inné ou acquis. La polémique fait rage avenue Foch, et ce n'est rien encore en regard de ce qui attend l'ouvrage sur la place publique, mais ça, c'est une autre histoire. Faustine, forte de son expérience de grande lectrice et de son goût prononcé pour la langue française, se propose en tant que correctrice avec une outrecuidance qui n'a d'égale que l'arrogance de sa jeunesse. Faute de mieux, Madame accepte, reconnaissante, l'offre gratuite, et désormais, tous les soirs, tête blonde de 36 ans, tête brune de 23 ans, se penchent, un crayon à droite, un verre de Chivas gauche, sur le tapuscrit. Le niveau de la bouteille baissant, l'attention diminuant, ne pas s'étonner s'il subsiste quelques « coquilles ». Mais après tout, un éditeur qui fait bien son boulot est supposé relire et corriger, non ? Contrairement à beaucoup d'écrivains, Madame n'aura pas besoin d'en passer par le parcours du combattant pour se faire publier. Son patronyme suffit

à lui ouvrir les portes des maisons d'édition les plus en vue.

Le temps passe trop vite et trop lentement pour Faustine qui essaie d'être efficace partout à la fois. D'un côté elle nage dans l'incertitude : et si Madame allait me trahir et ne pas me payer mon dû ? Et de l'autre dans l'expectative un brin anxieuse d'un futur qui se profile : irons-nous en Amérique au bout du compte ou pas ? Dans combien de temps ? Que va-t-il nous arriver là-bas ? C'est loin de l'Europe quand même, que ferons-nous si ça tourne à la galère ? Faustine n'aime pas attendre. Elle n'aime pas non plus ne pas savoir. Avoir peur de l'inconnu. Elle a (intuition ?) une confiance limitée en Maxime qui joue souvent les abonnés absents. Bref, elle se sent bien seule pour traverser toutes ces émotions. Aussi le niveau des bouteilles d'apéritif diminue-t-il drastiquement dans l'armoire de la cuisine. La jeune femme, renonçant à ses allers-retours quotidiens rue Blainville pendant ses deux heures de pause, leur préfère de plus en souvent une sieste anesthésiée dans le studio d'Armelle.

Constamment sur la brèche, elle a totalement délaissé sa chambre de la rue de la Convention, dont elle a fini par parler à Maxime. Celui-ci, ignorant qu'elle l'avait louée pour le fuir, a trouvé l'initiative excellente. Quand ils vivront aux USA, ce sera pratique pour lui d'avoir un endroit où passer une nuit s'il transite par Paris et que les hôtels sont complets. C'est donc tout simplement que Faustine se voit finalement dépourvue de sa porte de sortie. Ce que c'est que de ne pas savoir se taire !

Le 31 janvier approche. Faustine harcèle chaque jour son voisin comptable pour qu'il lui transmette les informations concernant les calculs de sa dernière

fiche de paie. Il lui avait dit qu’en cas de démission elle aurait droit à tel ou tel pourcentage supplémentaire, comme solde de tout compte, sans compter des rétroactifs sur ses vacances et des prorata sur d’autres choses. Faustine n’y a rien compris du tout, mais elle aimerait bien connaître la somme totale due par sa patronne, afin de revendiquer adéquatement le moment venu. Enfin, un soir, Marcel lui apporte les précieuses informations. Heureusement, il ne reste pas souper !

À la fin du mois, Madame est très occupée. Tant pour la mise sous presse, que pour la promotion de son livre. Elle trouve néanmoins quelques secondes, entre deux portes, pour écrire à la main un superbe certificat à Faustine. Elle y met que la jeune femme sait très bien s’y prendre avec les enfants et qu’elle a été une employée de toute confiance et bla et bla et bla. Quand Faustine demande si on aura besoin d’elle pour former sa remplaçante Madame répond que non, elle préfère la former elle-même, ce que Faustine prend pour un désaveu. Au moment du paiement final, la jeune femme est reçue dans le salon, et Madame lui tend une enveloppe contenant sa dernière fiche de paie. Faustine en regarde le montant, bien inférieur à ce qui lui est dû. Elle sort alors le document fourni par Marcel et le montre à son employeuse.

— Je suis désolée, mais je pense qu’il y a une petite erreur de calcul. Normalement c’est cette somme-là que je devrais toucher.

Madame blêmit, mais fonce néanmoins dans sa chambre à coucher, et en revient avec la différence en liquide.

— Voilà, Faustine, j’espère que vous êtes satisfaite. Et merci encore pour cette année d’excellent travail !

— Merci à vous Madame ; j'espère que votre livre va bien se vendre, vous m'en dédicacerez un, quand il sortira ?

— Bien sûr, c'est pour février. Je n'y manquerai pas. Comme je serai absente lors de votre dernier jour, je vous dis d'ores et déjà au revoir, et merci encore pour tout !

Faustine rentre chez elle, fière et heureuse d'avoir su exiger ce qui lui revenait de droit. Elle est un peu déçue tout de même de l'attitude de son employeuse, tout en ne souhaitant pas l'accuser à tort. Après tout, ce n'est pas elle qui a fait les calculs, mais la secrétaire de son père. Faustine tient à garder une image positive et digne de Madame, elle qui déteste la mesquinerie s'en voudrait d'avoir perdu une année de sa vie pour quelqu'un qui ne cultive pas les mêmes valeurs.

Dernier jour chez les B. Pas de flonflons ni de trompettes. C'est un samedi matin, il fait exceptionnellement beau et doux. Faustine a rangé tout l'appartement afin qu'il soit accueillant quand la famille rentrera de sa campagne dimanche soir. Dans la chambre à coucher bureau, Monsieur est là, qui travaille. Faustine passe à côté de lui pour vaquer à la salle de bains. Quand elle en ressort, il fait une volte-face sur sa chaise, la regarde droit dans les yeux.

— Vous me manquerez Faustine !

— Oh ! Merci monsieur, vous aussi.

— C'est la première fois que nous avions quelqu'un d'aussi sérieux et responsable à notre service, je vous regretterai.

— Moi aussi, monsieur.

— Et rappelez-vous : si un jour vous avez besoin de quoi que ce soit, contactez-moi.

— Je m'en souviendrai monsieur, comptez sur moi.

En route pour le futur

Début février, Faustine reçoit le livre de Madame, dédicacé : « à Faustine, première lectrice et correctrice de ce livre… ». Toute fière, elle le montre à Maxime qui ne s'éternise pas en compliments, mais se fend d'un sourire. Jointe au livre : une carte requérant la présence de Faustine pour préparer un repas chez ses anciens patrons. Merci de confirmer par téléphone. Ce que fera Faustine dès le lendemain. Dans l'intervalle elle tente une lecture du livre. Amour inné ou acquis ? « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour » disait Madame. En gros, l'amour maternel n'est pas forcément naturel ni spontané. Faustine arrête très vite sa lecture, tant elle paraît absconse. C'est un vrai travail d'universitaire, qui ne s'adresse qu'à ses pairs ou une certaine élite. Il n'est pas vulgarisé. On a beau aimer lire, c'est décourageant. Faustine a l'impression que Madame s'est contentée de prendre un monceau de notes, dans les bouquins qui s'accumulent chez elle, qu'elle les a accolées les unes aux autres sans forcément faire le lien. C'est dommage, parce que le sujet est passionnant. Avec un peu plus de pédagogie et une écriture moins scientifique, il y aurait sûrement eu moyen de rendre la chose accessible au plus grand nombre. Faustine laisse tomber. Après tout elle n'a pas d'enfants et surtout, si elle a constaté que la porte

de Madame restait toujours ouverte aux siens, elle ne les a jamais vu se comporter dans l'intimité, quand leur bonne n'était pas là.

Inquiète de ne plus avoir de nouvelles de Véronique, Faustine se rend au foyer, où loge sa jeune protégée. Elle retrouve la jeune femme affalée sur son lit. On ne l'a pas même gardée une semaine dans la boulangerie, malgré toute sa bonne volonté, pleure-t-elle. Choquée par ce nouvel échec, elle se prétend en dépression, justifiant ainsi sa passivité. Faustine fonce acheter le journal et en épluche les offres avec l'adolescente. Elles notent une dizaine de propositions (tout de même) et Véronique promet de faire les démarches : téléphoner et prendre rendez-vous. Elle soustrait, au passage, un ou deux biftons à Faustine, qui retourne à ses affaires en courant, se retenant de crier son impuissance. L'apprentie pygmalion n'entendra plus parler de sa protégée jusqu'à la fin de l'année.

En décembre 1980, elle recevra l'appel du curé d'une paroisse du 19e arrondissement. Il lui expliquera qu'il a pris Véronique sous son aile, après avoir réussi à la sauver d'un réseau de prostitution, juste avant qu'elle disparaisse dans une maison d'abattage. Faustine, qui encaissera difficilement cette nouvelle gifle de culpabilité, remerciera pour cette bonne nouvelle et raccrochera, se promettant bien de ne plus jamais, jamais, sa vie durant, tenter de remplacer le Bon Dieu.

Faustine n'aurait jamais dû accepter de retourner chez les B. préparer ce repas pour six personnes. Son enthousiasme est retombé ; totalement démotivée, la jeune femme ne parvient pas à dépasser le fait qu'on a essayé de la berner et de la spolier d'une partie de son salaire. Cette mesquinerie lui a fait perdre ses

illusions sur la prétendue « haute société ». La naïve pensait mériter un régime de faveur, or elle a été traitée comme tout le reste de la plèbe esclavagisée. Ainsi, ce soir-là, il manquera les petites cuillères pour manger les cocktails d'avocats aux crevettes (Madame devra courir les chercher à la cuisine) et les frites, si parfaites autrefois, seront un peu trop cuites. Ces savoirs-là se perdent vite, allez savoir pourquoi. Preuve que le renouvellement du miracle de Noël, avec deux mois de battement, n'est pas garanti. Curieuse de connaître le dénouement concernant les recherches de personnel des B., Faustine interroge Sarah, venue la saluer en coup de vent. Cette dernière lui raconte que la femme de ménage engagée en remplacement n'est pas restée bien longtemps.

— Rends-toi compte dira-elle… elle buvait ! Maman a découvert que le niveau de toutes les bouteilles de l'armoire de la cuisine avait baissé. Dans la plupart, l'alcool a été entièrement remplacé par de l'eau !

— Nooon, répond Faustine en se retenant de rire (et pour cause), c'est scandaleux ! Mais vous avez trouvé quelqu'un d'autre alors ?

— Pas encore, mais c'est en cours. Tu ne voudrais pas revenir par hasard ?

— …

— Ah, ah, ah ! Rassure-toi, je le disais pour rire ! Bon, j'y retourne ; à un de ces quatre !

Après ce soir-là, les B. ne feront plus jamais appel à elle, quel soulagement pour l'ex-femme de ménage !

Pendant le temps qui reste avant leur voyage aux États-Unis, Faustine s'occupe à ranger le studio, perfectionner ses cours de secrétariat, agrémenter sa garde-robe, et réfléchir à ce qu'elle fera au retour. On lui dit qu'elle devrait s'inscrire au chômage. Doutant

qu’elle y ait droit, elle se présente néanmoins à l’ANPE (ancêtre de Pôle Emploi). On l’aide à remplir les documents, on l’invite à chercher, sur le panneau d’affichage, un nouveau travail à sa mesure. Les offres se chevauchent. En 1980, les trente glorieuses s’achevant à peine, il n’y a que 3 millions de chômeurs en France sur 53 millions d’habitants. On prétend que ce sont ceux qui ne veulent pas faire les sales boulots, ou encore les paresseux. Bien sûr, Faustine ne peut accepter un nouvel emploi maintenant, puisqu’elle part une semaine à la mi-mars, mais elle est rassurée de voir qu’on demande des secrétaires à la pelle. De plus, à sa grande surprise, suite à son inscription, elle apprend qu’elle sera indemnisée, pour toute la période chômée entre deux emplois, du fait qu’elle a travaillé plus de six mois d’affilée. On lui précise que c’est un droit, pas un cadeau, vu qu’elle a cotisé tout ce temps-là (en rouspétant beaucoup d’ailleurs).

Le 16 mars, Faustine s’envole pour New York via Londres. Son bagage est léger, les transits simples ; elle ne doit pas changer d’aéroport à Londres. Dans l’avion de New York, elle est assise à côté d’une ravissante jeune américaine, June, qui rentre d’un séjour linguistique en Europe. Originaire de Chicago, ville natale de Franck Sinatra, la jeune femme va séjourner une nuit dans la Grosse Pomme. Elles discutent la moitié de la nuit. Faustine apprend que pour les jeunes filles seules, il existe un foyer sécurisé dans Manhattan. Bien sûr les règles y sont très strictes. Pas de tabac, pas d’alcool et surtout pas d’homme dans les chambres. Couvre-feu (curfew, c’est joli) à 22 heures, douches communes et WC sur le palier.

— Tu pourrais venir avec moi, je suis sûre qu’on te trouverait une chambre.

— Non merci, sans façon. J'ai déjà une chambre réservée à l'hôtel Seville, à l'angle de la 34e et Madison. Et d'ailleurs mon ami arrive demain.

— Ah bon ? Et on t'a loué une chambre à toi, une femme seule, pour l'attendre ?

— Non, pas à moi, à mon compagnon. Mais il suffit que j'y aille et que je demande la chambre à son nom. Il n'a pas pu prendre le même avion que moi, comme tu peux le voir.

— Vous n'êtes pas mariés ?

— Non, pas encore. D'ailleurs, il n'est pas encore divorcé !

— Mais… tu ne sais pas que c'est illégal ? C'est un adultère. Puni par la loi dans ce pays ! Et si vous vous faites attraper ?

— Bah, on verra bien. Je ne pense pas qu'ils vont mettre deux touristes français en prison tout de même !

— Je ne vous le souhaite pas, mais je t'aurai prévenue.

Faustine prend note, puis plonge dans la contemplation de Norma Rae, le très beau film de Martin Ritt avec Sally Field. C'est le genre de film qui lui fait beaucoup de bien. Maxime ne lui a-t-il pas répété à l'envi que s'il y avait autant de femmes géniales que d'hommes, ça se saurait ? (En fait il y en a bien plus, mais chut…). Faustine pense à maman qui a toujours prétendu que si on manquait (prétendument) de femmes géniales la faute en incombait à la vaisselle. Pour la simple et bonne raison que tout le temps passé à la faire ne l'est pas à des occupations intelligentes ; c'est du temps perdu à jamais. Faustine – qui, bien plus tard, mûrira ses textes justement pendant la sacro-sainte corvée – se questionne. Est-ce que c'est pour ça que maman s'est

acheté un lave-vaisselle sitôt qu'elle a quitté la maison ? Ça ne l'a pas trop gênée au fond que Faustine fasse la vaisselle toutes ces années, au détriment de toute activité intellectuelle, non ? Il y a là deux poids deux mesures non ? Faustine ne cherche pas à approfondir, ça pourrait faire mal. Depuis longtemps, elle puise sa nourriture intellectuelle dans ce qu'elle trouve (les remarques maternelles n'en faisant pas partie). En l'occurrence, l'exemple de cette jeune veuve (Norma Rae), mère de deux enfants, qui se bat toute seule pour son syndicat, est édifiant. Pendant ce voyage, Faustine en oubliera d'aller à l'arrière de l'avion pour autre chose que fumer une cigarette de temps à autre, quand elle n'y tiendra plus.

Kennedy Airport. Le douanier est toujours aussi sympa avec les touristes. Welcome to America ! Lance-t-il dans un rire tonitruant. Faustine sourit de toutes ses dents en fonçant vers la navette qui l'emporte à Manhattan. Continuant sa conversation avec June, elle ne remarque pas les immeubles délabrés, les banlieues sordides, les hordes de jeunes désœuvrés, cigarette au bec, à la recherche de… quoi ? Du travail ? Un mauvais coup ? De la nourriture ? Au terminal des bus, elle salue sa nouvelle amie puis parcourt à pied les deux blocs qui la séparent de Hôtel Seville où elle est fort bien accueillie. Sitôt dans sa chambre, elle appelle Paris. La ligne est incroyablement claire. Jamais on imaginerait que six mille kilomètres les séparent. Elle entend même Maxime se retourner dans leur lit, faisant bruisser les draps.

— Mon amour, tu as fait bon voyage ?

— Oui, j'arrive à l'instant.

— Parfait. Dans quelques heures je prendrai le

même chemin que toi. J'ai réservé la voiture, il ne me restera plus qu'à trouver une place.

— Tu peux compter sur moi. Vers quelle heure seras-tu là ?

— Vers 10 heures. Je prends le premier vol à Roissy. Donald et Colleen nous attendent demain soir à l'Européen, il ne faudra pas traîner.

— Dac. Je garderai la place ; à demain mon amour !

— Je t'aime ma Stine. Tu verras, on sera bien tous les deux, je suis sûr que je l'aurai, ce boulot.

La nuit tombe doucement sur New York. Faustine se met en quête d'un restaurant dans les environs de son hôtel. Elle a la flemme d'aller jusqu'à Central Park, dans le *Diner* qu'ils avaient fréquenté autrefois. Ça fait loin et elle est fatiguée. Elle s'engage dans une rue transversale, faiblement éclairée. Pour dire que je suis à New York, il n'y a pas grand monde par ici…

Saint Patrick… mais presque !

Au milieu de la petite rue désertée ce soir, autant par les passants ordinaires que par les *serials killers*, un grand panneau lumineux attire l'attention de Faustine. De l'extérieur, le regard plonge dans la pièce. Quelques marches encore et la jeune femme débouche dans une grande salle haute en couleurs. Pas de petites tables ici, mais des bars imposants disposés en carrés. Le serveur officie à l'intérieur dudit bar, les clients, assis sur de hauts tabourets, lui font face. Un tapis roulant délivre les commandes directement depuis la cuisine. La même disposition se répète cinq fois de suite. Faustine n'a jamais vu ça de sa vie. Pour l'instant elle est seule ; à 17 heures, un dimanche, les clients ne se bousculent pas. D'ailleurs, toute la ville semble endormie. C'est miracle qu'elle ait trouvé ce restaurant avec un patron si accueillant.

— Welcome in my kingdom my lady ! Where are you from ?

— Paris ! I would like to eat something. Do you serve already ?

— Of course, anytime and if you like Greek food, you are at the right place !

De la cuisine grecque ? Pourquoi pas. Faustine n'en a jamais mangé, mais ça sent bon et l'endroit paraît propre. Prenant place sur le tabouret en moleskine rouge, elle se laisse guider dans le choix de

son repas. Une moussaka, suivie d'un yaourt onctueux surmonté d'amandes effilées arrosées de miel. Pendant toute la durée de son repas, le patron ne la quitte pas. Assurant le service, répondant aux questions que Faustine lui pose concernant son parcours depuis sa Grèce natale. À son tour ensuite il interroge et écoute, manifestement intéressé, les anecdotes qu'elle lui confie entre deux bouchées. Il semble comprendre parfaitement le médiocre anglais de la jeune femme. Faustine s'étonne qu'il soit plus facile de comprendre l'anglais de quelqu'un dont ce n'est pas la langue maternelle. Cela se vérifiera souvent par la suite. En Amérique comme en Chine, l'imperfection rapproche les humains. Deux heures plus tard, l'estomac plein de moussaka, la tête lui tourne. Hou, là, là ! À moi la terre, les murs tremblent ! Faustine sent dans ses jambes le vibrato du moteur de l'avion, c'est signe que la fatigue l'a rattrapée. À son horloge interne, il est passé deux heures du matin. Au lit damoiselle, il est plus que temps !

À l'hôtel, pas de voisine bruyante cette fois-ci. Hormis les sirènes des voitures de police au loin, qui la rassurent plus qu'autre chose, l'endroit est calme. Bientôt, Faustine plonge profondément dans les bras de Morphée, pour se réveiller quelques heures plus tard, en pleine nuit, décalage horaire oblige. Rien ne bouge. La touriste rêvasse à tout ce que Maxime lui a raconté, au retour de sa dernière virée américaine, l'automne précédent. Il avait loué une voiture pour parcourir le trajet entre Denver et Boulder. L'autoroute serpentait à 1800 mètres d'altitude, sur un plateau cerné de montagnes enneigées. À chaque croisement des panneaux indicateurs portaient les noms de batailles célèbres, ou de chercheurs d'or

légendaires : Cheyenne, Manitou Springs, Fort Collins, Pueblo. Le vieux quartier de Denver, avec ses balcons en fer forgé et ses maisons à colonnades, ressemble fort à celui de la Nouvelle-Orléans. Ne manquaient plus que les rocking-chairs sur les trottoirs. Maxime avait mangé dans un resto de Basin Street (le fameux *Basin Street Blues* !) un *jambalaya* créole que n'aurait pas renié un natif du Mississippi. Pourquoi ne viendraient-ils pas s'installer ici ? Le climat, tant à Denver qu'à Boulder, est froid, certes, mais très sec et sain. Faustine n'avait pas répondu. Venant de Suisse, elle avait eu sa dose de climat froid. En ce qui la concernait, la Floride ou la Californie, ça ira très bien aussi !

Quand elle se réveille à nouveau en sursaut, il est déjà neuf heures trente ! Elle n'a que le temps de s'habiller, ranger sa trousse de toilette dans la valise, avant d'aller faire les cent pas, sur le trottoir d'en face puisqu'elle a promis à Maxime de lui réserver une place. En fait, pendant qu'elle attend, beaucoup de voitures s'en vont. La rue entière se vide alors qu'il n'est pas tout à fait dix heures. C'est formidable, Maxime n'aura que l'embarras du choix. Enfin, Faustine le voit arriver à l'autre bout de la rue. Il a choisi une grosse limousine vert bouteille, assortie à la couleur de ses yeux. Sûrement pour lui faire plaisir ! Faustine, le cœur battant, saute au cou de son amoureux. Quelques minutes plus tard, leurs bagages en sécurité dans le coffre, les deux amants sont attablés chez le Grec en train de dévorer un solide petit déjeuner. « Mange et bois tout ce que tu peux, on ne s'arrêtera pas avant ce soir » a dit Maxime. En sortant, Faustine remercie encore beaucoup leur nouvel ami restaurateur. Il ne reste plus qu'à prendre la voiture et partir pour Washington. Hélas, à la place

où ils l'ont laissée… plus de voiture !

Après avoir fait le tour du quartier juste au cas où se seraient trompés d'emplacement, ils sont bien obligés de se résigner. Déboussolés ils se tournent vers la seule personne qu'ils connaissent dans cette ville immense : leur ami restaurateur grec.

— Hello dear ! Que vous arrive-t-il ?

— On nous a pris notre voiture ?

— C'est pas vrai ! Où l'aviez-vous garée ?

— Ben… dans la rue d'à côté !

— Oh, mais vous n'auriez pas dû ! Vous n'avez pas vu les panneaux ? Il y en a partout pourtant !

— Non, on a juste vu qu'il n'y avait personne !

— Et pour cause ! C'est la fête de Saint Patrick aujourd'hui ! Il va y avoir le plus important défilé de l'année. Toutes les rues doivent être libérées avant 10 heures du matin et il est déjà 11 h 00. Vous comprenez maintenant ? Votre voiture n'a pas été volée, elle est à la fourrière ! Il vous faut aller la récupérer là-bas et payer l'amende !

— Oh *shit* ! Et elle est où cette fourrière ?

— Je l'ignore. Il y en a plusieurs à New York. Mais je peux me renseigner sur celle qui dessert ce quartier si vous voulez.

— Merci ! Vous nous sauvez la vie !

— Attendez, ce n'est pas gagné encore.

Le tenancier décroche le téléphone et appelle le service de la Fourrière. Il donne le type et le numéro de la voiture et bientôt on lui indique dans quelle fourrière elle se trouve. Sortant une carte de la ville de dessous son comptoir, il montre le chemin à nos deux comparses. Ne leur reste plus qu'à parcourir les kilomètres qui les séparent de leur véhicule. Maxime, furieux, avance à grands pas.

Tout en courant pour se maintenir à ses côtés,

Faustine rigole :

— En fait, la fourrière, elle est juste à côté du Lincoln Tunnel. C'est pas celui qu'on devrait prendre pour rejoindre l'*Interstate 95* qui descend à Washington ?

Maxime, loin d'avoir envie de rire, explose.

— C'est ça, c'est tout bénef hein ! T'as de drôles de manières d'essayer de rattraper le coup toi tu sais ! Tu pouvais pas lire les panneaux non ?

— J'avoue ne pas y avoir pensé. Je ne pouvais pas savoir que c'était une fête si importante, je suis vraiment désolée !

— C'est LA fête de l'année à New York ! La quasi-totalité des flics sont Irlandais, ici, alors tu penses bien qu'ils n'allaient pas laisser passer ça ! En attendant, quand on arrivera on va quand même essayer de faire baisser le montant de l'amende. Si c'est une nana derrière le guichet tu me laisses parler et si c'est un mec, ça sera à toi de jouer de ton charme, dac ?

Faustine n'aime pas trop marcher, encore moins courir, mais, grande coupable, elle n'ose pas se plaindre. Elle se contente de souffler quand ils approchent enfin des bords de l'Hudson. Sur la rive, un panneau, bien visible celui-là, indique : *NYPD Tow Pound* (pour : Police de New York, Fourrière). Devant les guichets : que des hommes. Derrière, des femmes uniquement. Maxime murmure que c'est gagné ; son fameux charisme va payer, il n'y a qu'à laisser faire. Un quart d'heure plus tard, Faustine est pliée de rire à le voir sortir tous ses atouts pour séduire la damoiselle… en vain ! Elle l'arrose de son mépris – elle va se gêner tiens, pour une fois qu'elle a le pouvoir ! Et, comme tous les autres conducteurs distraits, le *Frenchie* va devoir s'acquitter de

l’amende salée. Voilà ce qu’il en coûte de défier un Saint, si Patrick fut-il !

Ils ont récupéré leur voiture, c’est l’essentiel. Ils traversent l’Hudson, par le Lincoln Tunnel, en direction du New Jersey, empruntant la Turnpike. Ils sont à 244 miles de Washington, soit à un peu moins de quatre heures. Ils devraient réussir à être à l’heure au rendez-vous. En route, ils écoutent une émission radio qui, entre deux morceaux de jazz, rappelle l’histoire de leur Saint aux Irlandais. Saint Patrick, dans un célèbre sermon, expliqua le mystère de la Sainte Trinité à ses compatriotes. Il le fit à l’aide d’un trèfle, devenu depuis le symbole de l’Irlande. On dit que Saint Patrick, en convertissant son peuple, a chassé tous les serpents du pays. Les serpents représentant symboliquement leurs croyances polythéistes celtiques. Chaque année, le 17 mars, les citoyens d’Irlande portent un trèfle à leur boutonnière pour se souvenir de cet enseignement religieux. New York abrite la plus importante communauté d’Irlandais – souvent des flics d’ailleurs – et offre la parade la plus impressionnante. Deux millions de personnes au moins y participent chaque année. Si, à Chicago, les Irlandais teignent leur rivière (la Chicago) en vert, les Irlandais de New York, eux, se contentent de verdir tout ce qu’ils portent et mangent.

Finalement, Maxime aura fait acte de patriotisme irlandais en verdissant devant le montant de l’amende, nullement revisité, et en la payant avec des billets… verts !

Concrétisation d’un rêve

Quatre heures plus tard, Maxime ayant repris le volant confié à Faustine pour le trajet sur l’autoroute, s’engage sur le parking du meilleur restaurant français de Georgetown. Don et Colleen White sont déjà installés devant leurs cocktails. Ils semblent surpris que Maxime ne soit pas seul. Colleen remarque sur un ton de semi-reproche :

— Maxime, vous ne nous aviez pas dit que vous étiez marié !

— Je ne suis pas marié !

— Ah ! Mademoiselle ne viendra pas avec vous alors ?

— Si, bien sûr, mais un visa indéfini. *By the way,* je vous présente Faustine.

— Enchantée, Faustine, *so nice to meet you*.

Rouge de honte, Faustine serre la main des futurs employeurs de Maxime. Heureusement, ces derniers, simples et chaleureux, la mettent tout de suite l’aise.

Les White connaissent bien ce restaurant. Sitôt la commande passée, Donald entreprend Maxime sur le poste de travail qu’il pourrait lui offrir, alors que Colleen répond aux questions de Faustine. Cette dernière est systématiquement intéressée par les gens qu’elle rencontre ; elle veut tout savoir d’eux. Colleen, une accorte matrone, possède un tour de taille équivalent au double voire au triple de celui de

Faustine. De plus, elle dépasse son époux d’une bonne tête. Dans ma région, les gens sont des géants, prétend-elle, pas comme ces nabots du Bronx. Elle explose ensuite en un rire contagieux auquel son mari, interrompu dans son discours, fait écho. La complicité de ces deux-là est jolie à voir. Joviale, ouverte, franche du collier comme on dit, Colleen, sitôt passé le moment de flou provoqué par la maladresse de Maxime, adopte la jeune femme inconditionnellement.

— Y*ou’re like an elfe* ! (tu ressembles à un elfe !).

Le repas est délicieux : *T-bones* steaks, *corn on the corb* et *potatoes with sour cream* (Steacks T-bones, mais doux, pommes de terre à la crème aigre). Les langues se délient. Faustine est toujours dans son élément quand elle voyage. D’avoir laissé derrière elle Véronique et les B. est un tel soulagement qu’elle rayonne. Aussi, il lui est facile de se faire des amis. Elle a de l’entregent, comme on dit alors. Surtout, elle aime les gens sans *a priori*. Si elle n’a que faire des vieilles pierres, qu’elles soient grecques ou égyptiennes, dès lors qu’elle connaît leur histoire (en gros), Faustine n’est pas ignare, juste inculte. Mais parlez-lui de ceux qui ont été enterrés dedans ; de ceux qui tiraient les blocs de pierre, de ceux qui faisaient la cuisine sur les chantiers, et vous trouverez aussitôt en elle une oreille attentive. Ce soir, elle n’a de cesse de tout apprendre de sa nouvelle amie.

Colleen est née dans l’État de New York. Elle quitte sa province pour travailler dans la Grosse Pomme, sitôt sortie de l’université. Faustine aime bien ce surnom qu’on donne à New York. Il paraît que ce sont les musiciens de Jazz qui l’ont appelée ainsi dans les années vingt, mais personne ne saura lui dire pourquoi exactement. Avant son mariage, Colleen

exerce le métier de prospectrice. Dotée d'un diplôme en arts appliqués, elle parcourt les États-Unis dans tous les sens afin de trouver des produits phares pour des grands magasins tels que Macy's, Barney's, Sacks ou encore Bloomingdale's. Une de celles qui font la mode, c'est elle ! Tant pour les fringues que pour les articles de ménage. Mieux que personne elle sait dénicher le gadget qui fera mouche. Colleen adore ce travail qui lui permet de voyager, parfois même très loin, et surtout, elle y excelle, ayant un goût très sûr, cultivé lors de voyages en Europe dans sa prime jeunesse. Dans ces années-là, 1950-1960, elle jouait sur du velours. La classe moyenne avait encore un peu d'argent et les riches savaient le dépenser. Oui, Colleen s'est bien amusée avant de rencontrer Donald et de tomber amoureuse de cet ingénieur pétillant d'intelligence, bourré d'énergie et d'humour. Faustine est subjuguée par sa nouvelle amie ; quelle vie passionnante. Et après ? Elle s'est mariée, a élevé deux enfants, Dona et Royce, tous deux mariés désormais. Actuellement, elle continue à parcourir le monde avec son mari tout en le secondant dans ses nombreuses activités.

— Et ça ne vous a pas ennuyée de renoncer à votre vie d'autrefois ?

— Si, ça m'arrive, mais vous savez, élever des enfants, décorer un intérieur, s'occuper du confort d'un mari, organiser ses déplacements et aménager des bureaux, demande pas mal de créativité. J'ai aussi appris à taper à la machine ; je me suis adaptée.

Le couple n'en est pas à son coup d'essai, Maxime l'a dit, mais Donald ne s'est pas découragé pour autant. Depuis le milieu des années 1970, il s'est spécialisé dans la compatibilité électromagnétique (les problèmes de décharges électrostatiques et

d'interférences). C'est lui que Maxime était allé écouter à Montreux en 1978, pendant le fameux voyage à Glion. Cette fois Donald est sûr de tenir un bon filon. Il a écrit deux ou trois livres, et organisé plusieurs séminaires. Jusqu'à présent, il donnait les cours tout seul, mais devant la recrudescence de besoins et de demandes, il souhaite engager une équipe de formateurs et aussi de dépanneurs. Il pense proposer des stages clé en main dans des grandes entreprises, mais également des sessions publiques dans des hôtels. Il faut créer les supports de cours, former les enseignants et propager la *bonne nouvelle* via un service de publicité adapté et les brochures dédiées à la spécialité.

Ce soir-là, à l'*European*, le tableau est brossé. Après deux cocktails, on passe au plat principal. Donald a demandé à Maxime de choisir le vin. Contrairement à beaucoup d'américains qui continuent au whisky ou au bourbon pendant tout le repas, les White, férus de culture européenne, grands voyageurs devant l'Éternel, ne commettent pas ce genre d'erreur, suscitant ainsi le respect du *Frenchie* qui leur fait face. Un bon point pour eux. Après le repas, généreusement offert par Donald – deuxième bon point – les deux couples, l'Américain traçant la route, les Français derrière, se rendent en Virginie, à Gainesville, lieu de résidence des White. C'est là qu'ils ont fait construire les bureaux de DWCI (Donald R. J. White Company Inc.).

Pendant les 35 miles du trajet, Maxime et Faustine échangent leurs impressions.

— Ils sont sympas tu ne trouves pas ? Déclare Faustine. Tu crois qu'ils t'engageront ?

— J'espère, oui. Ça se passe bien avec Don. On est sur la même longueur d'ondes, c'est vraiment un type

formidable. Il a une énergie démentielle ! Je pense que j'irai loin avec lui. Professionnellement parlant. En tout cas, ça vaut la peine de prendre le risque, ça me change agréablement. En plus, ils t'ont fait un bon accueil non ?

— Si.

Faustine garde ses reproches sur le bout de la langue, rapport à la bévue de Maxime. Comme d'habitude, elle n'est pas assez sûre d'elle pour soutenir une argumentation.

— Tu penses que ça va mettre combien de temps à se concrétiser ?

— Probablement quelques mois. Si ça fonctionne, on pourrait venir vivre ici à la fin de cette année ou au début de la prochaine. Le temps de mettre le projet en route.

— Formidable !

Attention ! On arrive. Accroche-toi : c'est chaotique ! En effet, Donald vient de virer sur un chemin de terre à peine tassé, aux allures de montagne russes. Les dénivelés sont si importants que Maxime doit rouler au pas s'il veut éviter d'être projeté au plafond de la voiture. Tout en haut de la colline, leurs hôtes les attendent devant un imposant mobile home. C'est la première fois que Faustine voit ce genre d'habitation en préfabriqué. La maison mobile se compose d'un salon, d'une cuisine, et de deux chambres, chacune avec sa salle de bains et ses WC. Un palais sur roulettes s'extasie Faustine. Avant de se séparer pour la nuit, ils prennent un dernier verre. Demain, Don et Colleen leur montreront la maison qu'ils sont en train de se faire construire, juste en contrebas, ainsi que les futurs bureaux dont certains sont déjà fonctionnels. La propriété, acquise pour une bouchée de pain, se trouve sur un terrain

d’une bonne centaine d’hectares. Outre la partie habitable, le domaine comprend des forêts, des étangs, une rivière et quelques friches. Faustine est ébahie, que c’est grand l’Amérique !

Les jours suivants seront consacrés au défrichage des différents projets et à l’évaluation des capacités de Maxime. Faustine se repose, continuant à faire connaissance avec Colleen et son environnement. Il y a tellement de choses à voir ici ! Depuis les congélateurs XXL jusqu’au composteur intégré à l’évier, elle ne sait plus où donner de la tête. À midi, un lunch tout simple accueille les hommes qui n’arrêtent pas de parler boulot pour autant. Faustine a eu le temps de confier à Colleen à quel point elle aime faire la cuisine. Il n’en faut pas plus pour que celle-ci en parle à son mari dont le cerveau se met aussitôt à bouillir.

— Et si on organisait une cafétéria pour les étudiants et les employés ? Faustine pourrait la gérer, non ?

— Holà, pas si vite, mais c’est que je ne sais pas si j’en serai capable moi, proteste Faustine. Il y a une différence entre aimer cuisiner pour quelques personnes et s’occuper d’un restaurant.

— Eh bien, qu’à cela ne tienne rétorque Donald, trouve-toi une école à Paris et forme-toi. Quand ça sera fait, tu viendras rejoindre Maxime et moi je t’engagerai.

— Marché conclu !

Au soir, ils s’installent tous les quatre dans la *station wagon* des White, un break tellement grand que depuis sa place Faustine touche à peine l’épaule de Maxime en étendant le bras (tu parles d’une proximité !). On ne leur a pas dit où ils iraient, c’est une surprise a décrété Colleen. Par contre elle a

préparé des plateaux apéritifs. Les bouteilles de scotch et bourbon, des crackers avec du fromage et des bouchées, histoire de ne pas mourir de faim pendant le trajet. En cours de route les hommes continuent à parler métier, Faustine se tait et écoute. Tout le monde boit, y compris le chauffeur, à croire qu'il n'y a pas de contrôle ! À part Maxime, tous fument, mais comme la voiture est bien ventilée, ce n'est pas gênant. L'énorme automobile fonce silencieusement dans la nuit. La suspension berce les passagers, la musique les anesthésie, tout comme le whisky, Faustine profite de l'instant. Voilà encore une chose inconnue dans l'éventail de ses expériences : rouler plus de deux heures pour aller manger quelque part, ce n'est vraiment pas banal !

Enfin, ils arrivent dans le Maryland : un comté jouxtant le bord de mer, renommé pour ses crabes. La preuve, on vient de très loin pour les manger. Au restaurant ils retrouvent Royce (le fils des White) et sa femme Judy, enceinte de plusieurs mois. Pâle à faire peur, la pauvre ne supporte absolument pas sa grossesse. Elle souffre le martyre et tire une mine de six pieds de long. Pourtant son mari, pour la ménager, a carrément pris une chambre pour la nuit. Colleen, vraie force de la nature, pour gentille qu'elle soit, a beaucoup de peine à rester stoïque face à sa belle-fille souffreteuse. Elle essaie de la stimuler, en vain. On commencera le repas avec un *clam showder*, potage aux palourdes, spécialité du coin. Suivront des crabes, que les convives, équipés de longs tabliers et de pinces ad-hoc, dégusteront maladroitement, ce qui les fera beaucoup rire. La bière coule à flot, Judy a depuis longtemps déclaré forfait et rejoint sa chambre. Donald, Royce et Maxime discutent. Royce travaille avec son père. Il s'occupe de tout le secteur pub. Il a

l'air un peu fou comme ça, mais, selon sa mère, c'est le plus intelligent de tous !

Le retour à Kennedy Airport, le lendemain, se fait dans un maelström d'échanges d'informations. Maxime et Faustine qui ne tarissent pas, pendant tout le trajet. Maxime évite Camden, Faustine se retient de lui demander pourquoi. Dommage qu'il n'ait pas envie de voir s'ils ont réparé la porte qu'elle a cassée la dernière fois se dit-elle, en souriant intérieurement. Cette fois elle a confirmé sa réservation. Normalement, elle n'est supposée rentrer que le lendemain soir, sa chambre étant réservée au Seville, mais une fois à Kennedy, après avoir rendu la voiture, elle tente malgré tout sa chance au guichet, pour le cas où il resterait une place sur le vol de Maxime. Hélas, pas de bol cette fois, toutes les places sont prises. « C'est un scandale ! » clame une voix de femme dans la file d'attente. « Je me plaindrai en haut lieu ! ». Alors que d'autres frustrés applaudissent, Faustine, curieuse, s'approche pour examiner le bruyant phénomène. Une française larguée à New York, c'est rigolo. Réagissant au quart de tour, notre opportuniste altruiste se dit : Après tout, il y a deux lits dans la chambre, et si elles attendaient le prochain vol ensemble ?

Prochaine étape

— Salut ! Moi, c'est Faustine. J'ai cru comprendre que t'étais dans la m… ?

— Maryvonne. Oui, je suis en plein dedans comme tu dis, ces crétins ont fait de l'*overbooking* une fois de plus. J'ai pas d'endroit où crécher cette nuit et encore moins envie de dormir sur le tarmac !

— J'ai entendu. J'ai une chambre au Seville, ça t'intéresse ? Il y a deux lits.

— Oui, bien sûr ! Je prends mes affaires et j'arrive on prendra le même vol demain, je suppose ?

— Ok, on y va alors ?

Et les deux jeunes femmes de coller leurs bagages lourds à la consigne, avant de s'engager sur le quai où attend la navette pour *Downtown* New York. Faustine prend sa clé à la réception, elles posent leurs affaires, puis ressortent souper en ville. Remontant Madison Avenue, elles choisissent un restaurant alsacien, l'endroit idéal pour tester une authentique choucroute à l'américaine. En fait c'est quasiment immangeable, tout baigne dans la graisse de porc. Écœurées, fatiguées par les émotions de la journée, les filles n'attendent pas le dessert, paient et rentrent sans demander leur reste. Plus tard, bien installées sur leurs lits, elles se racontent leur vie une bonne moitié de la nuit. Sa nouvelle copine est si passionnante que Faustine oublie qu'elle est épuisée. Rendez-vous

compte : Maryvonne est partie toute seule, comme une grande, à la conquête de l'Amérique, il y a plusieurs mois de cela. Elle a acheté une voiture d'occasion et traversé les States de New York à la Californie en s'arrêtant chaque fois qu'elle en avait envie. Elle a trouvé des petits boulots pour se refaire lorsqu'elle manquait d'argent et rencontré des dizaines de personnages fascinants. Faustine l'écoute, médusée. Ce n'est pas elle qui oserait se lancer dans une telle aventure. Elle est loin de se douter que bien des années plus tard, par le plus grand des hasards, elle retrouvera Maryvonne à Evian. À bout de forces, elles s'endorment enfin. *Tomorrow is another day*.

Au matin, la faim les tire hors du lit. Elles ont 8 heures à tuer jusqu'au départ de leur avion. Il reste encore un peu d'argent à Faustine qui décide de s'offrir un appareil photo jetable. Après un copieux petit déjeuner, les deux amies se lancent à l'assaut de la ville. Toute la journée elles sillonnent Manhattan, depuis Central Park jusqu'au Village, en prenant des photos. Faustine s'amuse beaucoup à se coucher par terre pour tenter de saisir les immeubles de bas en haut. Que de perspectives ! Elle a de la chance, il fait beau et anormalement chaud pour un mois de février. À quinze heures, elles avalent un sandwich. Elle n'ont ni le temps, ni les moyens de retourner au restaurant, encore moins de visiter la statue de la liberté. De toute façon, Maxime a décrété que c'était ringard.

Il fait nuit quand la navette les dépose devant le terminal. Cette fois, les places sont assurées. Les deux amies s'installent côte à côte. Elles ne dorment pas beaucoup, continuant leur bavardage. À Paris, après avoir échangé leur numéro de téléphone, elles se quittent sur le quai de la gare de Lyon. Faustine rentre directement rue Blainville. Elle jubile, dans six

mois, dans un an au plus, elle vivra en Amérique !

Sans attendre, elle entame des recherches sérieuses côté boulot. Elle aimerait bien trouver un job de secrétaire, même si elle n'a pas fini ses études par correspondance. Elle sait taper suffisamment vite, et, après-tout, en période de plein emploi, pourquoi ne l'engagerait-on pas, avec ou sans diplôme ? La responsable de l'ANPE (agence nationale pour l'emploi) qui la reçoit, lui confirme ce qu'elle craignait : avec le document en sa possession, elle ne peut solliciter d'autre travail que celui d'employée de maison ou femme de ménage (cette façon de cantonner les « esclaves » dans un seul domaine d'activité !)… à moins de trouver un brave patron qui accepte de l'engager comme secrétaire et de faire changer son statut par la préfecture.

— Allez donc regarder sur le panneau d'affichage là-bas, il y a sûrement des offres susceptibles de vous intéresser.

Faustine est chanceuse, une annonce correspond justement à ses capacités. Il s'agit d'aller taper des adresses chez un marchand d'appareils photos du 18e arrondissement. Reste à convaincre le monsieur en question de faire effectuer le changement de statut sur son permis de travail. La fleur au carquois, la jeune femme se rend aussitôt chez *Clichy Phot*, place de Clichy. Le directeur, monsieur Tartempion, la reçoit fort aimablement. Après un regard approfondi sur ses *œdèmes* comme dirait petit Gibus, sourire en coin il lui confirme qu'elle peut commencer le lendemain.

— Si vous travaillez bien, je ferai modifier votre carte de travail. Vous travaillerez avec monsieur Albert, à l'annexe. Venez, je vais vous présenter.

Monsieur Albert est un vieux trentenaire (ou un jeune quarantenaire, au choix), responsable du

service après-vente et des réparations-sous garantie. De taille moyenne, barbe et moustaches bien taillées, élégant sans ostentation, il prend Faustine en sympathie, lui explique qu'ils peuvent apporter leur repas et manger à l'arrière du magasin. C'est beaucoup moins cher que d'aller au restaurant tous les jours. Faustine est ravie. On lui montre la place de travail qu'elle occupera, derrière une antique Olivetti. Pour commencer, on ne lui demande que de taper des adresses pour les envois publicitaires de la société, et de mettre le fichier à jour. Ça tombe bien, c'est ce qu'elle a appris en premier dans ses cours de secrétariat par correspondance. En plus, cela lui permettra de se familiariser avec une machine à écrire différente de celle dont elle a l'habitude sans passer d'entrée par l'enfer des papiers carbone entre huit feuillets.

Maxime est très heureux que Faustine ait trouvé un emploi si vite. Le soir même, il l'invite au Volcan, leur petit restaurant de la rue Descartes. Elle lui raconte le regard pervers du patron, et la gentillesse de son futur collègue. Quelque chose lui dit que si elle reste avec lui et évite le vieux, elle sera en sécurité. En même temps que Faustine, un aide vendeur (Dominique) a commencé au magasin. Dans l'arrière-boutique, une secrétaire poussiéreuse, Mademoiselle Rita, s'occupe de la comptabilité. Elle a des yeux de cocker, le teint bilieux et suit son patron en permanence, comme si elle craignait qu'on le lui vole. Pourtant le pauvre, il n'est pas bien beau avec ses cent vingt-cinq kilos et ses rares cheveux gras.

Très vite Faustine prend ses aises. Il lui faut une demi-heure, chaque matin, pour rejoindre la place Clichy en métro. Pareil le soir à six heures, sauf qu'on est un peu plus serré. Craignant les mains baladeuses,

elle se munit, comme Nancy, l'héroïne du Lys de Brooklyn de Betty Smith, d'une longue épingle à nourrice. Elle se promet de la planter sans scrupule dans le lard de l'impudent qui osera un geste incongru. Hélas, personne n'essaie jamais. *Ils* se méfient, tu penses ! Ou alors, il y a moins de salauds qu'on le prétend. Quant au déjeuner, une semaine n'a pas passé que notre cuisinière en herbe parfume tout le magasin de ses petits plats mijotés. Défilent ainsi rôtis de porc aux pruneaux, lapin à la moutarde et autres ragoûts goûteux. Monsieur Albert procure la bière ou le vin, Dominique le café. Il arrive que le patron, délaissant Mademoiselle Rita, s'invite à leur table. Ponctuellement, c'est monsieur Albert qui se propose pour faire le repas. Il cuisine très bien aussi. Le curry de poulet surtout. Rapidement, on assiste à des concours gastronomiques intéressants. Jusqu'à ce que le patron, un peu jaloux, y mette un frein, le travail s'en ressent trop paraît-il. Au bout de deux mois quand même, à taper des adresses toute la sainte journée, Faustine s'ennuie ferme, prolonge les pauses et augmente drastiquement le nombre de bières ingurgitées. C'est bien joli tout ça, mais ça ne fait pas avancer le schmilblick. Et puis, le patron vient de plus en plus souvent visiter l'annexe. Il ne tente rien encore, mais émet ponctuellement des petites remarques mi-figue, mi-raisin. Un jour, Faustine, détachée dans le magasin principal pour donner un coup de main à la comptable, subit d'interminables doléances. Rita lui confie dans le plus grand secret qu'elle est, depuis toujours, la maîtresse du patron. Or, ces temps-ci, il la délaisse, intrigué par la petite nouvelle. Faustine se dit qu'elle devrait plutôt s'en réjouir, moche comme il est, mais non, Rita est désespérée et supplie sa jeune collègue de ne pas lui

enlever celui qu'elle aime. Faustine promet, bien sûr, sans oser dire à Rita que son gros plein de soupe ne l'intéresse pas du tout. En plus il est marié ailleurs ! Ah, l'alchimie des couples… quel mystère !

Quinze jours avant la fin de ses trois mois d'essai, le patron convoque Faustine pour lui remettre son nouveau permis de travail. Cette fois, elle a un statut de salariée. Ce qui signifie qu'elle peut travailler dans n'importe quel domaine, ou presque. La jeune femme est ravie, elle remercie chaleureusement. S'il ne la dégoûtait pas autant, elle l'aurait volontiers embrassé (sur la joue). Alors qu'elle s'apprête à rejoindre son poste, le boss l'arrête, lui murmurant que, pour la peine, elle pourrait au moins lui accorder une soirée… voire plus.

— Bien sûr ! laissez-moi un peu de temps, je vais y réfléchir.

Aïe ! Ça commence à sentir méchamment le gaz par ici ! Le mercredi suivant, prétextant un rendez-vous médical, elle prend son après-midi et descend du métro à la station *Rennes*. Elle projette de remonter toute la rue en direction de Montparnasse. Dans chaque agence d'intérim qu'elle croise sur son chemin, elle se présente et demande si on a besoin de secrétaires, si oui, est-ce qu'elle peut s'inscrire et passer les tests d'admission ? Elle souhaite évaluer ses aptitudes. Hélas, chaque fois c'est la même réponse.

— Vous avez un travail actuellement ?

— Oui, chez Clichy Phot dans le 18e. Mais je voudrais changer et je ne peux pas quitter ma place tant que je n'ai rien trouvé d'autre, j'ai besoin de mon salaire.

— Désolé Mademoiselle, mais il vous faut d'abord démissionner avant de revenir nous voir.

Manifestement les électrons libres ne sont pas appréciés dans le monde du travail. Tout est fait pour vous circonscrire dans le même statut et si vous avez des prétentions d'évolution on essayera de vous rendre suffisamment vulnérable pour que vous acceptiez n'importe quoi. Tu parles d'un cercle vicieux. Faustine réfléchit à toute vitesse. Et si elle ne satisfait pas aux tests ? Il faudra revenir à la case départ ? Ça ne l'arrange pas du tout. Maxime lui a tellement seriné qu'on ne quitte pas un travail sans en avoir un nouveau, qu'elle n'ose plus prendre le moindre risque. Il a si peur qu'elle retourne dans sa famille qu'il préfère encore qu'elle soit malheureuse dans un emploi qui ne lui convient pas !

Les agences d'intérim sont nombreuses rue de Rennes. Faustine ne perd pas espoir, elle s'accroche. Elle les fera toutes, l'une après l'autre, et tant pis si ça lui prend la soirée. Après la dixième tentative, couronnée par un énième échec, elle arrive rue Littré, à l'agence Manpower. C'est une toute petite agence, la dernière de la rue. Depuis la vitrine, on aperçoit un homme, dans la trentaine, ainsi qu'une jeune femme blonde discutant avec une dame. Faustine entre, se dirige vers l'homme et lui explique la situation. Personne ne voulant lui faire passer de tests, elle n'a aucun moyen de savoir ce qu'elle vaut. Elle ne peut se permettre de lâcher la proie pour l'ombre, elle doit gagner sa vie, vous comprenez ? Cette fois, enfin, l'accueil est positif.

— Qu'à cela ne tienne, vous êtes au bon endroit, suivez-moi, nous allons voir ça tout de suite.

— Oh ! Merci infiniment ! C'est vraiment formidable !

Et le jeune homme d'installer aussitôt Faustine devant une machine à écrire électrique. Il lui donne

une feuille blanche, quelques exercices et des instructions. Au vu du résultat, un quart d’heure plus tard il déclare :

— C’est pas si mal, qu’est-ce que tu en penses Sylvie ?

Sa collègue examine le résultat à son tour.

— Oui, c’est presque bon. S’adressant à Faustine : vous sortez de quelle école ?

— Le CNED (centre national d’études à distance), j’ai appris par correspondance.

— Je comprends. C’est correct, mais vous avez besoin de pratique. Voilà ce que je vous propose : juste derrière nos bureaux nous avons une salle de cours. Vous viendrez travailler pendant une semaine avec Maryvonne, notre instructrice. Ensuite on vous enverra en mission. L’école est gratuite. Ça vous fait une semaine sans salaire, vous y arriverez ? Si ça vous convient les cours ont lieu de 8 à 12 heures et de 14 à 18 heures, je vous inscris pour lundi matin ?

— C’est d’accord. J’y serai, merci ! Au revoir !

Il ne reste plus à Faustine que deux jours à subir chez Clichy Phot. Bien sûr elle ne leur dira pas qu’elle part, même pas à monsieur Albert, pour ne pas lui causer d’ennuis. Elle enverra sa démission par courrier.

Jeudi matin, un client arrive avec une requête spéciale. Il souhaite que soit retranscrite, pour avant-hier, une conférence enregistrée sur cassette audio. Connaissant les frustrations de Faustine, monsieur Albert lui demande si ce travail l’intéresse.

— Oui, bien sûr, sauf que je n’ai pas de lecteur de cassettes.

— Pas de problème, je te prêterai celui du bureau. Puisque tu es d’accord, prends donc le reste de ta journée pour travailler tranquillement chez toi.

Albert la renvoie avec le magnétophone. Faustine n'aura plus qu'à effectuer la frappe. Comme Maxime est de nouveau en voyage, ça tombe bien, elle a du temps. La conférence s'intitule *Du côté des petites filles.* Elle est construite à partir d'un essai sociologique publié en 1973 à Milan par la pédagogue féministe italienne Elena Gianini Belotti. Celle-ci met en évidence, à l'aide d'une enquête très pointue, la puissance des stéréotypes qui assignent des propriétés et des qualités différentes aux filles et aux garçons dès avant la naissance et tout au long de la prime éducation. Elle signale en outre que toutes les différences relevées manifestent l'infériorité du sexe féminin, les filles ayant finalement une valeur sociale moindre que les garçons, après avoir été moins désirées qu'eux. Le tout dure une heure trente.

Pauvre Faustine qui n'a pas réalisé dans quelle galère elle s'engageait. Rentrée chez elle à 10 heures, elle termine le travail à 4 heures le matin suivant. Sans s'arrêter, mangeant à peine. Exténuée, vidée, comme on l'imagine bien. La tête finit par lui tourner à force d'effectuer les mouvements : marche avant, écouter, appuyer sur stop, taper, mot après mot, ligne après ligne, enclencher, écouter, appuyer sur stop… revenir en arrière 5, 10, 15 fois quand l'orateur s'éloigne, quand ça devient inaudible, incompréhensible. Elle croit mourir de fatigue et surtout d'anxiété. Elle n'y arrivera jamais ! Même l'intérêt du texte ne l'aide pas à rester positive. En plus, en allant rendre son travail à 7 heures du matin, après une nuit presque blanche, elle est tellement lessivée qu'elle oublie de fermer son sac. Dans le métro on la bouscule, on lui pique son porte-monnaie. Elle va devoir faire refaire tous ses papiers, flûte et reflûte ! Cette fois, c'est sûr, elle n'y retournera pas

dans cette fichue boîte. Vivement lundi et sans regrets !

Une touche après l’autre

Maxime évite les rouspétances et oublie les remarques désagréables quant au manque à gagner d’une semaine lorsque Faustine lui raconte son passage chez Manpower et le résultat détaillé de ses investigations. Après tout, une Faustine au chômage, voire repartie chez ses parents, aurait été plus désastreux. Et puis, se retrouver devant le fait accompli, il est bien placé pour connaître, le chéri, vu qu’il est spécialiste du genre. Chacun son tour !

Le couple passe un week-end assez calme. Samedi soir Maxime joue à la Huchette et dimanche, quand ils se lèvent, ils prennent un solide brunch avant d’aller se balader deux bonnes heures dans Paris. Ils marchent au soleil rue du Cardinal Lemoine en direction de la Seine, puis suivent les quais sur le chemin des bouquinistes jusqu’au Pont des Arts, reviennent en passant par le Pont Neuf, l’île de Notre Dame, s’arrêtent chez Berthillon Quai d’Orléans, dégustent une glace artisanale, puis s’en reviennent bras-dessus-dessous rue Blainville. Pendant la promenade, Maxime raconte à Faustine son enfance à Asnières et sa jeunesse dans la capitale. Joyeux drille, il a toujours aimé instiguer ou, *a minima*, participer aux farces, tant à l’école d’ingénieur qu’avec ses amis jazzmen. L’école Bréguet, dans laquelle il a suivi ses études, était située juste en face de l’internat des

demoiselles de la poste comme on disait alors. Ces jeunes filles, pour la plupart des provinciales, venues apprendre un métier dans la capitale, logeaient ici, sous étroite surveillance. Merveilleuse aubaine pour les futurs ingénieurs qui, profitant du vis-à-vis, rivalisaient d'imagination. Derrière un drap, placé devant les fenêtres de leur dortoir, ces galopins projetaient en ombres chinoises des scènes érotiques, toutes plus suggestives les unes que les autres. Tout le Kama Sutra y a passé, au plus grand affolement (ou pas) de leurs pudiques voisines. Maxime étant externe, il a eu les infos de seconde main, mais quand même il a eu l'occasion d'apporter ses lumières de temps en temps.

À l'entendre, Faustine réalise qu'il est un jouisseur impénitent, organisant sa vie en une succession de fêtes et de plaisirs, privilégiant systématiquement les travaux agréables, se débrouillant toujours pour être dans les mauvais coups (ou les bons, c'est selon), tout en minimisant les contraintes. Il prétend avoir eu sa dose de vache enragée au motif que ses parents, lassés de le voir brûler la chandelle par les deux bouts, lui ont coupé les vivres pendant ses études. Pour eux, étudier le jour, produire de la musique « de nèg' » la nuit n'était pas compatible avec une vie rangée, honnête et bourgeoise. Qu'à cela ne tienne, il s'est trouvé un job de livreur, a squatté chez des amis et prouvé qu'il savait se contenter de peu. Il n'en garde aucun mauvais souvenir, bien au contraire. Il a terminé ses études 198e de sa promotion sur 200, et alors ?

Le *détail* qui inquiète Faustine, dans toutes ces confidences, c'est le fait que Maxime ait refusé d'assister à la naissance de ses filles. Il a préféré envoyer sa mère à sa place alléguant que c'était *une*

affaire de gonzesses. Aggravant son cas, il prétend que voir une femme souffrir dans cette situation de vulnérabilité sanguinolente est un véritable tue-l'amour, risque qu'il n'a pas souhaité prendre. Faustine, outre l'ineptie du propos, croit percevoir une pointe de mépris dans son discours. Elle se demande si la lecture du *Matrimoine*, saturé du cynisme d'Hervé Bazin, n'y est pas pour quelque chose. Mais, vous savez ce que c'est, en tant que favorite en titre, elle finit par se dire que pour elle ça ne sera pas pareil (à supposer qu'ils aient des enfants un jour).

Lundi, donc, elle se présente rue Littré dans la classe de Maryvonne. Elles sont une bonne trentaine à débuter cette session de perfectionnement. Certaines femmes font le double de son âge. Il y a quelques ouvrières fatiguées de leur usine, ou mises à pied subitement, qui tentent une reconversion. D'autres sont des mères de famille désireuses de revenir sur le marché du travail, après avoir élevé leurs enfants ou divorcé. Toutes prennent les cours très au sérieux, reconnaissantes de leur gratuité. Elles se confient rarement, ne parlent que quand c'est nécessaire et se concentrent sur leur tâche. De temps en temps, à la pause, Faustine offre des cigarettes à la ronde et en profite pour tailler une bavette. Au matin de son premier jour, elle était très excitée. Jusqu'à présent elle n'avait jamais tapé sur une machine électrique performante (celle de Clichy Phot était un vieux clou), c'est vrai que ça fait toute la différence. À son grand étonnement, elle s'y habitue très vite. Le seul souci étant qu'elle n'a pas « automatisé » dans ses doigts la ligne du haut des chiffres et des signes, mais elle ne doute pas d'y parvenir très vite. Entre deux séries de frappes, Maryvonne leur impose à toutes une révision

générale des principes de base du secrétariat.

Sitôt qu’elle peut l’approcher, Faustine se lie d’amitié avec elle. Maryvonne est une grande voyageuse. Son but dans la vie : partir à la découverte du vaste monde, chaque fois qu’elle le peut. Elle ne rentre travailler en France que pour gagner de quoi s’offrir son prochain voyage. Faustine l’admire. Comme elle aurait aimé, elle aussi, avoir les moyens de faire la même chose ! Mais pour cela il aurait fallu qu’elle ait un métier lucratif. Comme son amie Mireille par exemple, assistante sociale à Montrouge, maîtresse épisodique de Maxime. Elles se revoient de sept en quatorze, le temps d’une soirée où elles partagent leurs regrets respectifs et leurs aspirations à une autre existence. Mireille aurait adoré avoir des enfants. Or, son amant les détestait. Malgré tout, éperdument amoureuse, elle est restée vingt ans avec lui, jusqu’à ce qu’il la jette. Elle en a vu de toutes les couleurs, lui a servi de souffre-douleur, de bonniche, d’hôtesse d’accueil, d’employée. Ils ont vécu dans d’infâmes gourbis mais aussi dans des châteaux superbes, au gré des aléas de la vie. Pendant toutes ces années, elle a avorté (toute seule) une bonne dizaine de fois. Le détail de ces épreuves fait frémir Faustine. À la quarantaine, Môssieur, comme tant d’autres, s’est tiré avec une jeunette à laquelle il a collé un gosse dans la foulée. Mais pour Mireille, c’était trop tard.

Et de touche en touche, de grammaire en syntaxe, de classement en comptabilité, la semaine passe vite rue Littré. Vendredi soir, au bureau, Faustine fait le bilan avec Sylvie.

— Maryvonne me dit qu’une semaine supplémentaire ne serait pas du luxe !

Faustine blêmit, imaginant la réaction de Maxime.

— Aïe ! Non. Désolée, c'est impossible. Je dois absolument gagner ma vie. Je n'ai pas d'économies et si je n'ai pas une rentrée rapidement, je ne pourrai pas payer le loyer, Maxime compte sur moi. Sinon, on va nous mettre à la porte ! Trouve-moi n'importe quoi mais vite, s'il te plaît.

D'entrée les jeunes femmes se reçoivent cinq sur cinq. Elles ont d'innombrables point communs. Leur âge pour commencer ; toutes deux sont nées en 1956. Une admiration réciproque pour suivre. Sylvie trouve Faustine très attachante. Elle-même est une jolie blonde dotée d'une singularité exotique. Son grand-père est chinois, sa maman eurasienne. Ainsi, Sylvie a les yeux légèrement bridés et des pommettes bien dessinées, à l'asiatique. Une chinoise blonde à Paris, voilà qui n'est pas courant ! En plus, comme Faustine, Sylvie est une bosseuse. Elle aime le travail bien fait et ne lésine ni sur la qualité, ni sur la quantité. Autant d'attributs qui font tilt chez son émule, éduquée de la même manière. Engagée comme commerciale dans la petite agence de la rue Littré, Faustine constatera vite à quel point sa nouvelle alliée excelle dans sa tâche. Il ne faudra pas longtemps pour qu'une indéfectible amitié les lie. Mais revenons à nos moutons : après avoir mûrement réfléchi, Sylvie répond :

— Parce que c'est toi, je vais voir ce que je peux faire. Tu te sens capable de tenir un standard ? C'est tout ce que j'ai à te proposer.

— Bah, ça ne doit pas être bien sorcier. OK, c'est où ?

— Attention, je prends un gros risque là, j'espère que tu ne nous décevras pas, tu commences lundi. C'est une étude de notaires, située boulevard Saint-Germain. Il faudra répondre aux appels et les transférer, il y aura un peu de secrétariat avec, mais

pas grand-chose, tu vas y arriver tu crois ?

— Oui, bien sûr. Merci ! C'est génial ! Tu verras, je te ferai honneur.

— J'y compte bien. C'est un gros client tu sais. Avant d'oublier : ce soir, Patrick fête la naissance de sa fille. Il a apporté du champagne, tu bois un verre avec nous ?

— Avec plaisir !

Et Faustine de rentrer rue Blainville deux heures plus tard, en zigzaguant, heureuse comme Dieu en France (*Men ist azoy wie Gott in Frankreich !).* Lundi elle commence un nouveau boulot. Vivement que Maxime rentre, qu'elle puisse lui raconter tout ça !

Intérimaire titulaire

Faustine exulte. Enfin la vie va dans son sens. Elle a le sentiment d'être à sa place, de tenir son rêve dans le creux de sa main. En plus, elle ne doit son accomplissement qu'à elle-même, à son travail, sa pugnacité. Le week-end passe à toute vitesse. Vendredi soir Maxime joue au Slow Club et samedi, ils vont tous deux au centre équestre. Pour son anniversaire, Maxime a offert à son amie un abonnement de dix leçons. Faute de temps, ils n'ont pu y aller régulièrement, perdant ainsi leurs acquis au fur et à mesure. Il reste encore cinq séances sur le carnet, que son homme entend bien ne pas gaspiller. Instigatrice de la chose, Faustine n'ose pas avouer à quel point elle a été déçue par les premières sessions. Elle qui avait juste émis l'idée d'une sortie, se serait contentée d'une promenade en forêt. Voilà qu'ils sont restés cloîtrés cinq samedis à tourner en rond dans un manège (et il paraît que ce n'est pas fini). Elle est supposée affermir son « assiette » et contrôler sa « posture », on leur fait même essayer la voltige ! Toutes choses qui prennent des mois à maîtriser, surtout à leurs âges. Pour Faustine, le résultat ne vaut pas l'effort. Le plaisir se fait attendre, son dos s'endolorit et les lendemains d'hier se passent à soigner les courbatures inconfortables. Non merci ! Le seul moment un peu rigolo de l'histoire c'est quand

elle a vu, de ses yeux vu, le fier Maxime tenter d’asseoir son autorité sur son canasson et que ce dernier, impavide, s’est contenté de lever son sabot pour lui écraser le pied. Après ce coup-là, ça l’étonnerait beaucoup qu’ils aillent jusqu’à la dixième leçon.

Dimanche soir, reposés et détendus, ils se sont rendus au *Studio Christine*, le cinéma d’art et d’essai de la rue du même nom. On projetait *Certains l’aiment chaud,* de Billy Wilder, avec Marilyn Monroe, Tony Curtis et Jack Lemmon. Maxime voulait le revoir tant il en avait aimé la musique et Faustine, dont c’était la première fois, s’est volontiers laissée initier. Elle a ri du début à la fin.

Pendant tout ce temps-là, elle n’a pas pensé au lundi, n’a pas eu l’occasion d’avoir peur de ce qu’elle allait vivre dans son nouvel emploi. L’anxiété l’a rejointe au petit matin du jour J. Bien sûr, son orgueil étant en jeu, pas question de donner à Max l’image de l’angoissée permanente qu’elle est, lui qui l’imagine si courageuse. Elle fait bonne figure le temps qu’il s’en aille, mais après, aïe aïe aïe ! Un demi paquet de cigarettes y passe. Elle arrive avec trois quarts d’heure d’avance boulevard Saint-Germain, assez tôt pour boire un café à la brasserie Dauphine, afin de se donner du cœur au ventre.

L’étude de notaires dans laquelle Faustine va travailler cette semaine (si tout va bien), est située dans un très bel immeuble haussmannien. Ceux-ci représentent 60 % des bâtiments de la capitale. Tout de pierres taillées, ils sont presque tous conçus sur le même modèle. Leurs rez-de-chaussée, dédiés au commerce, sont généralement occupés par des entreprises libérales. Ah, il avait bien fait les choses le célèbre baron pour abuser le peuple de France en

beauté ! Construire 40 000 logements tout en rendant Paris salubre et surtout en créant des voies assez larges pour permettre le passage des canons, afin que les soulèvements populaires soient plus faciles à mater. Bien sûr, Faustine ignore tout de ces *détails* quand elle franchit le porche et se présente à sa responsable. Celle-ci commence par lui demander de la suivre à l'étage. Le grand patron souhaite la saluer. Cette formalité achevée, les deux femmes redescendent et la chef présente l'intérimaire aux autres secrétaires. On attend de Faustine que non seulement elle réponde au téléphone et transfère les appels, mais également qu'elle tape quelques lettres et distribue les fournitures de bureau. Ça fait beaucoup pour une seule tête, mais la nouvelle y va au bluff, n'osant avouer qu'elle n'a jamais vu un standard aussi gros de sa vie – 7 lignes entrantes pour 40 postes internes – et qu'elle n'a rien compris de son fonctionnement.

Ayant fait le tour des présentations et des explications, la gentille secrétaire se retire à son poste (pas trop loin heureusement) laissant Faustine se débrouiller. Qu'elle n'hésite pas à l'appeler en cas de besoin ! Ce que la téléphoniste en herbe ne tarde pas à faire. Quand trois ou quatre lignes sonnent en même temps et qu'il faut trouver le ou la correspondant(e) demandé(e) parmi tous ces collaborateurs inconnus. Hou là ! c'est bien pire que de trouver le 16 à Kerbriant ou le 22 à Asnières. Pendant tout le lundi Faustine est en panique permanente. Son pucelage en télécommunication tarde à se faire la malle. Pour un peu, elle en pleurerait. Elle n'a qu'une trouille, c'est qu'on appelle l'agence Manpower afin de la remplacer. Heureusement, ils sont patients. Tolérance ou manque

de choix ?

À midi, la débutante n’ose pas sortir déjeuner. Elle reste là, bêtement, à fixer son clavier comme si elle voulait l’hypnotiser.

— Aide-moi, mais aide-moi nom d’une pipe, supplie-t-elle, tu ne vois pas que je suis paumée ! Faut absolument que j’m’en sorte : je DOIS bosser ! Si je foire ici, on ne me donnera plus rien !

Et l’après midi se traîne, sans évolution. À chaque sonnerie, Faustine sursaute. Elle tente tout, et n’importe quoi, avant d’aller, en dernier recours, chercher sa collègue. Elle a l’impression de se perdre dans le chaos indescriptible d’une mer démontée. Elle voit à peine les autres secrétaires rire sous cape. Elle n’ose pas sortir en fumer une sous le porche comme certaines, et pourtant, qu’est-ce que ça lui ferait du bien ! L’angoisse monte, un mal de tête tenace s’installe qui empire de minute en minute. Le soir venu, quand tout le monde est parti, elle finit par dénicher un mode d’emploi poussiéreux du standard maudit. Mais ça ou du chinois, pour elle, c’est kif-kif. Elle essaie, en vain, d’imprimer dans son cerveau les formules cabalistiques. Impossible de mémoriser quoi que ce soit, en dépit de tous ses efforts. Épuisée, démoralisée, sourde aux paroles d’encouragement de sa chef qui lui dit : « Ça ira mieux demain vous verrez », elle quitte l’immeuble, bonne dernière, au bord des larmes.

Maxime est à Londres, pour une fois, son absence l’arrange. Elle boira sa honte seule. Tiens, fait, il doit rester un fond de whisky quelque part. À dix-neuf heures, Faustine, fin saoule est dans son lit. Une demi-heure plus tard, elle s’endort, sa journée cauchemardesque tournant en boucle dans sa tête, les touches du standard se multipliant et évoluant

anarchiquement, comme les balais porteurs d’eau du pauvre Mickey, dans l’apprenti sorcier.

Mardi matin, il ne lui faut pas moins de trois cigarettes, fumées à la sauvette, avant d’entrer dans l’étude, la peur au ventre. Et si tout recommençait ? Résignée, elle prend son poste, prête à être renvoyée avant midi. Or là, au premier appel, Miracle ! Elle a compris. Tout lui revient. Son esprit se débloque. Comme si, pendant la nuit, le mode d’emploi de ce damné standard avait tracé son chemin dans les méandres de ses synapses. Tout devient clair, limpide. Bon Dieu mais c’est bien sûr ! Ce bitoniau-là s’insère dans ce trou-ci, cette fiche s’enfonce… tire la chevillette et la bobinette choit.

— Étude Brillantoc et Vaselin, Notaires associés, bonjour ! Qui demandez-vous ?

En moins de deux Faustine remplit ses fonctions avec brio, comme si elle avait fait cela toute sa vie. Sa collègue n’en revient pas plus qu’elle ! Une heure de plus et elle commence vraiment à s’amuser. Oh, bien sûr, elle n’est pas encore assez *solide* pour s’occuper du Télex (qu’elle ne connaît pas du tout) et taper du courrier en même temps. Mais au moins elle répond vite et bien. Comme il n’y a pas trop de travail, les autres s’occupent du reste et ça roule. Tout le monde est content. Rapidement elle s’habitue aux notaires résidents, se familiarise avec leurs voix, leurs habitudes, leurs horaires, leurs manières de travailler. Elle réagit au moindre soupir, comprend au quart de tour si le client est bienvenu ou, au contraire, un emmerdeur notoire. La standardiste intérimaire suggère alors, complice :

— Quel dommage Maître, vous venez juste de sortir…

Et l’autre de rire à l’autre bout en acquiesçant.

— Bien joué, oui, c’est exactement cela Faustine, merci ! J’ai déjà modifié quatre fois son testament, ça suffit pour cette semaine !

À d’autres moments, compatissant, il refusera l’offre, dira :

— Non, je vais la prendre cette fois, mais ce qu’il lui faudrait, c’est une dame de compagnie. Vous avez la vocation Faustine ?

Et Faustine de rire.

— Non, pas vraiment Maître !

À ce rythme, elle se fait vite adopter. Le midi, Faustine sort se promener un moment sur les quais tout proches. Elle s’arrête dans un bar-tabac, commande un demi-pression et un jambon-beurre qu’elle déguste au comptoir avant de s’en retourner à son standard.

En fin de semaine, monsieur le directeur la convoque.

— Mademoiselle, nous sommes très contents de votre travail. Nous avons une proposition à vous faire. La personne que vous remplacez part en retraite dans deux ans. Nous sommes prêts à créer un poste exprès pour vous en attendant, afin que vous puissiez prendre sa suite. Qu’en pensez-vous ?

Faustine rougit de plaisir. C’est un très beau compliment.

— Merci beaucoup monsieur, c’est formidable comme proposition, malheureusement je ne peux pas l’accepter. Voyez-vous, cet automne j’accompagne mon compagnon aux USA où nous comptons nous installer. Je fais ce travail uniquement pour gagner ma vie en attendant.

— Je comprends mademoiselle. Eh bien, sachez que notre porte reste ouverte si vous changez d’avis.

Ce soir-là, Faustine fonce à l’agence de la rue

Littré. Face à une Sylvie surprise, elle explose de rire, tant elle est heureuse et soulagée, il est vrai qu'elle a eu très peur de ne pas y arriver !

— Tu te rends compte, il voulait me garder, il allait créer un nouveau poste juste pour moi en attendant que la standardiste s'en aille !

— Et tu l'as refusé ?

— Évidemment ! Je commence tout juste à prendre mon pied, je ne vais pas m'arrêter là. D'ailleurs, t'as quelque chose pour lundi ?

— Oui, je t'envoie chez un grossiste, matériel de plomberie, rue Pierre Leroux dans le 7e.

— Hé, mais c'est rigolo ça, j'ai habité trois mois dans cette rue l'année dernière !

Les pistons à coulisse

— Dreling dreling ♪♫♪

— Dis donc Marcel, c'est pas toi qui m'aurais chouravé ma queue de cochon pendant que je dévissais chez le cave de la rue Monge ?

— ???

De derrière son bureau, cheveux blancs, teint buriné, visage émacié, sourire contagieux, un homme lève la tête.

— Oh, excusez mon franc parler mamzelle, j'ai cru que c'était mon collègue… Vous désirez ?

— Bonjour ! Je viens vous aider, c'est l'agence Manpower qui m'envoie.

— Ah, oui ! Faustine, c'est ça ?

— Exact.

— Bienvenue ! Je m'appelle Pierre, c'est avec moi qu'elle va travailler cette semaine la demoiselle. Qu'elle s'installe. Elle peut poser son sac ici et suspendre son imper là. La machine à écrire n'est pas récente, mais elle fonctionne bien. Est-ce qu'elle veut un petit café avant de commencer ?

— Oui, volontiers.

— Alors qu'elle ne bouge pas, je le lui apporte.

Quelle drôle de façon de parler ! Comme s'il hésitait entre la tutoyer et la vouvoyer. Voilà encore une nouveauté à laquelle Faustine devra s'habituer. En attendant, confortablement assise derrière un

antique bureau patiné, elle observe alentour. On dirait qu'il y a longtemps que la vitrine n'a pas vu sa décoration modifiée. Quelques tuyaux y traînent, en équilibre instable, au milieu du petit matériel typique de la profession. Visiblement, on a essayé de le placer joliment, en éventail. Un gros panneau cartonné, représentant un ouvrier plombier souriant, casquette bleue et salopette, occupe le reste de la place disponible. Un rideau sale isole la vitrine du magasin. En ce matin de juillet 1980, le patron a rouvert la porte afin de laisser entrer un peu d'air et de fraîcheur. Le temps est mitigé. Entre deux averses qui lessivent les trottoirs, le soleil tente une percée, mais il ne parviendra au sol qu'au moment de son zénith, tant la rue est haute et sombre. Autant dire que ce ne sera pas long et qu'il serait vain d'espérer bronzer devant la boutique à l'heure de la pause.

L'entreprise comprend : d'une part le magasin dont les murs sont entièrement tapissés de tiroirs en bois, et, d'autre part, un atelier ou se font certains travaux de réparation. À l'avant : deux bureaux en vis-à-vis ainsi qu'un comptoir, surmonté d'une caisse enregistreuse. À l'arrière, l'atelier où le fameux Marcel dirige avec brio son équipe d'ouvriers et d'apprentis. Sitôt qu'ils ont bu leur café, Pierre invite Faustine à faire le tour du propriétaire et la présente à tous les autres employés, des braves gars en bleu de travail qui gagneraient à être connus, durs à la tâche et fiers de leur « bel ouvrage » quand ils arrivent au bout d'un chantier. Faustine n'aura pas le temps de les mieux connaître en l'espace d'une semaine. Les prolos passent d'un chantier à l'autre, rare exception faite d'une bricole à réparer ou d'une soudure impossible à effectuer ailleurs que rue Pierre Leroux.

— Je vais lui donner ces factures à taper, ces

devis, deux ou trois bricoles les plus urgentes et ensuite nous attaquerons l'inventaire. Mais juste avant il faut que je mette la main sur ma queue de cochon et sur celui qui me l'a empruntée, puisque Marcel me dit que ce n'est pas lui.

Pierre poursuivant sa quête, Faustine s'attaque à son boulot ; caressant sa machine à écrire, qui ressemble beaucoup à celle de l'agence, elle soupire d'aise. Cette fois, ça y est ! La voilà *secrétaire*. Sans même avoir eu le temps de terminer ses études, encore moins obtenu son diplôme. Elle est projetée en direct au milieu des petits métiers parisiens qui, depuis Zola, semblent avoir bien peu évolué ! Quel bonheur ! Faustine se dit que l'expérience est unique. Prenant de la distance, elle a l'impression de jouer dans un film. Se mettant enfin au travail, elle commence, comme toujours, par ce qu'elle aime le moins : les factures, suivies des devis. Elle n'avance pas vite, fait pas mal d'erreurs puisqu'elle ne maîtrise toujours pas la ligne des chiffres sur le clavier. Mais qu'à cela ne tienne, elle fait « comme si » et, sitôt que Pierre a le dos tourné, elle arrache la feuille inutilisable (heureusement il n'y a pas de carbone), la plie en quatre, la fourre dans son sac – surtout ne pas laisser de preuves ! Le papier ne manque pas, la place dans le sac non plus. Elle recommence autant que nécessaire, voulant que le travail soit parfait. Consciente qu'elle n'a pas terminé ses études, Faustine entérine ce jour-là sa philosophie perso : ce n'est pas au patron d'être pénalisé pour son apprentissage. Elle veut qu'il en ait pour son argent – ça, c'est elle qui l'estime – quitte à partir plus tard sans facturer d'heure supplémentaire. Dans la même logique que d'arriver cinq minutes plus tôt pour repartir cinq minutes après l'heure ; comme maman le

lui a appris. Ainsi elle s'évite du stress et ne doit rien à personne. Ce matin, cahin-caha, elle arrive au bout de la pile, prenant de l'assurance à mesure qu'elle avance.

À midi, toute l'équipe se trouvant occupée sur des chantiers éloignés, Pierre propose à Faustine d'aller déjeuner en face, chez Germaine. Pour qui ne connaît pas : Germaine est une institution datant de 1953 et qui perdure encore en 2019 ! On y savoure, pour une somme plus que modique (cinq francs le menu en 1980), une cuisine cossue, mijotée avec amour. À midi cinq il y a déjà la queue devant le 30, rue Pierre Leroux. Les 26 places assises disponibles sont prises d'assaut dans un calme relatif, les retardataires attendent que les chanceux aient terminé leur repas. Mais Pierre est un habitué ; grand ami de la patronne, il a ses entrées. Traversant la salle du restaurant, il passe directement dans la cuisine où sa table l'attend. Sur les murs, des maximes amusent beaucoup Faustine : *Toutes les heures blessent, seule la dernière tue ; choisir, c'est se priver, etc.* Il fait asseoir Faustine et prend place à son tour. En deux temps trois mouvements, Germaine pose devant chacun d'eux une salade de carottes bientôt suivie d'un bourguignon-purée puis d'une crème de marrons. Ici, il n'y a qu'un plat du jour. Pas de carte, pas de réservation. On turbine au gros rouge ou à la bière on termine avec un café serré. Pierre explique à sa jeune intérimaire qu'ils sont dans une cantine de quartier, une des seules qui reste dans Paris. Pas de gastronomie, juste des plats tout simples, préparés avec amour. Un jour une blanquette de veau, le lendemain un pot au feu, des harengs pommes à l'huile quand ce ne sont pas des radis pain beurre, œuf mayo, sardine, museau de bœuf, cassoulet ou

encore brandade de morue, le tout couronné d'un clafoutis maison. Simple et, surtout, abordable.

L'après midi, on attaque l'inventaire. Sur chacun des tiroirs du magasin il y a une jolie plaque de céramique portant en bleu le nom de ce qui se trouve dedans. Commence alors pour Faustine une leçon de vocabulaire qu'elle n'est pas prête d'oublier. Est-ce que c'est elle qui a l'esprit mal placé ? Tout ici semble allusion érotique, que ce soit l'installation d'une chatière, d'un filetage mâle conique, d'un filetage femelle cylindrique, d'un lance dard, d'un tube écroui ou encore recuit, voire d'un chapeau de gendarme ou d'un coude à épousement. Ici on taraude, on galvanise, on brosse, on bouche on bouille, on ouvre ou on ferme les soupapes, on étame les deux filetages, on rajoute de la pâte dans un cas de brasure tendre à l'étain. Faustine se secoue la fiole de rire en comptant les joints à la filasse. Et toute la semaine se déroulera ainsi, du travail administratif le matin et des inventaires l'après-midi, avec une assiette chez Germaine entre les deux. Vendredi soir, Faustine raconte ses aventures à Sylvie, en venant récupérer son chèque et les consignes pour la mission du lundi suivant. Quand le temps le permet, les deux jeunes femmes s'installent quelques minutes à la terrasse d'une brasserie. Elles se racontent leur vie et partagent leurs petits soucis. Ensuite, Sylvie file à Fontenay-aux-Roses où l'attend son chéri, tandis que Faustine, après avoir encaissé son salaire, remonte sur la Montagne-Sainte-Geneviève.

Ce soir-là Maxime exulte :

— Bonne nouvelle ! J'ai reçu un appel du directeur du Sofitel Sèvres. Tu sais, je donne des cours à son fils…

— Oui, oui, je me rappelle. Et ?

— Je lui avais demandé s'il aurait des entrées pour toi afin que tu puisses te former en cuisine et restauration. Dont acte : demain à la première heure tu appelles Gaston Lenôtre et lui demandes s'il peut te prendre dans son équipe.

— Pour gérer la cafétéria sur ton lieu de travail ?

— Aux USA, c'est cela même.

— Et tu penses que le plus célèbre traiteur de Paris va me donner ma chance ?

— Et pourquoi pas ?

— Ça vaut le coup d'essayer !

Le matin suivant, Faustine appelle. On lui passe immédiatement le « maître ».

— Bonjour M. Lenôtre, je vous appelle de la part de M. X.

— Bonjour Mademoiselle, je suis au courant. Vous souhaitez devenir cuisinière ?

— Oui, je dois suivre une formation accélérée afin de gérer une petite cafétéria, aux États-Unis, l'année prochaine.

— Je vois. Je suis prêt à vous accueillir dans mon école de Plaisir (dans les Yvelines). Nous prenons 12 élèves par classe maximum, le stage complet dure 21 semaines et coûte 160 000 francs (30 000 euros).

— Aïe ! Je vous arrête tout de suite, je ne sais pas ce qu'on vous a dit. je cherche un stage rémunéré ; je souhaite apprendre sur le tas. Je n'ai pas les moyens de m'offrir une école payante.

— Je comprends, mais je forme très peu d'apprentis. De plus, je n'ai aucune envie de m'investir dans un apprentissage pour qu'on aille ensuite galvauder mes recettes de l'autre côté de l'atlantique.

— Oh, mais je n'ai besoin que d'apprendre la technique, les quantités pour collectivités, ce genre de

choses. Je ne vous trahirai pas ! D'ailleurs, là où je vais c'est une entreprise à caractère familial ; vous ne risquez pas la concurrence !

— Si vous le dites. Il n'en demeure pas moins que durant votre période de formation vous prendriez la place d'un autre jeune. Non seulement vous ne me seriez d'aucune utilité au final, mais en plus mon équipe s'en retrouverait réduite.

— Je vois, et Dieu m'est témoin que ce n'est pas ce que je souhaite. Tant pis, je vais chercher ailleurs.

— Écoutez Mademoiselle, si cela pouvait vous être utile, je sais que l'ANPE propose des stages de cuisine rémunérés dans sa fondation de Gouvieux, près de Chantilly, pourquoi ne pas vous adresser à eux ? Ils ont sûrement encore de la place.

Faustine raccroche, puis appelle Maxime pour lui raconter le résultat de son téléphone. Celui-ci contacte aussitôt son pote du Sofitel. Quelques jours plus tard, Faustine reçoit un courrier officiel confirmant son inscription à l'école de cuisine du Manoir de Gouvieux. Elle y fera son entrée avec la volée d'octobre, pour un stage qui se terminera fin mars 1981. Faustine est aux anges, même si cela signifie qu'il faudra être séparée de Maxime six mois de plus. Au moins, elle aura un vrai métier grâce auquel elle pourra gagner sa vie dans le monde entier.

Entre iguanes et geek

Qu'il fait chaud ! Impossible de dormir malgré la fenêtre ouverte. En plus, le raffut initié par les clochards de la place de la Contrescarpe, renforcé par les rires des touristes avinés, réveille tout le quartier, à commencer par Faustine. L'angoisse s'installe. Elle sait qu'elle a besoin de ses huit heures de sommeil, si elle ne veut pas être épuisée le matin. C'est vital au début d'une mission, quand elle se veut cent-pour-cent opérationnelle. Cette nuit, en plus de l'anxiété, à mesure que les aiguilles de la pendule avancent, la colère monte. Pour finir, n'y tenant plus, elle se penche par-dessus la rambarde, nue comme un ver, et hurle dans la rue à la cantonade :

— Vous allez la boucler bande de cons ?!!

Ce qui a pour seul résultat de faire éclater de rire Maxime.

— Bravo, ma grande, bien joué. Viens un peu par ici que je t'aide à te rendormir.

Au petit matin, elle n'a pas trop les yeux en face des trous, mais essaie tout de même de faire bonne figure. Tout à l'heure, Maxime s'envole pour Madras. Il participe à un nouveau congrès, détaché par sa boîte. Faustine s'apprête à passer cinq jours dans les bureaux d'une société immobilière sise au-dessus de la gare Montparnasse. Sa patronne pour la semaine, Mme Legrand, est une Lyonnaise pure souche.

Méfiance, se dit Faustine, en l'écoutant faire l'apologie de sa ville d'origine d'une voix aussi maniérée que convaincue. Pourquoi avoir émigré à Paris, alors, si tout est tellement mieux dans sa province ? La jeune intérimaire n'a jamais bien saisi les enjeux de la compétition féroce qui divise les habitants de Paris et ceux de Lyon. Instinctivement, elle sait qu'elle ne doit pas prendre parti. Comme Renaud le conseille si bien : *elle marche à l'ombre.* Entre nous soit dit, être suissesse, donc peu concernée, est parfois bien pratique. Le quart d'heure d'introduction terminé, Mme Legrand lui confie quelques colonnes de chiffres à reporter sur des formulaires. Faustine a terminé depuis longtemps que sa chef joue encore les filles de l'air. Partie à sa recherche dans les couloirs, elle la surprend devant la machine à café en flagrant délit de commérage. Elle raccompagne immédiatement Faustine dans son bureau et lui confie une nouvelle tâche. À midi juste, elle s'habille, et prévient la jeune femme :

— Mon petit, j'attends un colis qui doit m'être livré dans l'heure, j'ai un rendez-vous important, vous voudrez bien le réceptionner pour moi ? Merci, à tantôt et bon appétit !

Faustine n'a pas le temps de réagir. Sa chef a disparu dans l'ascenseur. La jeune femme se demande encore où, quoi et comment manger, lorsqu'un coursier s'annonce avec le paquet attendu.

— Vous êtes Mme Legrand ?

— Non, mais elle m'a prévenue qu'elle attendait un colis.

— Alors je vous le laisse. C'est 253 francs.

— Quoi ! Mais elle ne m'a pas dit que je devais payer !

— Oui, sinon je reprends le colis.

Faustine se sent piégée, mais avance néanmoins le montant. Elle conserve précieusement le reçu. Quand Mme Legrand revient de son déjeuner, elle récupère son bien.

— Ah ! il est arrivé ! Merci Faustine, je commençais à être sérieusement à court d'antirides.

— De rien Madame. Au fait, j'ai avancé les 253 francs.

— Autant ? Flûte alors, je ne les ai pas sur moi. Bah, je vous rembourserai demain. En attendant, allez donc porter ces formulaires à la comptable, bureau 36, elle les attend.

Faustine, contrariée par le laxisme de sa chef, obtempère, manifestant néanmoins un soupçon d'agacement. On ne l'y reprendra pas de sitôt à détourner l'argent de ses courses. Bureau 36, elle frappe à la porte. Une femme joviale, la petite quarantaine, l'accueille.

— Chouette ! Juste quand j'allais prendre un café, ça vous dit ?

— Volontiers, merci Madame !

— Appelle-moi Josiane, Madame ça me vieillit ! Et tutoie-moi tant que tu y es.

— D'accord Josiane, moi c'est Faustine.

Un quart d'heure plus tard, Faustine rejoint sa place. Mme Legrand a de nouveau disparu, laissant son intérimaire inactive. Faustine part en chasse, ça devient une habitude. Elle trouve sa chef en bonne compagnie, à l'étage inférieur cette fois. L'autre, pas gênée, poursuit sa conversation en sirotant son café, comme si de rien n'était. Faustine patiente dix bonnes minutes qu'elle termine sa phrase et lui confie une nouvelle tâche. C'est à se demander pourquoi ces gens-là engagent des intérimaires. Un jour, elle comprendra que dans certains bureaux il est impératif

de dépenser le budget de l'année en cours dans son intégralité si on souhaite qu'il soit reconduit l'année suivante. Pour l'heure, Faustine se dit que si ça continue ainsi toute la semaine elle va finir par périr d'ennui.

De retour chez elle, un courrier exotique l'attend dans sa boîte aux lettres. Sur papier filigrané, décoré de motifs orientaux, Maxime évoque certains détails de ses journées qui l'ont surpris : le jeune militaire, au garde-à-vous derrière sa chaise, qui ne bouge pas une oreille pendant toute la durée de ses repas ; les bruits bizarres dans les fourrés tout autour de son cabanon. Cris, feulements, frottements divers et inquiétants. Un iguane égaré dans sa salle de bains, aussi surpris que lui. L'extraordinaire luxuriance de la végétation dans les jardins alentour et, pour terminer, la visite commentée d'un temple hindou, en compagnie des (superbes) filles de son hôte. Il n'a pas oublié le sari que Faustine lui a réclamé. Hélas, quand elle souhaitera le mettre il sera incapable de lui dire comment on s'y prend.

— Tu comprends, la vendeuse était si jolie, qu'à force de la regarder, elle, j'ai oublié de suivre la démonstration !

Le jour suivant, Mme Legrand ne rembourse toujours pas sa dette. Par contre elle déjeune encore à l'extérieur. Faustine commence à s'inquiéter sérieusement et s'épanche auprès de sa nouvelle amie Josiane, la comptable. Cet argent, après tout c'est tout ce qu'elle a pour sa semaine. Déjà elle compte ses cigarettes. Josiane lui en offre une et entreprend de la rassurer :

— Elle va finir par te le rendre, ne t'inquiète pas, elle fait ça avec tout le monde. Tiens, sitôt que tu

verras le chef de secteur dans les parages, demande-lui, à haute voix à ta boss, quand elle compte te régler, m'étonnerait pas qu'elle réagisse au quart de tour.

Ce qui arrive en effet, juste avant la fermeture du bureau. Ouf ! Le lendemain, rebelote, sa patronne se perd dans les couloirs ou squatte sans vergogne la machine à café. Quelle intarissable bavarde celle-là, pas étonnant que des entreprises fassent faillite avec des bras cassés dans son genre ; ils peuvent bien critiquer les administrations, tiens ! Josiane rigole pendant qu'elles s'en fument une entre deux opérations. Petit à petit elle se raconte à Faustine, qui admire son savoir-faire à l'ordinateur. Elle lui confie qu'elle est la seule de tout l'étage à opérer sur la bécane. Si celle-ci tombait en panne, c'est le service entier qui serait paralysé. Faustine est épatée et trouve génial qu'une femme, dont ce n'est pas le métier initial, sache maîtriser un outil aussi complexe, et ait un tel pouvoir. Manifestement les dirigeants ne s'en rendent pas compte, puisqu'ils n'ont engagé personne pour suppléer en cas d'absence ou de maladie.

— Et tu arrives à travailler là-dessus huit heures par jour ? Depuis quand ? Comment as-tu appris ?

— Oh, là ! Ma petite dame, doucement, une chose à la fois. Je te raconterai tout cela, mais demain ; là, je rentre chez moi, j'ai de la route à faire ; on m'attend. Bonne soirée !

Ce même soir, rue Blainville, Faustine reçoit un appel de maman.

— Bonjour fifille, ça va ?

— Ça va, maman, je bosse fort, et vous à Grasse ?

— Pas trop mal. Écoute, ton frère a réussi l'examen des deux conservatoires, Paris et Lyon. Il

préfère Paris, bien sûr. Alors on rapplique la semaine prochaine lui chercher un studio pour la rentrée. Si on ne trouve rien, on choisira Lyon par défaut, on se voit un soir ? Ton jules pourrait nous inviter au resto, non ?

— Pourquoi pas ? Je vais lui demander. C'est formidable que Stéphane puisse poursuivre ses études au conservatoire de Paris ! Tu parles d'une carte de visite pour la suite !

— Effectivement. Tu t'occuperas un peu de lui, quand il sera là ?

— Bien sûr, s'il le souhaite ! Mais tu sais, je ne resterai pas trois ans de plus ici ; au plus tard au début de l'année prochaine je serai aux USA.

— Oh, mais d'ici là il se sera fait des amis. Je n'ai pas peur, le connaissant. Alors à la semaine prochaine. Trouve-nous un chouette bistro et réserve une table !

Maxime, récemment rentré des Indes, accueille fraîchement la nouvelle de l'invasion de sa belle famille. D'autant qu'en plus de payer l'addition, il sera requis pour faire le taxi, ce qui ne l'enchante qu'à moitié.

— Bof, le temps d'une soirée.

— Heureusement, mais pour une fois que je suis là, j'aurais préféré être seul avec toi avant de descendre trois semaines sur la côte m'occuper des filles. J'ai l'impression qu'on n'a jamais été autant séparés que depuis qu'on est ensemble.

— Ça ira mieux aux States, tu verras, au moins la distance sera rédhibitoire !

— Que Toutatis t'entende !

Au boulot, le lendemain, Faustine réamorce la conversation de la veille avec Josiane, autour d'un premier café. Elle soupire :

— J'adore travailler dans cette ville. Depuis la rue Blainville, il ne me faut jamais plus d'une demi-heure pour me rendre n'importe où, à pied, en bus ou en métro. C'est fantastique, vraiment.

— T'as bien de la chance, c'est loin d'être mon cas.

— Pourquoi ? Tu habites si loin que ça ?

— En grande banlieue, oui. J'en ai pour deux heures, matin et soir.

— Comment ça se fait ? Il n'y avait rien à louer plus près ?

— Si, bien sûr, mais tellement plus cher. Je suis la seule à travailler, mon mari est handicapé.

— Ah ? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— C'est une très longue histoire. Je n'ai pas toujours été enterrée dans un bureau, tu sais. Avant on faisait partie de la grande famille du cirque Bouglione avec mon mari. En tant que trapézistes. Un jour il est tombé, a raté le filet, s'est amoché la nuque. Depuis il est en chaise.

— Et on n'a rien pu faire ?

— Si, il a été opéré, mais les chirurgiens l'ont raté. Erreur médicale. Il restera paralysé à vie. Depuis on intente procès sur procès. Qu'au moins les responsables reconnaissent les faits et que les assurances paient ; mais personne ne veut assumer ses torts, et comme on nous oblige à signer une décharge avant toute opération, c'est la croix et la bannière, en cas d'erreur de ce genre, pour obtenir le moindre dédommagement. Ah ! Ils se couvrent bien les salauds ! Heureusement ; on a un excellent avocat. On va bien finir par avoir gain de cause. En attendant, j'ai eu la chance de pouvoir faire une formation accélérée ; depuis, je bosse pour assurer le quotidien, payer quelqu'un qui s'occupe de mon homme pendant

la journée, et les honoraires de ces messieurs !

— Fichtre ! Quelle épreuve ! Et quel courage ! Je vous plains de tout mon cœur tous les deux. Pourvu que ça s'arrange !

Faustine rentre chez elle, très impressionnée par la résilience de cette femme, rayonnante d'amour, toujours prête à rendre service, souriante et de bonne humeur. Quelle belle leçon de vie ! À l'heure de toucher son chèque, vendredi soir, elle se dira que cette fois, elle a plus reçu que donné.

Dans la jungle de Paname

Papa et maman sont venus et repartis. Ils ont trouvé la ville sale, mal habitée, la voiture trop petite et les matelas de l'hôtel trop durs. Mais, malgré tout, ils ont déniché une chambre chez l'habitant, pas trop loin du conservatoire, pour Stéphane. « Bon vent » a pensé Faustine en leur disant adieu, toute heureuse de ne pas avoir été obligée de jouer les guides, puisqu'elle avait la bonne excuse de travailler toute la journée.

Début août, il fait toujours aussi chaud la nuit et les problèmes récurrents de bruit dans la rue ne facilitent pas les choses, dès lors qu'on ouvre la fenêtre. Un soir, peu de temps avant de descendre voir ses filles dans le sud, Maxime a pété un câble. Figurez-vous qu'un crétin n'a rien imaginé de mieux que de garer sa décapotable (rose !) sous un réverbère, au milieu de la rue, et d'allumer son autoradio à fond. La musique était belle, certes, mais à trois heures du matin ! Bref, cette fois c'est lui qui a sauté du lit ; prenant son revolver à air comprimé (acheté aux USA, importé en fraude), il a visé le pare choc du malotru. Jamais on n'a vu démarrage en côte aussi rapide rue Blainville ! Faustine a tellement ri qu'elle en serait presque à espérer qu'une autre victime se présente, un jour où elle sera seule, pour s'exercer au tir, elle aussi ! Hélas, Max, prudent, a

emporté son arme en vacances, au motif de s'entraîner. Les deux amants se reverront dans trois semaines. Cette fois, ils ne partiront pas ensemble ; la perspective de leur vie future en Amérique console Faustine ; le sacrifice en vaut la peine. De plus, ses aventures intérimaires sont tellement prometteuses d'amusement que la jeune femme se réjouit presque de rester seule à Paris au mois d'août.

La semaine dernière, Faustine a fait ses adieux à Josiane la mort dans l'âme, mais elle a intérêt à s'endurcir si elle ne veut pas trop souffrir. Pour sa prochaine mission elle est engagée au Gaz de France (EDF-GDF). Son chef du moment, Albert, a de bien étranges manières. Il ressemble trait pour trait à Roland, le pianiste de la London Tavern ; membre bienheureux du *club de la baratte à chocolat* comme il le dit lui-même en autodérision. Le SIDA ne sévit pas encore à Paris, il ne fera parler de lui que l'an prochain ; pour l'heure, l'atmosphère dans le *milieu gay* reste bon enfant. Revenons-en à GDF/EDF : Faustine partage un bureau avec Albert, mais, contrairement à ce qu'elle pensait, il n'est pas son patron. Une fois de plus, la jeune femme n'est là que pour la déco, histoire d'équilibrer le « budget » du service. Ici c'est une dame imposante, entre deux âges, qui lui apporte en milieu de matinée (le premier jour) une lettre insignifiante à taper. Tâche que Faustine accomplit en 5 minutes chrono, adresse comprise. Pleine d'espoir, elle attend chaque matin. Hélas, elle ne reverra plus cette dame, ni un quelconque autre travail, de *toute* la mission. Pour quelqu'un qui n'est heureux qu'en travaillant à 200 %, c'est une épreuve difficilement supportable. Par contre, obligée de subir son intarissable vis-à-vis, à la fin de son séjour Faustine saura tout sur les avantages

comparés des strings versus ceux des slips, maillots ou autres shorts de bain, permettant divers degrés de bronzage sur les plages gays de France. Albert a fait son éducation à longueur de journée, y compris à midi, en l'obligeant à partager son sandwich au thon dans le charmant square Boucicaut.

On voit de tout dans l'intérim. La semaine suivante, Faustine renoue avec une étude de notaire. Mais en tant que dactylo cette fois. Hélas, les conditions ne sont pas du tout les mêmes. Ici, on travaille au dictaphone. Il faut écouter la bande et taper en même temps ! Pour la première (mais pas la dernière) fois, Faustine est en situation d'échec. En plus il n'y a pas de Tipp-Ex. Ce petit papier magique, enduit d'un film blanc dissociable, qu'on insère entre deux feuilles. Les fautes s'effacent quand on tape dessus (contrairement aux humains). Incapable de vivre sans cette aide précieuse, notre secrétaire débutante, ni une ni deux, sort dans la rue sans rien dire à personne, en quête de papeterie. Le problème c'est que dans le 8e, s'il y a pléthore de grand couturiers pour habiller les riches gonzesses, on peut toujours se fouiller pour trouver une papeterie – pareil pour les librairies, étrange coïncidence. En quête du rectangle salvateur, Faustine passera plus d'une demi-heure loin de son poste, ce qui sera très très mal pris – et quid du secret professionnel alors ? La grande perche blonde, responsable des intérimaires, l'intercepte au retour avec une grimace de dégoût. Comme si elle avait honte d'avoir si mal placé sa confiance. La sanction ne se fait pas attendre. Le soir même on lui dit qu'elle sera bien plus utile dans la restauration, elle peut se passer de revenir. D'ailleurs, on a déjà prévenu l'agence.

Sylvie apprécie modérément qu'on lui « bousille »

un bon client.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Ben, désolée, je n’arrive pas à taper vite. Et tous ces mots nouveaux que je ne pouvais pas corriger !

— Bon ça va j’ai compris, je vais t’envoyer au Crédit Lyonnais demain, c’est plus calme. Là-bas, tu ne risques rien, ta bonne volonté suffira. La moitié des pontes est en vacances, tu seras tranquille.

— Merci ! Tu verras tout ira bien.

Les banquiers ont vraiment de la chance ! Quel bâtiment magnifique que celui du Crédit Lyonnais. Tout de pierre taillée, intérieur marbre, y compris dans les WC ! N’y manquait qu’un cendrier que Faustine a vite fait d’installer. Le grand luxe, donc. Mais aussi, quelle solitude ! dès lors que la plus grosse partie de la population parisienne est en partance ; les couloirs sont déserts, et il n’y a pas de cafétéria encore moins de machine à café (ou alors bien cachée). On a installé Faustine dans un immense bureau très lumineux, et posé à côté de sa machine une pile de formulaires à remplir, ainsi que deux ou trois lettres à retaper. Heureusement, personne n’a encore eu la bonne idée de lui demander de prendre du courrier en sténo, elle en aurait été bien incapable. Nonobstant ce détail, elle commence par passer deux heures à tenter de comprendre le mécanisme pervers de cette *IBM Direction* qu’on lui a mise dans les pattes. Il s’agit d’une machine à espacement proportionnel, répondant très exactement aux critères typographiques en vigueur. Entre nous soit dit, la frappe est magnifique ! Le *m* étale ses trois jambes de gracieuse manière, le *i* se fait discret, le *n* prend moins de place que le *m* et plus que le *l ;* tout le reste est à l’avenant. Le résultat est d’un équilibre parfait.

Le big problème c'est les corrections. La machine calcule ses espacements vers l'avant, mais, si on commet une erreur – et franchement, qui peut prétendre à la perfection ? – eh bien, pas moyen de revenir sur ses pas pour effacer les traces inconvenantes. Faustine se désespère. Quatre fois de suite elle a recommencé toute la lettre, à cause d'une seule coquille. Si bien qu'avec tout ça, elle n'a pas d'avance. Au bout de la cinquième fois, excédée, exaspérée, elle laisse tout à coup échapper un MERDE ! tonitruant, au moment même où le directeur en personne ouvre la porte du bureau. *Good timing* ! Elle l'aura entrevu l'espace d'une seconde. L'aperçu de cette employée, échevelée, en nage, proférant de telles insanités l'a, semble-t-il, terrorisé. Il a refermé la porte sur lui, tout doucement. Faustine ne l'a plus jamais croisé. Elle ne s'est pas fait virer non plus, ce qui est plutôt bon signe si vous voulez son avis.

La mission suivante fera visiter à notre héroïne le 44e étage de la tour Montparnasse, et les locaux de la Caisse d'Épargne de l'Écureuil. Si l'accueil au pied des ascenseurs est un tantinet rigide, contrôle aussi serré qu'à la Post Office Tower de Londres, badge obligatoire, comment décrire l'éblouissement à l'arrivée ? Cette impression d'être suspendue dans un palais de verre (un aquarium ?) entre ciel et terre. Faustine, comme tous les Parisiens, avait hurlé avec les loups, vilipendant cette tour que d'aucuns traitent de « verrue » dans le paysage. Mais les initiés savent, eux, que le seul endroit d'où elle est belle, la tour, c'est quand on est dedans. La fascination s'exerce dès la sortie de l'ascenseur, et commence avec l'extraordinaire ballet des nuages alentour – cumulus, cumulonimbus, cirrus, cirrostratus – qui, par leur mouvement incessant, réinventent le paysage à

chaque seconde. Les locaux de la Caisse d'Épargne occupent un niveau entier. Pendant toute la durée de sa mission, Faustine passera ses journées à parcourir les bureaux, fascinée. Heureusement que là, comme ailleurs, le stress n'existe pas en ce joli mois d'août. De Montparnasse à Montmartre, en passant par Notre Dame, la tour Eiffel, les Invalides, le Panthéon, les boucles paresseuses de la Seine qui convoient le regard jusqu'à la mer, on ne sait plus où donner de la tête. Comment imaginer qu'on puisse devenir indifférent, blasé, à la contemplation permanente d'un tel spectacle ? Si proches, si lointains, comment résister à l'envie de deviner les rues, les carrefours, les parcs, les cimetières aussi. Qu'ils sont drôles, les camions jouets ! les hommes fourmis ! De l'autre côté, pour un peu, on verrait les avions décoller d'Orly ! Parfois, la tour est carrément dans les nuages, pendant un quart d'heure on n'y voit goutte ; c'est l'occasion pour Faustine de vite terminer le travail en cours, avant qu'on s'aperçoive qu'elle n'a rien fichu. À l'heure du déjeuner, elle grimpe prendre un bol d'air frais sur la terrasse en guise de dessert, quitte à payer une entrée comme tous les touristes *lambda*. Que c'est jouissif une cigarette, la tête dans les nuages ! C'est sûr, elle gardera de ce mandat un souvenir indélébile !

Après chaque mission, Faustine retrouve Sylvie à l'agence. Devenue une valeur sûre, elle peut désormais choisir le plus intéressant parmi les contrats proposés. Après quoi, munie de son chèque, elle invite son amie à boire une bière à la terrasse du coin. Sylvie lui raconte la rencontre avec l'homme de sa vie, alors qu'ils étaient encore aux études. Comment elle a « su » d'entrée que c'était lui et personne d'autre, ce que Faustine est toujours

incapable d'appréhender puisqu'elle s'est laissé « choisir ». Sylvie, elle, a attendu son heure, patiemment, et aujourd'hui, ils vivent à Fontenay-aux-Roses tous les deux. Fabrice a continué ses études, en vue d'être un jour élu pour travailler à la bourse de Paris. Il rêve du CAC 40, du « balcon », de là où tout se passe en France. Sylvie, elle, aimerait bien trouver un logement plus proche de la rue Littré, afin d'avoir moins de trajet à faire matin et soir. Pour le moment, elle est seule à rapporter de l'argent au foyer, et ça va durer jusqu'à ce que Fabrice prenne le relais. La charge est bien lourde, parfois, sur ses épaules.

Prochaine mission ; Faustine travaille dans un laboratoire d'analyses médicales, spécialisé dans les maladies tropicales. Ici, il s'agit de décoder des rapports médicaux, gribouillés par des médecins aussi clairement qu'ils rédigent leurs ordonnances. Autant dire que c'est l'enfer au quotidien pour la petite dizaine d'employées chargée de ce minutieux travail. Heureusement qu'on a le droit d'aller s'en fumer une régulièrement. Le labo donne juste sur la rue, côté boulevard Saint Germain, pas très loin de l'Assemblée Nationale. En faisant des classements, Faustine a eu la surprise de trouver le dossier des B., ses premiers employeurs parisiens, parmi les autres. Comme quoi, nul n'est à l'abri d'une bonne *turista.* Plusieurs fois par jour, un porteur vient livrer des contenants emplis des selles à analyser. Chaque fin de semaine, le big boss organise un apéritif dînatoire avec la complicité des plus grands traiteurs de la capitale. Il proclame en riant :

— On est dans la merde toute la semaine, le vendredi, on en sort !

Faustine, invitée comme les autres, approuve !

C’est vrai qu’une bonne coupe de champagne et deux ou trois petits fours dédouanent de bien des aléas. Vive le travail intérimaire !

Chauve qui peut…

— Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Et chez des religieux en plus ! T'es sûre que t'as pas moins long ?

— Non, Faustine, cette fois c'est tout ce que j'ai.

— Et si j'attendais lundi ?

— Nan, pas possible, il faut vraiment que je le garde, ce client, c'est un nouveau, j'y tiens beaucoup, je ne peux pas prendre le risque.

Sylvie vient de donner sa nouvelle mission à Faustine. Cette fois, elle n'a pas pu faire plus court qu'un mois entier. Et pour l'intérimaire, quatre semaines, en août, en plein Paris, c'est long. Si déjà on ne peut pas partir en vacances, au moins que ça bouge un peu *intramuros,* nom d'une pipe en bois !

— Désolée, vraiment, reprend Sylvie, on est en manque de secrétaires tu sais, et en plus il a demandé quelqu'un qui a exactement tes compétences. Mais tu verras, un mois c'est vite passé, et en septembre, je te ferai bouger le plus possible, promis !

— OK, OK. C'est bon, j'y vais, en plus, la rue Saint-Jacques c'est quasiment à côté de chez moi. Tu parles d'un exotisme ! J'espère au moins qu'ils ne vont pas essayer de me convertir, je te préviens, je ne ferai pas ma première communion !

Sylvie éclate de rire.

— Reste positive : tu pourras dormir plus

longtemps le matin ! Et puis ces gens-là, je les ai vus, ils sont tout ce qu'il y a de plus sympa. Le père Lorge est un Mariste adorable, très drôle. Tu vas t'amuser, c'est sûr.

— Un père Mariste ? Késako ? Et je pourrai fumer au moins ?

— Fumer, je ne sais pas, mais il y aura sûrement un endroit où tu pourras t'évader de temps en temps. Les Maristes ? C'est une congrégation laïque masculine, qui se consacre à l'éducation de la jeunesse. On en entend peu parler ; mais trêve de commentaires, il t'expliquera tout ça mieux que moi. Alors c'est bon pour lundi ? Je confirme ?

— Tu peux confirmer, puisque tu n'as rien d'autre, traîtresse !

— Merci ! Tu me sauves la mise, je te revaudrai ça.

— C'est ça, c'est ça, facile à dire. Alors au revoir. On boira un verre la prochaine fois. Je rentre de suite là. J'ai mes courses et le ménage à faire. Maxime rentre ce week-end !

Faustine fonce au studio, met un peu d'ordre dans son bordel. L'évier déborde, la corbeille à linge aussi, tout comme les cendriers. Quand le chat n'est pas là… la souris flemme.

— Dring dring !

— Allô ?

— Bonsoir ma tite-Stine, c'est moi ! Je t'appelle de Roissy, faut que tu me rejoignes directement à la London Tavern. Je vais pas avoir le temps de passer par la maison. J'ai mon biniou avec moi, mais j'ai besoin d'une chemise propre. Tu viendras dis ?

— Bien sûr que je viendrai, et même avec la chemise. Tu m'as tellement manqué !

— Toi aussi, toutes ces nuits sans toi c'était

l’enfer.

— À tout à l’heure mon amour. Je t’aime !

Chouette ! Voilà qui laisse deux heures de plus à Faustine pour se préparer, et, comme Maxime rentrera de nuit, et qu’il aura autre chose en tête, ou ailleurs, que de regarder par terre, autant dire que le ménage est vite conclu. Subséquemment, l’amante païenne peut mettre l’accent sur les soins à sa petite personne. À commencer par un bon bain moussant et parfumé. Après quoi, elle sort le grand jeu. C’est le plein été, d’accord, mais, comme son amoureux repart dimanche soir pour trois semaines, elle prend à cœur de soigner l’emballage, histoire de lui donner un goût de revienzy. Or donc, elle étale sur leur lit les bas de soie qu’elle vient d’acquérir à prix d’or, le porte-jarretelles, le corsage qu’il préfère, pas tout à fait transparent mais presque, et pour terminer, la jolie jupe gitane à sequins dorés.

En sortant du bain, crépuscule oblige, Faustine allume le plafonnier. Il fait moite, un ventilateur ne serait pas du luxe, à défaut, la vêture se réduit au minimum. La seule fenêtre du studio, même grand ouverte, n’apporte pas d’air. En porte-jarretelles et culotte arachnéenne, Faustine, pose le pied sur une chaise et, s’appliquant à ne pas les filer, fait remonter ses bas, l’un après l’autre, jusqu’en haut des cuisses, avec ce plaisir très sensuel que procure le toucher de la pure soie. Elle les agrafe au porte-jarretelles, puis s’assied, demi-nue face au rectangle de la croisée afin de se maquiller minutieusement. C’est plus facile depuis qu’elle a reçu ce petit miroir lumineux qui ne laisse aucune zone d’ombre. Mais l’heure tourne. Il ne s’agirait pas d’être en retard. Vite ! Le corsage, les ballerines, le sac, le mouchoir, les cigarettes et la tête, alouette ! Enfin, ne pas oublier de prendre la chemise

demandée, puis fermer la fenêtre. Ce faisant, mécaniquement, elle lève les yeux : à trois mètres d'elle, juste en face, un tout petit point rouge dans l'ombre attire son attention. Tiens ! Elle n'avait pas remarqué qu'ils avaient un nouveau voisin.

Lui, par contre…

Le reste du week-end, avec Maxime, se passe agréablement. Elle l'a retrouvé à la London Tavern devant un gros steak frites, puis écouté jouer jusqu'à deux heures du matin. À chaque pause, il venait s'asseoir à côté d'elle, passant discrètement la main sous son corsage, histoire de refaire le tour du propriétaire. Faustine lui a tu l'incident gênant avec le voisin. Non seulement celui-ci s'était rincé l'œil, mais, en sortant de l'ombre, il avait osé lui proposer de monter boire un verre chez lui. Elle a refusé bien sûr ; non mais, pour qui se prend-il ! Pour l'heure, elle écoute son chéri lui raconter ses dernières aventures. Il sort d'un séminaire, toujours sur la compatibilité électromagnétique, matière qu'il apprivoise de plus en plus, et qui trouve un bon accueil chez ses élèves. La bonne nouvelle c'est que enfin, après trois mois d'attente, le contrat est signé avec la société américaine qui l'engage. Il était temps, s'il doit commencer à y travailler en novembre. Il avait beau faire confiance à son futur patron (qui n'a obtenu les visas et les accessits qu'au dernier moment), et avoir démissionné déjà, mais tant que c'est pas signé, c'est pas gagné. Bref, dans l'immédiat, tout baigne, on dirait que l'avenir se présente bien.

Faustine, dimanche après-midi, subit un long coup de téléphone de sa chère maman. À Grasse, ses parents craignent le pire.

— Ah, ma fille, on ne parle plus que des présidentielles ! Cette fois, c'est sûr, Valéry Giscard

d'Estaing (VGE), ne sera pas réélu.

— Et alors ?

— Tu te souviens de ce fameux coup de couteau que papa a reçu en 1946 ?

— Oui, oui (il s'en est assez vanté).

— Eh bien, on va dire que, pour une fois, il s'était trouvé au bon endroit au bon moment. Le hasard a permis qu'il file un sacré coup de main à VGE, ou un de ses sbires, à l'occasion d'une grève ou d'une émeute. Du coup, quand papa s'est rappelé à son bon souvenir, l'autre lui a renvoyé l'ascenseur, avec pour résultat notre installation facilitée sur la Côte d'Azur le moment venu, et une paix royale côté contrôles fiscaux pendant ces dix dernières années.

— C'est chouette d'avoir des amis si haut placés, dis donc !

— Tu l'as dit ! Le hic, c'est que maintenant il y a de fortes chances que ça se passe moins bien avec son successeur, quel qu'il soit. Celui-là n'aura aucune raison de nous faire des cadeaux, tu comprends, bien au contraire.

— Et alors ?

— Alors ? Ça nous oblige à trouver un repreneur, vendre le fonds et rentrer en Suisse avant l'installation du nouveau président.

— Vendre la Muller & Co ? Mais à qui ?

— Mais à toi, voyons ! Puisque je t'ai formée. Tu es la personne idéale, non ?

— Et, à supposer que j'accepte, qui te dit que je ne vais pas crouler sous les contrôles fiscaux rétroactifs, moi ?

— Mais non, voyons, personne ne te connaît, toi. Tu signes une franchise, tu bosses à ton compte et tu nous envoies des sous tous les mois. Nous on prend notre retraite !

— Comme des noix sur un bâton ! Vous voulez rire j’espère ? Vous êtes au courant que je ne suis plus toute seule ; que je vais me marier, fonder une famille et partir vivre en Amérique ?

— Oh ! Te marier, te marier, c’est plus vite dit que fait. Faudrait d’abord qu’il le veuille ton Roméo ! Pour l’instant y a rien de concret !

— Faudrait d’abord que son divorce soit prononcé ! Vous êtes marrants vous ! Bien placés pour savoir que ça ne se fait pas si vite ! Vous avez bien mis cinq ans à divorcer de vos conjoints respectifs à l’époque non ? Quoi qu’il en soit, ne comptez pas sur moi. Il est exclu que je prenne votre relève. Mais, je vous fais confiance, vous trouverez bien une autre poire entre Dudu, Agnès ou Miceli. Surtout elle, tiens, au moins elle sait coudre !

— Tu sais très bien qu’aucun d’entre eux ne serait capable de gérer l’entreprise, ni de créer des modèles ! Ils n’ont pas été formés pour ça. Ce ne sont que des commerciaux. Mais tu as raison, laisse-nous tomber, égoïste ! De toute façon, si on arrive à revendre le fonds et remettre le loyer on sera déjà contents.

Faustine raccroche, libérée. Ouf. Enfin débarrassée ! Elle n’en revient pas d’avoir osé délivrer le fond de sa pensée. C’est marrant que maman l’ait si bien pris. Elle n’a pas dû tout comprendre. Ou alors, elle a un autre tour dans son sac et prépare une prochaine offensive. Que c’est difficile de couper le cordon avec des gens si peu collaborants ! Comment faire pour qu’ils ne reviennent plus à la charge ? Est-ce que Faustine va devoir attendre la trentaine bien sonnée, pire, leur mort à tous, pour enfin vivre *sa* propre vie ? Vivement qu’elle soit en Amérique. On dirait qu’il n’y aura

jamais assez de kilomètres entre elle et tous ceux qui « lui veulent du bien ».

Rencontre décisive

Les locaux du Syndicat des Chefs d'Établissements de l'Enseignement Libre (SCEEL), sont situés rue Saint-Jacques, juste à côté du Val-de-Grâce. Il faut emprunter un petit passage entre deux pâtés de maisons, et tourner à gauche. On pénètre alors dans une courette, ombrée par quatre marronniers séculaires. À voir le nombre de fruits en maturation, il y a du balayage en vue. La folie du compostage n'a pas encore droit de cité. Faustine imagine le bonheur des enfants, du temps où cette courette appartenait au collège catholique ! Ça lui rappelle la toute première école bruxelloise qu'elle a fréquentée, quand ils sont arrivés en Belgique avec sa famille. Sans connaître encore la fameuse madeleine de Proust, elle avait été submergée de bonheur en retrouvant, dans ce pays inconnu, des arbres similaires à ceux qu'elle avait laissés en Suisse.

Ce lundi, alors qu'elle se présente à son nouvel emploi, Faustine trouve porte close. Elle n'en a pas l'habitude ; d'ordinaire de si bon matin, elle croise les femmes de ménage. Il est rare que les bureaux soient fermés. Faustine a toujours aimé arriver avant tout le monde et, se postant au milieu de la pièce, humer l'air ambiant en observant partout autour d'elle. Les gens laissent souvent traîner sur leur bureau des éléments qui trahissent leur intimité. À côté des photographies

du conjoint et des enfants, des cartes postales des dernières vacances, on retrouve les emballages vides de leurs gâteaux préférés, des tasses trahissant les amateurs de thé ou de café, parfois des canettes avec une cuillère dedans, pour garder les bulles, ou encore des blisters entamés de médicaments qui dénoncent un *burn-out* imminent. On reconnaît les employés maniaques à la bouteille de désinfectant, surmontée d'un chiffon, à proximité du téléphone.

Mais aujourd'hui, Faustine n'aura pas à patienter longtemps. Un homme, sobrement habillé en prêtre, costume noir, chemise grise, petite croix argentée sur le plastron, la suit de près. Grand, mince, la chevelure grisonnante respectable, il arbore un sourire légèrement ironique. Son regard bleu, indéniablement intelligent, pétille derrière des verres épais. Il se présente :

— Jean Lorge. Alors, c'est vous la nouvelle intérimaire ? Faustine, c'est ça ?

— Bonjour monsieur, oui, moi-même, pour vous servir.

— Parfait, entrons, je vais vous montrer les locaux et votre place de travail. Mais d'abord, nous allons boire un bon café, en attendant que Sylviane se pointe.

Le langage, contrastant avec la mise, lui enlève dix ans et le rend encore plus sympathique. Précédant Faustine, il ouvre toutes les portes, à commencer par celle de la kitchenette, où il met de l'eau à chauffer. Ensuite, il lui montre son bureau à lui, garni de livres du sol au plafond, puis celui de la juriste qu'il vient d'embaucher. Elle commencera début septembre. Il termine la visite par l'espace des secrétaires, complété d'un étroit comptoir de réception, bien fourni en documentation destinée aux enseignants. Le

père Lorge (grand communicateur devant l'Éternel, pour ne pas dire relativement bavard), explique longuement à Faustine pourquoi il a fait appel à elle. En fait c'est tout simple : Sylviane, la secrétaire titulaire attend son premier enfant. Elle est enceinte de 8 mois et languit de partir en congé maternité, sitôt que Faustine sera au courant de l'ensemble des tâches à accomplir ; ce qui, en principe, devrait être fait d'ici la fin de la semaine.

À la base, le boulot est relativement simple : le syndicat met en contact les enseignants avec les directeurs d'établissements catholiques privés, et vice versa. Pour les aider à s'apparier, au mieux de leurs intérêts personnels et communs, est édité, une fois par mois, un fascicule qui présente les uns et les autres, puis les uns aux autres. À charge pour les secrétaires de mettre à jour les informations et de relancer les dirigeants, ou les demandeurs d'emplois, si des données manquent sur leurs *curriculums vitae* respectifs. C'est un travail minutieux et précis. On ne peut pas se permettre d'envoyer mille exemplaires, voire plus, comportant des erreurs obligeant à publier un *erratum* la fois suivante. Posséder un français impeccable est une priorité. Faustine devra se relire maintes fois avant que le père Lorge signe le bon à tirer. Faustine s'inquiète, doute de ses capacités, mais il la rassure, lui aussi fera une relecture, et il est champion !

Le père n'a pas fini sa dernière phrase que Sylviane arrive. En nage, le ventre proéminent, la démarche en canard. Faustine la contemple, bouche bée. La future maman est une cap-verdienne haute en couleur, absolument magnifique, vêtue d'un boubou chamarré, maquillage sublime sur un teint d'ébène comme on en voit peu. Devant la mine de Faustine,

elle éclate d'un grand rire sonore puis, tout à coup, se plie en deux.

— Aïe, Aïe, Aïe ! Ça y est, il joue encore au foot, ce coquin !

S'adressant à Faustine, dans un bel accent des îles attrapé à Barbès :

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, toi ? Apporte-moi plutôt une tasse de café ! Si le père Lorge l'a fait tout à l'heure il doit plus être trop chaud maintenant !

— Oui, oui, bien sûr, j'y vais tout de suite. Asseyez-vous, restez tranquille, je reviens.

— Et garde tes « restez tranquille » pour toi, je ne suis pas malade hein ! Seulement enceinte !

— Je sais, je sais ; mais j'ai encore jamais pratiqué d'accouchement dans un bureau, moi, j'ai pas mon diplôme de sage-femme, alors j'évite les risques ; c'est pas dans mon contrat d'intérimaire ! Explose Faustine gaiement, avant de disparaître au bout du couloir.

Elle revient quelques secondes plus tard avec deux tasses de breuvage tiède, qu'elles savourent paisiblement. Puis Sylviane passe le reste de la matinée à mettre sa collègue au courant. Elle a préparé une *check-list* afin de ne rien oublier. Ici, les filles travaillent sur des IBM à boule. Quelle merveille ! Rien que le ronronnement déjà ; au bout d'un moment, si on reste dans le rythme, on arrive à anticiper et parfois même à aller plus vite que la machine : jusqu'à la bloquer. C'est très rigolo. Lucky-Faustine tape plus vite que l'ombre de la boule ! En plus, grande nouveauté pour elle, il y a un ruban correcteur. Il suffit d'appuyer sur la touche arrière et hop, c'est corrigé. Fini l'enfer des Tipex et du liquide blanchâtre qui n'a jamais vraiment la même couleur que le papier. Faustine est ravie. Elle tape les

épreuves, les fait relire, et sitôt le feu vert obtenu, les prépare pour l'imprimeur et les confie à un coursier. C'est le moment de préparer les enveloppes et les adresses. Dès le retour des feuillets imprimés, il faudra les assembler en fonction des multiples demandes, puis les envoyer aux intéressés. Un bon millier de personnes concernées. L'affaire est faite ! Avant la fin de la semaine, Faustine est parfaitement à l'aise. Le père Lorge, toujours prévenant et préposé au service, va chercher des bières panachées bien fraîches pour fêter ça. Le soir-même, Sylviane s'esquive, délivrée. La relève est assurée, elle va pouvoir accoucher dans la paix et la bonne humeur. Faustine, comme toujours, s'est bien intégrée. Désormais, elle sait tout sur la layette d'un nouveau-né, la manière d'enturbanner un boubou et la susceptibilité légendaire des femmes du Cap Vert.

À l'heure du déjeuner, la jeune intérimaire a tout de suite été prise en charge par le père Lorge. De l'autre côté de la cour, une petite cantine accueille non seulement les employés du Syndicat (fort peu nombreux on l'a vu), mais également les enseignants d'un collège catholique voisin, et ceux d'une administration toute proche. Le premier jour, pour fêter un départ à la retraite, un apéritif est offert dans une salle attenante. Le père Lorge souhaite en profiter pour présenter Faustine aux voisins. Tout le monde attend, dans un silence quasi-religieux, que la personne supposée faire un discours arrive. Mauvais minutage. Il est 11 h 30, et c'est précisément l'heure à laquelle la jeune femme commence habituellement à ressentir une fringale épouvantable. À sa grande confusion, son ventre se met à gargouiller bruyamment, attirant sur elle tous les regards, encourageant même quelques rires discrets. La

pauvre Faustine ne sait plus où se mettre, et devient écarlate, cherchant partout un petit trou de souris. Plus tard, à la cantine, le père la présente à une de ses plus chères amies, directrice d'école elle aussi, bientôt à la retraite, Mlle Lagardère. Il déjeune avec elle chaque fois qu'il le peut. Penchée sur sa canne, la demoiselle promène une patte folle, séquelle d'un accident récent, et un humour indéboulonnable, tout d'autodérision. Mise au courant de la mésaventure de Faustine, elle avoue qu'elle non plus, ne supporte pas d'attendre quand la faim se fait sentir. Cela a donné lieu à quelques jolis scandales au cours de sa longue vie, l'inanition la faisant parfois s'évanouir sans prévenir, et tomber de manière irrévérencieuse, cul par-dessus tête. Dans le réfectoire, le trio rit beaucoup. Le père est ravi d'être si bien entouré, lui non plus ne tarit pas d'anecdotes passionnantes. Faustine en profite pour lui demander des précisions sur la congrégation laïque des frères maristes et comment il en est venu là. Le père lâche quelques bribes sur son enfance à Senlis et sa jeunesse chez les Jésuites. Il explique qu'il a une sorte de contrat avec sa congrégation ; qu'en outre il ne peut pas choisir ses emplois, étant astreint au devoir d'obéissance envers la Vierge Marie, sa Sainte Patronne à laquelle il a voué sa vie. Un jour prochain il racontera son parcours à Faustine, quand ils auront un peu plus de temps.

Chaque vendredi matin, le père Lorge invite Faustine dans son bureau au motif de lui remettre sa fiche de présence paraphée. À cette occasion, il essaie de la faire parler d'elle, de sa foi, de sa manière d'appréhender la vie et la religion. Hélas pour lui, Faustine est en pleine période agnostique. La religion, l'opium du peuple, la consolation des pauvres,

l’étanchéité des voies du Seigneur, Dieu donne, Dieu reprend ; très peu pour elle tout ça. Ce n’est pas ainsi qu’elle a été élevée, et leur bouquin collectif, là, cette bible, traduite par des hommes pour des hommes, où la femme n’a droit qu’à une côte (mais souvent aussi à tout le boulot), ne lui inspire qu’une confiance très relative.

Bien sûr, elle aussi est persuadée qu’il y a « quelque chose, quelque part, personne ne sait où, de plus grand, de plus important ». Mais c’est quelque chose de tellement immense, justement, que les hommes ont tort d’essayer de l’expliquer parce que ça les dépassera toujours. Ils ne sont pas à la hauteur. Voilà la vérité vraie. Ils ne savent que ramener leur Dieu à leur niveau. En ce qui la concerne, Faustine ne croit qu’à l’Amour et à la puissance de la Vie. Pour le reste : ne pas voler, ne pas tuer, ne pas convoiter le mari de sa voisine (dans la mesure du possible bien évidemment), et surtout ne pas juger, ne pas jeter la première pierre et aimer son voisin comme soi-même. C’est déjà un joli programme non ?

Le père Lorge rit. Pas rancunier.

— Eh bien voyez-vous, jeune fille, avec tout ça, vous avez beau vous prétendre athée, il n’en demeure pas moins que vous semblez avoir adopté un comportement tout ce qu’il y a de plus chrétien !

♪♫ *Trompettes… de la renommée* ♫♪

Mal embouchées ou non, dixit Georges Brassens, elles s’en donnent à cœur joie, certains jours, les trompettes dans la cour du Val-de-Grâce. Le père Lorge explique à Faustine que le nouvel hôpital d’instruction des armées a été inauguré en janvier 1979. Tout récemment donc. Si l’établissement accueille aussi, régulièrement, des personnalités importantes ou connues, ayant besoin d’une aide médicale, il est ouvert à l’ensemble des assurés sociaux, même sans lien avec le ministère de la Défense. Par contre, si l’un de ces VIP de l’armée française vient à franchir le Styx, il a droit à tous les honneurs, dont le salut aux Armes, le drapeau sur le cercueil et toute la sainte panoplie. D’où la musique de circonstance que le vent amène jusqu’au Syndicat, au travers des fenêtres ouvertes. Chaque fois qu’elle l’entend, Faustine aimerait bien savoir qui on salue ainsi, et ce qu’il a fait pour mériter ça, mais, à son grand dam, les célébrités de l’armée ont rarement des accointances avec celles qu’on rencontre dans *Point de Vue* ou *Images du Monde ;* elles ne sont connues que des initiés et, franchement, n’intéressent personne d’autre.

À la fin de la dernière semaine d’août, Jean Lorge convoque Faustine dans son bureau.

— Jeune fille, comme vous avez pu le constater,

Sylviane n’a pas très envie de revenir travailler tout de suite. Manifestement, la maternité lui convient bien. Elle m’a demandé un mois de rab afin de pouvoir continuer à pouponner.

— J’avais compris, et donc ?

— Donc, j’aurais encore besoin de votre aide. Mon petit doigt me dit que vous vous plaisez bien ici, en ma compagnie (rire). Par contre, je n’ai pas les moyens de vous payer au tarif « intérim ». Est-ce qu’on pourrait s’organiser autrement ? Entre nous ? En adaptant les prix, bien évidemment.

Faustine, qui a eu le temps de s’attacher au vieux bonhomme, est d’autant plus réceptive que Maxime lui a annoncé récemment qu’il n’a pas prévu de vacances avec elle, cette année. Son divorce lui coûte trop cher, la pension des filles aussi, sans compter leurs déplacements trimestriels en avion entre Cagnes et Saint-Junien chez leur grand-mère. Elle nuance néanmoins sa réponse au père Lorge.

— Hum, je ne sais pas si j’ai le droit de faire ça. Il faudrait que je vérifie. Normalement, je suis supposée attendre trois mois avant de travailler à mon compte chez un client. Je risque ma réputation, et surtout d’être virée de l’agence.

— Et si on fait un petit effort ? On restera discret soyez rassurée, et si ça peut aider on partagera les bénéfices.

— Bah, de toute façon je ne vais plus faire d’intérim à partir d’octobre puisque je serai à l’école de cuisine. Je n’ai qu’à dire que je me mets en vacances depuis ce soir ; je ne pense pas que quiconque ira me dénoncer.

— Bravo, alors ! Marché conclu !

Heureusement que Sylvie, responsable de l’agence et, accessoirement, sa meilleure amie, n’est

pas encore rentrée de vacances. Faustine, en allant chercher son chèque ce vendredi soir, et en se mettant provisoirement aux abonnés absents, n'aura pas besoin de lui mentir. Finalement, ça l'arrange assez cette prolongation de contrat inattendue avec le père Lorge. C'est vrai qu'elle est bien là, dans son petit cocon. En outre, garder des horaires réguliers, se contenter d'un travail de routine, sera reposant et lui laissera les coudées franches et l'esprit libre pour organiser la suite.

En effet, le mois de septembre s'annonce bien occupé. Premièrement, trouver un logement à proximité de l'école de cuisine de Gouvieux. Elle y commencera les cours dès le 6 octobre en vue d'achever une formation exploitable aux USA, si possible dans la société même qui a engagé Maxime. Ensuite, acheter le matériel et les vêtements requis selon la liste agrafée au contrat, puisqu'il s'agit d'un stage rémunéré. Le tout, en organisant la remise du bail de la rue Blainville, la liquidation de leurs meubles et des effets qu'ils n'emporteront pas aux USA.

Elle espère que Maxime l'aidera. Lui n'est attendu en Virginie que le 3 novembre. Il a néanmoins tenté de la prévenir qu'elle ne pourra pas trop compter sur lui. Non seulement il va devoir ingérer quantité d'informations pour son futur emploi, mais également acquérir de nouveaux vêtements dignes d'un enseignant. Il fait la grimace. Comme nombre d'hommes, il a horreur de ça, perdre du temps dans les magasins. En outre, il leur faudra des bagages suffisamment volumineux et solides pour contenir ce dont ils auront besoin dans ce pays de sauvages. Il pense les trouver sans peine au Bazar de l'Hôtel de Ville. Il emportera avec lui une documentation

imposante, mise de côté ces dernières semaines, ainsi qu'un oscilloscope de grande valeur qu'il a *soustrait* à la société qu'il quitte (en effaçant à la lime le numéro de série). Il pense que ça fera bien dans la corbeille de noces.

Le Jardin des Plantes se vêt de couleurs automnales en ce joli mois de septembre 1980. Sachant que ses journées parisiennes sont comptées, Faustine les savoure particulièrement. Elle regrettera la rue Blainville où, bien consciente de son statut de privilégiée, elle a vécu de si jolies aventures. Elle n'oubliera pas ses petites voisines comédiennes, toujours dans la dèche, ainsi que Mireille (sa première amie), Sylvie (de l'agence d'intérim), et tous ces gens passionnants, rencontrés dans le cadre de ses missions. Elle aura souvent une pensée nostalgique pour le marché de la rue Mouffetard, le lavomatic, les clochards de la Contrescarpe, la supérette de la rue Monge, le Volcan (leur resto favori), l'Hôtel des Grandes Écoles (leur tout premier nid). Merveilleux souvenirs de ses vingt ans qu'elle se promet de coucher sur papier un jour !

Quant à Maxime, il semble pris, nuit et jour, d'une frénésie d'activités. Inquiet de mettre suffisamment d'argent de côté pour leur installation – payer un loyer, racheter des meubles – en Amérique, il joue sans interruption, partout où on le demande. S'il n'a pas carrément une *affaire* au Slow Club, à la Huchette ou au Petit Journal Saint-Michel, il va traîner ses guêtres au Petit Opportun, au Sofitel de la porte de Sèvres, ou encore dans les salons du Méridien près de l'Étoile, essayant de se placer. Ses jours de congé, il parcourt la ville dans tous les sens avec Faustine, à pied comme il se doit, explorant les bouquinistes et autres librairies. Plus d'une fois il a remercié la jeune

femme de lui avoir rouvert les yeux sur sa ville, lui insufflant son enthousiasme et sa juvénile appétence. En vue de son départ, il a commandé des costumes en velours côtelé sur mesure, n'ayant rien trouvé de convenable en boutique. Il cherche partout des chaussures à peu près correctes, sachant que rien ne saura remplacer celles qu'Ange, le cordonnier du Vieux Cagnes, lui confectionnait sur mesure autrefois. Faustine, quant à elle achète sans compter chaussettes, sous-vêtements et pull-overs. Il paraît que les hivers sont rudes en Virginie. Elle a même trouvé pour son homme un blouson d'aviateur en cuir, chaudement doublé.

Un soir, Maxime rentre tout joyeux. Il a reçu une réponse à son annonce, postée dans les commerces environnants, concernant la reprise de leurs meubles. En effet, un couple d'étudiants est intéressé. Ils viendront prendre, fin octobre le matelas, la table, les chaises et les étagères, ainsi que le four, les casseroles, les rideaux, et le reste de vaisselle. Faustine s'est offert le luxe de remettre *par-dessus les autres* les assiettes, les verres et les couverts qu'elle avait *empruntés* à la Truffière (le resto juste en dessous de chez eux), deux ans plus tôt. Elle a posé les chaises supplémentaires contre le mur. Elle a ri en pensant à la tête des tenanciers, quand ils retrouveront leurs petites affaires. Dommage qu'elle ne soit plus là pour voir ça !

Dès l'instant où tout est sur les rails, rue Blainville, Faustine peut enfin se consacrer à ses besoins personnels. La liste est longue de tout ce qu'il lui faut acquérir pour son école de cuisine. En plus, c'est hors de prix. Heureusement qu'elle a des économies ! Chez Duthilleul & Minard, rue Turbigo, elle trouve les pantalons pied de poule, les vestes de

cuisinier, les tabliers, les sabots et les tours de cou. Minimum deux de chaque, est-il mentionné sur l'inventaire.

Elle parcourt la rue de Rivoli en long et en large et en travers, dans l'espoir de dénicher le minimum professionnel du cuistot (ce qui est exigé par l'école), sans se ruiner pour autant. Après plusieurs jours de recherches, elle achète, à l'Atelier des Arts Culinaires, rue Daumesnil, la mallette de ses rêves. On dirait un coffret à bijoux ! Faustine ne se lasse pas d'admirer tous ces ustensiles dont elle a hâte de connaître la fonction. Il y a entre autres : un couteau éminceur, un couteau filet de sole, un couteau office, un couteau à tourner et deux ou trois autres qu'elle connaît déjà, accompagnés de l'indispensable fusil servant à les aiguiser. Elle s'amuse avec le canneleur, le vide-pomme et la corne. Il y a aussi, dans le coffret : une spatule, une aiguille à brider avec son fil et un pinceau en soie naturelle. Ne manquent plus que des douilles de différentes formes, et la poche qui va avec.

Pour attendre Maxime, ce soir-là, Faustine revêt son costume professionnel. Il l'a beaucoup, beaucoup apprécié, à tel point même qu'il n'a eu de cesse de le lui retirer ; prétextant qu'elle était vraiment trop sexy dedans.

Fin septembre. L'heure des adieux est venue, rue Saint-Jacques. Jean Lorge offre l'apéritif. Il y a convié Mlle Lagardère. Sylviane a profité de l'occasion pour passer avec son bébé fillette. Adorable, comme tous les bébés du monde. Au moment de partir on s'échange les numéros de téléphones et les adresses. En aparté, le père Lorge déclare à Faustine qu'à partir de maintenant il n'est plus son employeur et que, par conséquent, il s'autorise à la tutoyer en toute amitié. Faustine répond du tac au tac en faisant de

même, ce à quoi il ne s'attendait pas. Voyant qu'il est un peu déstabilisé, elle lui parle du poème de Jacques Prévert, *Barbara*, qu'elle a lu récemment : *« … Rappelle-toi cela Barbara, Et ne m'en veux pas si je te tutoie,*
Je dis tu à tous ceux que j'aime… ». Alors, Jean comprend, et accepte, cette familiarité. Une grande amitié éclot, ce soir-là, qui grandira au fil des ans, et ne s'éteindra qu'à la mort du père, en 1995.

Avant l'effort, le réconfort

Ah, Paris, quelle ville attachante ! Faustine est reconnaissante d'en avoir profité pendant ces quelques mois. Elle y a vécu des moments très forts. Peu banals. Se trouver nez à nez avec des flics armés de mitraillettes à la sortie du métro Monge, par exemple (quand on vient d'un pays neutre ça fait drôle), ou encore cette incroyable journée de grève des transports, où la solidarité entre Parisiens les a montrés sous leur meilleur jour. Tout le monde s'entassait dans les rares bus qui daignaient s'arrêter. On se faisait de la place sans râler, il y avait même des voitures qui stoppaient pour prendre des passagers inconnus allant dans leur direction.

Avant de s'enterrer à Chantilly où l'attend son école de cuisine, Faustine fait le tour de ses amis histoire de leur dire au revoir, sinon adieu. Avec Maxime, ils passent une jolie soirée dans un boui-boui qui sert de la raclette à gogo en compagnie de Sylvie et de Jean-Fabrice, son compagnon. Faustine n'oubliera jamais la tête des serveurs, ni leur grimace de dépit, quand leurs invités commandent une vingtième portion fromage-patates, longtemps après qu'eux-mêmes eurent déclaré forfait ! Mais où mettent-ils tout ça ? Une chose est sûre, ils ont bouffé le bénéfice avec !

Un dimanche, alors que Faustine se retrouve seule

une fois de plus, le père Lorge l'invite au restaurant. Il tient à sceller leur amitié, mais surtout à mieux faire connaissance hors les murs du bureau, sachant qu'ils ne se verront plus avant longtemps. Il sent un certain potentiel dans cette gamine et quelque chose, curiosité ? intuition ? le pousse à suivre son évolution. Il a choisi un restaurant grec de la rive gauche. Une première pour Faustine. Au vu du nombre d'ambulances croisant dans les parages, certains soirs où elle fréquentait assidûment la Huchette, elle n'avait encore jamais osé s'y risquer. Nonobstant ce détail, ce jour-là, le prêtre et son invitée n'ont pas été empoisonnés. Ils ont bien mangé, bien bu – un excellent vin grec – et énormément parlé. Faustine sent qu'elle peut se confier sans fard et sans restriction à son nouvel ami. Il ne la juge pas ; quoiqu'elle dise, elle sent que son regard reste bienveillant, mieux, tolérant. Même lorsqu'elle lui raconte les péripéties de sa liaison avec Maxime. On est loin, avec lui, des hypocrisies de certains bien-pensants. Sans se l'avouer, la jeune femme adopte celui qui devient, subtilement, comme pour les dames du temps jadis, son *directeur de conscience*. Poste qu'il occupera à vie, mais ça, elle ne le sait pas encore.

Le reste du temps Jean parle et Faustine écoute. Il lui arrive parfois d'essayer de lui vendre les vertus du catholicisme, mais elle n'achète pas ; étant surtout intéressée par la vie de ce personnage charismatique. Comment devient-on prêtre ? Renonce-t-on facilement à une vie *normale*, aux enfants, à l'amour, aux femmes surtout ? Faustine sent bien qu'il les aime, le vieux séducteur qui s'en défend. Pourquoi alors, à un moment de sa vie, a-t-il *démissionné* de son boulot d'homme reproducteur ? Quel a été l'élément

déclencheur ou rédhibitoire ? Lui, en réponse, prône les circonstances, l'opportunisme, la paresse peut-être, à l'exclusion, dans un premier temps en tous les cas, d'un quelconque *appel* céleste. Lucide, un peu comme ces instits qui n'ont jamais quitté les bancs de l'école et prétendent tout ignorer de la vraie vie, ou encore ingénu, tel ces gens institutionnalisés très jeunes. Jean, comme son frère, a été élevé chez les jésuites, à Senlis, et n'en est parti que pour intégrer la confrérie des *adorateurs de la vierge Marie* – une femme pas comme les autres – comme il dit en riant. Dans le fond, son engagement est cohérent avec l'évangile de son homonyme qui révèle l'importance de la participation des femmes au temps de Jésus, et surtout celui de la première apôtre, sommée avant quiconque d'aller annoncer la « bonne nouvelle » de la résurrection.

Le contrat synallagmatique conclu avec la communauté des frères maristes lui convient très bien. Il est entièrement pris en charge sur le plan logistique, en échange d'un travail imposé. Quant à l'incontournable vœu de chasteté, jeune homme déjà il a appris à gérer ses pulsions. Avec le temps la frustration due à l'abstinence s'estompe.

Faustine lui demande si toutes les horreurs qu'on raconte sur les exactions des jésuites sont vraies et, si non, pourquoi il n'est pas resté chez eux. Jean estime qu'il a trouvé plus de liberté chez les maristes, sans compter que la communauté est également internationale et lui offre la possibilité de voyager. Il lui arrive, la maison mère étant en Californie, de traverser l'atlantique pour s'y rendre. Il aime bien louer une décapotable sur place. Son problème quand il voyage ? Trouver chaque jour un endroit pour y dire la messe. Seule obligation réelle de son sacerdoce.

Mais à part ça, une fois qu'il a terminé son boulot, il est relativement libre de ses mouvements, comme il s'est fait beaucoup d'amis partout, il ne manque pas de belles rencontres. Fort de toutes ces expériences, le père est un homme fascinant. Il a tout vu, tout entendu. Curieux de nature, il adore poser des questions, même vachement intimes parfois. La vie physique, autant que psychique, du commun des mortels l'intéresse au même titre que les films qui passent, les expositions de peinture, ou encore toutes les sortes de musique. Après leur repas, les deux amis déambulent un moment sur les quais puis se séparent en se promettant de toujours garder le contact.

Le lendemain, Faustine trouve dans sa boîte aux lettres la confirmation de son inscription au foyer de jeunes travailleurs de Nogent dans lequel elle avait trouvé une place *in extremis*. Elle habitera à partir du 6 octobre : 50 rue du Général de Gaulle. Quand elle a lu l'adresse, elle n'a pu s'empêcher de sourire : dans ce pays chaque ville, chaque village possède sa rue de la République, son avenue de la Gare, et sa place ou sa rue du Général de Gaulle. Quel manque d'imagination ! Ils vont passer un après-midi, Maxime et elle, à transporter ses affaires, casseroles, bouilloire et indispensable machine à café réveil. La voilà quasi installée. Faustine aura le droit de « finir » la voiture quand son amoureux sera parti aux USA, début novembre, mais, en attendant elle est supposée rester dans la région – on l'a prévenue qu'elle aura des horaires impossibles –, et prendre le train entre Nogent et le Manoir de Gouvieux. En rentrant avec Maxime ils sont passés devant ce dernier. C'est une très jolie petite construction dont on dit qu'elle appartint à la famille Rothschild. Faustine se réjouit de voir l'aménagement intérieur, surtout celui des

cuisines.

Auparavant, surprise ! Mireille l'invite le temps d'un week-end prolongé aux Sables-d'Olonne, dans la résidence d'été de ses parents. Elles profiteront des derniers beaux jours de l'année. Hélas, le prix de la paix exige un détour pour déposer Pollux, le chien de son amie. La maison des Sables est trop petite pour tout le monde ; le voyage trop long pour l'animal qui ne supporte pas la voiture. Il sera mieux chez les parents de Mireille. Cela signifie traverser tout Paris, depuis le 15e arrondissement jusqu'à Palaiseau, avec à l'arrière un *Lhassa Apso* hurlant à la mort. Faustine a du mal à le prendre avec bonne humeur. Faites-le taire, bon Dieu, faites-le taire ! Mais voilà, Mireille est une maîtresse tolérante, voire laxiste (ou seulement habituée). Pour elle ce n'est vraiment pas terrible. Heureusement, on peut fumer dans la voiture. Faustine enchaîne les clopes. Une heure, quatre cigarettes et deux cachets d'aspirine plus tard, enfin débarrassées du bruyant animal, elles sont sur la route des Sables. Pendant les quatre heures restantes du trajet, Faustine ne tarit pas. Elle adore se confier à son amie et lui raconter toutes les frasques de son Maxime. Mireille, célibataire malgré elle, prêche l'indulgence. Elle connaît un peu Maxime puisqu'elle a couché une ou deux fois avec quand il est monté à Paris (et que Faustine lui en avait si magnanimement octroyé la liberté). Si elle lui en veut encore un peu d'avoir rêvé à une possible union, elle a compris, depuis, qu'il est définitivement amoureux de Faustine. Il ne sait pas le lui monter, certes, mais pour l'assistante sociale qu'elle est, c'est certain. Elle s'efforce de calmer les contrariétés de sa jeune amie et lui donne des conseils pour faire respecter ses désirs (besoins ? Ce qu'elle-même n'a jamais su).

À force de jacasser, les deux femmes arrivent aux Sables. L'antique deux-chevaux de Mireille n'a, pour une fois, pas fait de caprice. Faustine inspecte avec curiosité le cabanon des parents de son hôte : sorte de cube crépi de blanc, au toit de tôle ondulée, et aux murs à peine plus épais que du papier à cigarette. Elle est très surprise de voir que la « pelouse », un pauvre petit carré de verdure pelée de cinq mètres sur quatre est entouré de très hauts murs qui oblitèrent toute vue. Mireille explique qu'ainsi elles pourront faire du bronzage intégral (s'il y a du soleil). La plage des Sables-d'Olonne est à plusieurs kilomètres. Elles iront s'y promener bien sûr, mais à cette saison, avec les vents, il n'est pas possible de s'y installer, on peut seulement passer entre les rafales, éventuellement essayer de trouver quelques coquillages, essentiellement des couteaux. Mais foin de babillage, la faim se fait sentir ! Et si on commençait par une pizza avant d'aller danser ? Demain on ira à la halle aux poissons s'acheter des crabes ; on se fera un festin !

Aussitôt dit, aussitôt fait ! La pizza n'est pas franchement mauvaise. Elles la mangent dans une sorte de grange, donnant sur le port et la mer, que Mireille fréquente souvent. Ensuite, il est temps de rallier le dancing du coin. La soirée se révèle décevante. Trois pelés et deux tondus dont un paysan du cru, complètement bourré, qui s'obstine à massacrer les doigts de pieds de Faustine tout en essayant de la convaincre de finir la nuit chez lui. Faustine prend la fuite, voit Mireille qui s'éclate au comptoir. Elle rit beaucoup, entourée de connaissances rencontrées l'été dernier. Faustine peine à la convaincre de rentrer avant que son satyre lui saute dessus. Il est tellement en manque le pauvre

garçon que c'est devenu une idée fixe. Pour finir, lassée par ses appels au secours, Mireille accepte de lâcher son verre et de prendre le chemin du bungalow.

Les deux femmes ont dormi côte à côte dans l'unique lit. En se réveillant, un peu avant son amie, Faustine est frappée par la fraîcheur de son visage. Les traits détendus dans l'abandon du sommeil, elle garde, à bientôt quarante ans, une carnation de jeune fille. Faustine est épatée et impressionnée. Si seulement elle pouvait vieillir ainsi ! Mireille n'est pas une lève-tôt, c'est le moins qu'on puisse dire. Sautant le petit déjeuner, elles se contentent d'une tasse de café lyophilisé avant de se rendre en vitesse à la halle aux poissons. Il est bien trop tard pour accueillir les pêcheurs qui rentrent, mais par bonheur, il reste quelques crabes. Mireille en choisit deux très gros et les fait emballer. De retour à la voiture elle les balance sans ménagement sur la plage arrière. Sitôt à la maison, pendant que Faustine fera la mayonnaise, elle les ébouillantera vivants, comme cela se fait traditionnellement. Au fait, a-t-on pensé au persil ? Faustine se retourne pour vérifier et là, horreur ! les crustacés, évadés de leur sac, se promènent tranquillement sur les sièges arrières. Faustine hurle, Mireille fait un écart, manque de rentrer dans la voiture qui arrive en face, puis regarde dans le rétro. Elle éclate de rire ! Déclare que ce n'est pas grave, selon l'adage qui prétend que les petites bêtes ne mangent pas les grosses ; elles ont bien le temps de rentrer à la maison avant qu'un drame se produise. Mais Faustine n'est pas tranquille. Elle surveille sans arrêt les bestioles, imaginant les gros titres du lendemain : « Deux jeunes femmes attaquées par des crabes sanguinaires ! ». Elle est à deux doigts de la

crise de nerf, sentant pratiquement les créatures lui grimper dessus, s’emmêler dans ses cheveux, lui pincer les oreilles et le nez, avant de s’acharner sur ses yeux. Une vision d’épouvante à laquelle Mireille met fin en se garant devant la maison, et en récupérant leur repas sans faire de chichis. Il est vrai qu’une fois cuits puis accompagnés d’un bon coup de blanc et de pain frais, les « monstres » deviennent soudain plus gracieux !

L’après-midi se passe à somnoler sur la pelouse. La météo ne prédispose pas à la bronzette, hélas, au grand regret de Mireille qui remercie néanmoins son invitée de ne pas râler en permanence ainsi que l’auraient fait la plupart de ses autres amies. En fin d’après-midi ces dames rentrent à Paris, récupérant le chien Pollux à Palaiseau au passage. Évidemment, sur le chemin du retour, il ne hurle pas, le bougre. Tard dans la soirée, Mireille dépose Faustine près d’une station de taxis. Faustine est ravie de son week-end qui l’a bien distraite finalement ; elle qui appréhende de se retrouver seule dans un foyer de province, même si elle se réjouit de découvrir l’école de cuisine.

Nogent le… trou !

— Qu’est-ce que c’est moche !

Gémit Faustine, campée devant le foyer de jeunes travailleurs. Un cube de béton gris, sans volets ni balcons. Pas le plus petit arbre à se mettre sous la pupille, même les fleurs de pavé ont déserté. Pourtant, quand elle était passée déposer ses affaires, elle n’avait pas ressenti cette impression lugubre.

— Et dire qu’il va falloir passer six mois dans cet endroit sinistre. Je ne vais jamais tenir le coup, moi, Pénélope, au secours !

Qu’elle se rassure, l’intérieur n’est pas plus attrayant. Faustine se rend compte qu’elle réagit en enfant gâtée ; elle qui vient en direct de la Contrescarpe, un quartier culte de Paris, comme on dirait aujourd’hui. Il est vrai que beaucoup ici sont bienheureux d’avoir, en plus d’un toit sur la tête : un lit, une cafétéria ouverte midi et soir, sans oublier le stage qui leur promet un avenir, pour incertain soit-il. Ils n’en avaient pas tant dans leur banlieue ghetto.

Faustine s’approprie sa chambre. Un lit une place au matelas correct, un lavabo, des étagères, une penderie, une table, une chaise. Elle s’organise pour mettre d’un côté les effets professionnels et de l’autre sa garde-robe. Il reste une étagère pour caser la batterie de cuisine – deux plaques, deux casseroles, un peu de vaisselle –, plus quelques aliments qui

seront bienvenus les jours où elle se lèvera trop tôt pour la cafétéria. Elle sait que la plupart du temps elle déjeunera ou grignotera à l'école. Pratique quand on bosse dans la restauration, rien que de goûter ce que vous cuisinez vous remplit l'estomac (pour autant que ce soit mangeable). Idem dans le cadre des stages intermédiaires. Au final elle achète quelques potages de nouilles instantanées (beurk), du café lyophilisé, des biscottes qui se gardent longtemps, et bien sûr des friandises pour les longues soirées sans télé. Tout cela satisfera l'essentiel de ses besoins.

Sa chambrette organisée comme elle seule sait le faire, elle part à la découverte des locaux communs. Plusieurs jeunes sont dans la cuisine en train de lier connaissance. Il y en a de tous horizons. Faustine se renseigne, mais aucun d'entre eux n'est inscrit à l'école hôtelière de Gouvieux. Dommage, elle devra faire la route toute seule. Les jeunes gens qui vivent là sont, pour la plupart, en apprentissage où en école privée à Nogent même. Trop éloignés de chez eux pour pouvoir rentrer le soir, ils retrouvent leur famille le week-end. Faustine se rend compte rapidement qu'ils sont tous beaucoup plus jeunes qu'elle. Trop immatures pour être des interlocuteurs intéressants. Il faudra qu'elle se fasse une raison et assume son autonomie. Tant pis, mais tout n'est pas perdu, peut-être que parmi ses collègues apprentis cuisiniers, ou ses professeurs, elle rencontrera des amis ?

À défaut de s'intégrer dans un groupe, Faustine joue les grandes sœurs. Elle tente gentiment d'aider les jeunes filles de l'étage, bien qu'on ne lui ait rien demandé. Beaucoup, n'ayant jamais fait la cuisine de leur vie, ne savent même pas se cuire un œuf. Pareil pour la lessive et le repassage, mais pourquoi apprendre si maman s'en occupe le week-end ? Rares

sont celles qui restent au foyer. Hélas, malgré toute la bonne volonté déployée, on se passe très bien des services de Faustine. Pire, tant de gentillesse dérange, on la suspecterait presque d'être une lesbienne en quête d'aventures. Quand elle comprend ça, définitivement découragée, elle renonce à toute approche. La bonne surprise c'est qu'il y a une chouette librairie à Nogent, ainsi que deux ou trois magasins d'alimentation bien achalandés, où la future cuisinière prendra l'habitude d'aller traîner ses guêtres, comme on dit, les rares fois où elle ne rentrera pas trop tard. Et puis, Paris n'est pas si loin, elle ira voir les filles de la rue Blainville et Mireille, quand Maxime sera parti.

Lundi 6 octobre 1980 elle patiente, parmi les autres marmitons en devenir, devant la fondation, annexe du manoir de Gouvieux. Une quinzaine d'autres inscrits sont là, qui battent le pavé, dont deux filles. Une martiniquaise taciturne et une blondinette d'une vingtaine d'années, qui confie à Faustine qu'elle vient juste d'accoucher d'une petite fille. Les garçons eux, s'échelonnent à vue de nez entre 16 et 25 ans. Pour l'heure, personne ne parle, sauf un jeune homme, du même âge que Faustine, qui raconte sa vie succinctement. D'origine polonaise, il est arrivé en France il y a trois ans, sans connaître un mot de français. Il s'inquiète et espère que ses connaissances actuelles lui permettront de suivre les cours sans problème. Faustine trouve qu'il s'exprime remarquablement bien, pratiquement sans accent et elle le lui dit. Un exploit si tu veux mon avis ! Et le jeune homme de remercier d'un sourire.

Enfin arrive le prof avec une petite demi-heure de retard. Il grommelle, prétendant que le rendez-vous avait été fixé devant le restaurant du Château, où il

les attendait, et non près des locaux de l'école. Il explique que si certains cours seront donnés à l'annexe, les travaux pratiques seront tous effectués dans le manoir dévolu à la restauration de luxe, fréquenté par des clients importants. Entendre par là très riches. Il poursuit : chaque cuisinier titulaire, depuis le chef jusqu'au dernier gâte-sauce, formera plusieurs apprentis. En fin de session chacun d'entre eux aura fait le tour complet des spécialités.

— Notre manoir est coté au guide Michelin ; il s'agit de garder nos étoiles ; j'attends que vous donniez le meilleur de vous-mêmes ! Ici on ne se moque pas des clients. Le couscous en boîte : *C'est bon comme là-bas dis* ! Et les raviolis : *Reviens Léon, j'ai les mêmes à la maison !* n'ont pas droit de cité, qu'on se le dise !

Un éclat de rire général détend tout le monde. Le chef poursuit :

— Votre formation se déroulera en trois temps. La partie pratique dans les cuisines du château, la partie théorique dans l'annexe et enfin des stages en extérieur dans les restaurants de la région. Pour ceux-là, on vous donnera des adresses et vous devrez les démarcher vous-même. Et, attention ! Perdez pas de temps ; surtout les filles, parce que les places sont chères et certains chefs cuistots ont encore de la peine à accepter la main d'œuvre féminine, même si ça va un peu mieux de ce côté-là.

Ensuite de quoi, le chef instructeur demande à chacun de se présenter, de décrire ce qu'il attend de cette formation, et de définir ses objectifs futurs.

Faustine explique qu'elle s'est inscrite au stage en vue de gérer une petite cafétéria aux USA, où une place lui est garantie. Presque tous les autres stagiaires déclarent que le but de leur vie est d'ouvrir

un jour leur propre restaurant, si possible en Provence, sinon dans leur patelin. Certains viennent d'Algérie ou de Tunisie. Ils caressent le doux rêve d'une cabane en torchis sur la plage où les touristes viendraient déguster du poisson grillé, entre deux airs de guitare. Le chef sourit avec condescendance. Il leur déclare sur un ton un peu désabusé que c'est bien joli, tout ça, mais beaucoup moins évident qu'il n'y paraît. Il ne veut pas les décourager, non, mais on verra bien qui sera encore là dans six mois.

— Je compte sur vous pour vous remuer, je ne tolérerai aucun laxisme ! Ah et une dernière chose avant de se quitter : interdiction absolue de flirter pendant les heures de cours !

Tout le monde rigole, bien sûr. Après ces amabilités de bienvenue, l'enseignant engage toute l'équipe à foncer au pas de course jusqu'au château, se mettre au service des maîtres d'apprentissage. Et tous de ramasser leurs mallettes, leurs effets, et de s'élancer.

Arrivés sur place, ils sont cueillis par un mitron, chargé de leur montrer les communs. Léger problème, il n'y a pas de vestiaires *filles*. Qu'à cela ne tienne, le premier jour, on les laisse se débrouiller dans les toilettes pour hommes. Les suivants, elles sont priées d'arriver tout habillées depuis chez elles. Ça simplifiera les choses parce que des vestiaires pour femmes ne sont pas encore d'actualité (même si ça fait plusieurs années que les filles viennent en stage). Pour les douches sans serrures idem. Si ces demoiselles ne souhaitent pas être harcelées il vaut mieux qu'elles se lavent à domicile. Les trois jeunes femmes font la grimace, mais que dire ? elles savaient ce qui les attendait à vouloir faire ce métier en investissant un bastion si farouchement machiste ;

elles sont déjà bien contentes d'avoir été admises, elles feront le poing dans la poche. La grande cuisine française ne se conjugue qu'au masculin : qu'on se le dise ! Ici, *Le Festin de Babette*, ils ne connaissent pas !

Dans l'immense cuisine du Château, la première approche consiste à mémoriser les emplacements des divers postes. Au milieu de la salle trône un imposant *piano* (fourneau)*.* Cinq plaques chauffantes d'un côté, trois plaques à grillades et un bain d'huile de l'autre. Deux bains marie, quatre fours en dessous à gauche et des grilles de séchage à l'opposé. Yeux grands ouverts, oreilles sur écoute maximum, bouche bée, Faustine ne peut s'empêcher de pousser un cri d'admiration. Quel équipement ultra moderne ! Le chef précise qu'il s'agit ici d'une cuisine pédagogique, qu'ils ne soient pas dupes, les restaurants dans lesquels ils travailleront ne seront pas tous aussi bien équipés. Depuis le gâte-sauce, jusqu'au mitron chargé des hors-d'œuvre, en passant par le boucher, le responsable des potages, et le poissonnier, chacun ici a sa fonction et son territoire. Le boulanger-pâtissier-confiseur, lui, possède son propre laboratoire ; il ne faudrait pas que les croissants et la crème au beurre s'imprègnent de l'odeur du poisson. Dans les établissements de moindre envergure le chef porte plusieurs casquettes bien sûr, et doit tout savoir faire s'il veut diriger son équipe correctement.

— C'est ce que vous apprendrez ici, jeunes gens !

Dans un coin, s'amoncellent des cageots pleins de haricots verts à effiler, de pois à écosser, d'épinards et de salades à laver, d'oignons à émincer, de champignons et de carottes à tourner, de pommes de terre à éplucher. Le responsable des légumes leur montre le maniement de l'éplucheuse à patates. Une

fois les sacs de 25 kg passés là-dedans, ne reste plus qu'à ôter les yeux des tubercules. Faustine se projette dans ce vieux film – La vache et le prisonnier – où on voit des soldats éplucher des montagnes de patates. Elle se sent fatiguée rien qu'à la pensée de faire ça toute seule.

La visite continue avec les offices, les réserves et les chambres froides. Un quartier entier de bœuf entier pend à un crochet dans celle dévolue à la viande. Fascinant ! Et dire qu'il va falloir reconnaître tous les morceaux et savoir les couper. Comme beaucoup de restaurants-école, celui-ci n'est pas ouvert tous les jours. De plus, il est spécialisé dans les séminaires et les mariages. Tous les niveaux de l'école hôtelière sont représentés. Service à table, cuisine, boulangerie, confiserie. Faustine se demande si à la fin du stage on peut vraiment ouvrir son propre restaurant. Six mois, cela semble bien court pour tout apprendre. Ce soir-là, elle rentre chez elle fourbue, la tête pleine d'un million d'images et de sensations. Elle téléphone à Maxime, très enthousiaste et lui raconte ses dernières expériences. À quelques jours de son départ pour les USA, il est heureux qu'elle se plaise dans son nouvel environnement.

— Et si on passait un week-end à Honfleur, avant mon départ ?

— Chouette idée ! Je te dirai quand j'arrive à la gare du Nord.

Le lendemain matin, Faustine se présente directement à la cuisine du château. Beaucoup de ses collègues sont déjà en train de s'occuper des épinards et des poireaux. Le chef, dans son coin, établit les menus. Aujourd'hui, c'est le second de cuisine qui se dévoue pour la prendre en main. Enfin, façon de parler. C'est un grand échalas bourru, d'une trentaine

d'années, qui ressemble un peu à Bernard, son amoureux d'autrefois. Il va lui apprendre à émincer des oignons pour la mirepoix. Saisissant un bulbe il le pèle, le coupe en deux puis, posant quatre doigts dessus et le pouce sur le côté, alignant le couteau bien aiguisé juste au raz des ongles, il se met à couper à toute vitesse en reculant la prise à mesure. Les morceaux sont tous égaux et très fins. Il laisse ensuite sa place à Faustine.

— À toi !

— Facile !

Elle va lui montrer à ce gamin qu'on n'en remontre pas à une femme qui cuisine depuis plusieurs années. Elle s'empare du couteau, met ses doigts en position puis, avec l'enthousiasme du débutant, se lance.

— Tchaaaaa !

Elle abaisse le couperet, utilisant toute son énergie, emportant sur son passage la chair de l'oignon et… celle de ses quatre premières phalanges !

Clair de lune à Honfleur

Le week-end à Honfleur sera intense. Pas seulement dans sa partie sensuelle, voire érotique ; on sait ce qu'il en est des appétits de Maxime en vacances, de ce côté, ça va tout seul. Mais intense, pour une fois, dans les partages. Faut dire ce qui est : en dehors de l'épistolaire et du tactile, la communication n'a jamais été leur fort à ces deux-là. Entre celui qui exerce avec art le fait accompli, et celle qui favorise l'expression via les ondes – positives ou négatives –, il y a de quoi cultiver le malentendu. Malgré tout, avant la grande séparation de plusieurs mois qui les attend, ils ressentent l'urgence de vérifier si leurs violons sont toujours accordés. Ils en profitent pour actualiser (aujourd'hui on dirait « mettre à jour »), le rapprochement, la proximité, dans leur couple. Ils vont tenter de verbaliser ce qu'ils n'arrivent d'ordinaire qu'à écrire : leurs craintes, leurs doutes, leurs espoirs. Pour Faustine qui n'ose livrer le fond de son cœur que lorsque l'alcool la désinhibe, on peut dire qu'il y a là un sacré progrès, même si la crainte de perdre celui qu'elle aime persiste et signe en sourdine. Il est vrai que tant qu'elle n'aura pas appris à argumenter ses besoins de manière politiquement correcte (à supposer qu'elle sache les définir), elle rencontrera de sacrés problèmes. Face à un compagnon de quinze ans son

aîné, rôdé aux manœuvres manipulatoires, elle ne fait pas le poids, la chevrette.

Présentement, comme à chaque fois qu'elle le retrouve après une longue absence, le cœur de Faustine bat la chamade. Est-ce qu'elle va encore l'aimer cet homme qui se montre parfois si maladroit ? Est-ce que leur amour perdurera en terre inconnue ? Ils ont tellement espéré l'atteindre, cet objectif – partir pour l'Amérique, refaire leur vie là-bas – que sa concrétisation rend leurs têtes à têtes paradoxalement timorés et culottés. Pour Faustine il n'est pas trop tard pour reculer, certes, mais son sens de l'honneur, alors même que tous les signaux sont au rouge, le lui interdit. Et puis, n'est-ce pas elle qui le voulait, le fameux *rêve américain ?* N'a-t-elle pas tout fait pour que son homme le matérialise pour elle ? Ce n'est pas maintenant qu'elle va reculer non ? Si elle échoue, elle avisera sur place. Même si la peur de l'inconnu, qui la taraude, l'empêche parfois de dormir.

Ils se sont retrouvés la veille au soir rue Blainville. Un peu plus tôt que prévu, Faustine ayant accepté que Miroslav (le jeune polonais du groupe de cuisine), la raccompagne. Miroslav ne lui a pas caché qu'elle ne lui est pas indifférente. Il n'est pas seulement beau, il est aussi intelligent et séduisant. Faustine l'a distrait pendant le parcours entre Chantilly et Paris en lui contant ses aventures intérimaires ainsi que ses attentes concernant sa vie future aux États-Unis. Devant le numéro 4 de la rue Blainville, au moment de se quitter, le jeune homme a lancé :

— Si tu veux, je pourrai être ton amant intérimaire pendant les six prochains mois ?

Déjà toute à la perspective de son week-end avec Maxime, Faustine a ri, balayant la proposition d'un geste.

— C’est un peu tôt, tu ne trouves pas ? Maxime n’a pas quitté Paris. Nos draps ne sont pas encore froids que tu veux entrer dans son lit ?

— Bah, ça coûte rien d’essayer, si ?

— J’admets que c’est plutôt flatteur. Je te promets d’y réfléchir !

Espérant avoir ménagé la koza (chèvre) et le kapusta (chou), Faustine avait doucement refermé la portière sur les espoirs du jeune homme. En quelques secondes elle avait visualisé la possibilité d’une union avec Miroslav, qui aurait induit l’ouverture d’un restaurant au bord du lac Mamry ou même du fleuve Warta. Reste à savoir si dans six mois la situation politique du pays sera stabilisée. La Pologne a souffert de violentes révoltes dès le début des années 1970. Elles ont fait suite à une campagne antisémite, instiguée par le régime en place, pour faire diversion après la guerre des six jours, et l’augmentation du prix des denrées. On espérait que l’élection de Karol Wojtyla (Jean-Paul II) sur le trône pontifical, en 1978, allait apaiser les choses, mais elle a été vécue, au contraire, comme une provocation par le régime communiste. Pour l’heure, le tout nouveau syndicat Solidarnosc, fondé par Lech Walesa, fait naître un espoir fou dans le cœur du peuple polonais qui continue à se battre. Miroslav s’interroge sur la crédibilité d’un avenir serein dans son pays d’origine quand il aura terminé ses études.

Faustine, peu concernée dans l’immédiat, a laissé le jeune cuistot seul avec ses réflexions. Grimpant les escaliers quatre à quatre, elle s’est jetée dans les bras de Maxime, oubliant tous ses propres cas de conscience. Ce soir il joue en trio au Petit Journal Saint-Michel avec Christian Rameil au piano et Jean-Claude Weil à la guitare. Faustine pourra s’asseoir

une dernière fois à côté de Christian et regarder ses doigts voler sur les touches en partageant le tabouret et le cendrier.

Couchés tard, levés tard, les deux amants prennent la route de Honfleur peu avant midi. Comme toujours, Maxime n'emprunte que des petites routes. Faustine adore traverser la campagne française au gré des départementales bordées d'arbres vénérables. En ce mois d'octobre, les couleurs de l'automne rendent le trajet encore plus féerique. L'autoradio diffuse du jazz à gogo ; Maxime s'est entiché d'Artie Shaw qu'il écoute en boucle, ainsi que de Claude Bolling (qu'ils ont croisé au Petit Journal) et de Michel Legrand à cause de son excellent orchestre. Faustine est aux anges. La traversée de la haute Normandie, en longeant le parc régional naturel du Vexin, est bucolique à souhait. Les vaches normandes, débonnaires, les regardent passer et même le soleil finit par être de la partie. Aux environs de 13 heures, son appétit se réveille. Faustine ne bronche pas. Elle allume une cigarette après l'autre, histoire de se couper la faim. Elle sait d'expérience qu'en voyage, celui qui conduit décide des arrêts. Hélas, son homme lâche rarement le volant. Maxime est tout à fait capable de rouler 800 km sans s'arrêter ni s'inquiéter de la vessie de sa coéquipière. Heureusement, à hauteur de Giverny, fief de Monet et de son musée, une curieuse enseigne en fer forgé attire l'œil du conducteur. Dépassant d'un bâtiment rustique, elle placarde : « Au coq d'or ». Pas une voiture ne stationne devant ; il n'en faut pas plus à Maxime pour décider de s'arrêter. Ils pénètrent dans la cour d'un corps de ferme, moitié grange moitié château. Quel endroit étrange ! Au milieu, trône un puits en briques avec sa poulie et son seau. Des poules picorent çà et

là flegmatiques. Plus loin sont exposées des charrettes à foin, en plus ou moins bon état. Sur une petite porte l'écriteau « Restaurant » montre le chemin, et un panneau « ouvert », aux lettres maladroites, invite à entrer dans ce qui se révèle un royaume enchanté.

Les murs sont garnis d'assiettes peintes de toute beauté, de têtes de cerfs ou de sangliers naturalisées, d'appliques de toutes formes et de toutes couleurs. L'éclairage est diffusé par quelques candélabres, mais surtout par des dizaines de lampes à pétrole ou à huile, dont les flammes dansantes ajoutent encore au charme fantasmagorique. L'endroit reste néanmoins sombre, sans doute à cause des rares ouvertures dans un mur qui doit bien faire son mètre d'épaisseur. À mesure qu'on avance les objets émergent de l'obscurité comme autant de surprises dévoilées. Il y a ici de cossues armoires normandes, là des horloges antédiluviennes en chêne avec ou sans sculptures, des commodes en marqueterie fleurant bon la cire d'abeille, des bustes de Napoléon mais encore des lampes rococo et art nouveau, des fauteuils Louis XV et Voltaire, des bibliothèques emplies de livres reliés cuir pleine peau. Faustine aimerait avoir dix, vingt paires d'yeux, elle en oublie de fermer la bouche tant elle est éblouie par la richesse de cette collection. Chaque objet affiche son prix discrètement. Ici on peut manger et repartir avec son assiette, sa table et sa chaise, après les avoir payés bien entendu.

Au milieu de tout ce foisonnement antique, se trouve un îlot de deux mètres de diamètre équipé d'une planche à découper sur roulettes, d'une cuisinière et d'un frigidaire. Derrière son couteau, un bon géant barbu et jovial, accueille le couple chaleureusement.

— Bonjour monsieur-madame, installez-vous !

Vous prendrez bien un apéritif ?

— Bonjour Chef ! Non merci, plutôt une demi-bouteille de vin, nous avons de la route à faire. Vous avez une carte ?

— Parfait. Non, je n’ai pas de carte. Comme vous pouvez le constater, mon établissement est trop petit pour cela. En outre il est prioritairement à vocation brocanteuse. Par contre je peux vous proposer le menu concocté pour vous ce jour : une omelette aux truffes pour commencer, suivie d’un coq au vin à ma façon et d’une tarte tatin. Cela vous convient-il ?

— Formidable !

En attendant ce festin, le petit saint-émilion réchauffe leurs cœurs et leurs corps. La suite est… inoubliable. Depuis l’omelette jusqu’à la tarte. Repus, les deux complices reprennent la route, toujours par le chemin des écoliers. Crainte de s’endormir ou pressé d’arriver ? Voilà soudain que Maxime appuie sur le champignon, sans voir le radar planqué, lui qui est si attentif d’ordinaire. Une voiture de police les prend en chasse.

— Papiers s’il vous plaît !

— Voilà. Que se passe-t-il ?

— Vous rouliez à 140 km heure sur une départementale, monsieur.

— Aie !

Il faudra quelques minutes à Maxime pour digérer l’amende salée. Mais, résolu à ne pas gâcher leur dernier week-end intime, il prend sur lui.

Une heure trente plus tard, les premières maisons de Honfleur émergent à l’horizon. Faustine, qui n’y est encore jamais venue, admire et enregistre. Après avoir trouvé une place pour garer la voiture (difficile en toute saison), le couple s’enregistre à l’hôtel du Cheval Blanc. En attendant l’heure du dîner,

contournant le bassin du vieux port où mouille un sublime ketch deux mâts, ils prennent le quai de la Quarantaine. Ils poursuivent ensuite tout droit. Maxime montre l'église Sainte-Catherine à sa compagne, pendant qu'il fait encore jour. Ensuite ils rentrent à l'hôtel.

Après l'incontournable plateau de fruits de mer, spécialité de la maison, arrosé de Gros Plant comme il se doit, ils ressortent pour une promenade digestive. Cette fois, délaissant la ville, ils se dirigent vers la plage du Butin. Enlacés, ils marchent sur le sable durci. L'air commence à fraîchir, une brume diaphane monte depuis l'estuaire de la Seine, sans toutefois occulter les lumières du Havre. L'ambiance est mystérieuse, on se croirait dans un film d'espionnage. Ne manquent plus que les trench-coats, les chaussures à semelles de crêpe, les Borsalinos et la célèbre réplique de Gabin :

— T'as de beaux yeux tu sais…

On parle plus facilement lorsque l'on marche en regardant devant soi, mais Maxime ne prend pas de risque quand il interroge :

— Qu'est-ce que tu voudrais que je nous trouve comme maison à Gainesville ?

— Oh, un mobilhome me plairait beaucoup. Ça se déplace facilement et il n'y a pas trop de ménage à faire dedans.

— Pourquoi pas ? Mais je ne pense pas que ce serait vivable sur du long terme, et puis, pas sûr qu'on ne soit pas obligés d'acheter le terrain qui va avec et ça, je n'aurai pas les moyens. Dans un premier temps, je verrai ce que je peux nous trouver comme maison meublée. Quand tu me rejoindras, on s'en cherchera une autre qu'on arrangera à notre goût, d'accord ?

— Oui. Et sinon, tu comptes reformer un orchestre

là-bas ?

— J’espère bien ! Le plus vite possible. D’ailleurs, je vais m’y atteler dès que j’arrive.

— Et pour les filles, comment ça va se passer ? Tu ne pourras plus les voir autant qu’avant.

— Je sais. Elles sont prévenues qu’elles vont devoir prendre patience. Mais dès que nous seront installés je les ferai venir. Je me dis qu’elles pourraient, chacune à son tour, passer une année avec nous. Je les inscrirais au lycée et parallèlement elles suivraient des cours par correspondance. Toi tu t’occuperais de l’intendance. Qu’en penses-tu ?

— Pourquoi pas ? Mais alors, tu devras leur parler de moi ?

— Bien sûr. Mais d’ici là, mon divorce aura été prononcé et je ferai comme si je t’avais rencontrée sur place.

— Ha, ha, ha ! Si c’est ainsi que tu prévois les choses, pourquoi pas. Et sinon, penses-tu que Donald va vraiment mettre son projet de cafétéria à exécution pour les participants aux séminaires ? Si c’est juste un caprice sans suite, je regretterais d’avoir perdu six mois de ma vie pour rien.

— Bien sûr qu’il est sérieux. Tu peux lui faire confiance. Le bonhomme est bouillonnant d’idées et celle-là lui tient particulièrement à cœur. Il adore la cuisine française, tout comme Colleen d’ailleurs. Il y aura du monde pendant les séminaires sur le site, mais tout le reste du temps tu pourras cuisiner pour les employés et peut-être même pour ceux des boîtes alentour, qui sait ? une fois ta réputation établie.

— Et tu penses que ça nous sera facile d’obtenir une carte verte ?

— Je ne vois pas le problème. Au départ, tu feras des allers-retours tous les six mois avec un visa de

touriste, mais ensuite, dès que j'aurai ma carte, la tienne devrait suivre toute seule.

— Même si nous ne sommes pas mariés ?

— On trouvera bien une solution. J'aimerais que tu restes libre en tout temps de vivre ou non avec moi. Je préférerais vraiment que notre couple ne soit pas soumis à des contraintes administratives, tu comprends ça ?

Faustine, pensive, digère toutes ces informations. Elle se demande si ça sera si simple. Elle n'a rien contre le mariage. Ne serait-ce que pour faire mentir sa mère. Son ventre se serre à la pensée de ces longs mois de solitude. Pourvu qu'elle tienne le coup, qu'elle ne déçoive pas son amant, que tout se passe bien.

— Oh, mon amour, tu vas tellement me manquer. Quand est-ce que je te reverrai ?

— Si tout va bien, je serai en Europe à Noël. Je m'arrête à Nice voir les filles, puis je monte jouer une semaine aux Arcs – pourquoi ne me rejoindrais-tu pas si tu as congé ? – et je repars aux States le 28 décembre. On pourra se rencontrer à ce moment-là si on n'a pas pu avant. Mais ne pleure pas, ma chérie, tu vas être si occupée, apprendre tant de choses nouvelles et tellement t'amuser avec tes nouveaux collègues, tu verras, ça passera vite. Et puis je te laisserai la voiture, comme promis. Tu pourras la finir. Tu la revendras (si tu y arrives) avant de venir me rejoindre. Si elle tombe en panne, surtout ne la fais pas réparer, tu y perdrais ton argent. En attendant, elle te permettra de rentrer facilement à Paris les jours où tu auras congé, quand tu rendras visite à Mireille ou aux nanas de la rue Blainville.

— Oui, je ferai de mon mieux. Compte sur moi.

Dimanche soir, Maxime fait le détour par Nogent pour déposer sa belle, puis retourne rue Blainville

terminer la liquidation de l’appartement.

À Nogent, Faustine, ressentant plus que jamais le poids de la solitude, se tourne et retourne dans son petit lit, sans pouvoir retenir ses larmes. Heureusement, au matin, le soleil brille, chassant les noirs pressentiments, et c’est totalement ragaillardie qu’elle retrouve ses camarades devant l’école. Courage ! The show must go on !

Roulez jeunesse !

— Marre ! j'en ai marre de votre bruit ! Je voudrais dormir ! Vous comprenez ça ? DORMIR ! Vous allez me foutre la paix, oui ou merde ?

Faustine est sortie de sa chambre comme une furie, son sabot à la main, prête à taper sur tout ce qui bouge. Heureusement, les jeunes apprentis braillards et turbulents se sont éparpillés comme un vol de moineaux, sauvant leurs vies par la même occasion. Quand on prive Faustine de sommeil, la fatigue la rend folle. Elle serait prête à tout, même au pire, pour punir les provocateurs. Au risque de se faire renvoyer. Il faut dire que quand elle commence sa journée en cuisine à 6 heures du matin, levée à 5, le soir elle est raide et peu encline à l'indulgence. Hélas pour elle, sa chambre se trouve juste en face des escaliers et chaque fois que la porte battante s'ouvre et se referme le bruit la réveille. Et, bien sûr, entre 20 et 23 heures cela arrive souvent. Les jeunes gens qui cohabitent ici sont pleins d'une énergie impossible à canaliser. Il est exclu pour la jeune femme de changer de chambre, le foyer est bondé. Oh, elle a bien essayé les boules Quiès, mais elle ne les supporte pas. Il ne lui reste plus qu'à prendre son mal en patience.

Comme à chaque fois que Faustine ne va pas bien, elle noie son mal-être dans le travail, à défaut

d’alcool. Par chance, elle est bien tombée à Gouvieux. Chaque session apporte son lot de connaissances et de surprises. Ses phalanges ont mis du temps à guérir suite à son malencontreux coup de couteau, mais désormais elle n’a plus besoin de les enturbanner. Faustine se sent bien en cuisine, même si Miroslav, depuis qu’elle a refusé ses avances, a fait le vide autour d’elle. Elle a bien ri (intérieurement) le jour où, chacun son tour, ses collègues sont venus la supplier d’émulsionner leur mayonnaise. Elle est néanmoins restée magnanime, gardant ses remarques ironiques pour elle. Faustine est pareillement à l’aise dans l’annexe, où se donnent les cours théoriques et pratiques, que dans les cuisines du château à exécuter un travail répétitif requérant de l’endurance.

Ces derniers jours, ils ont appris à élaborer des fonds de sauce et des roux. Fond brun à partir d’os de bœuf, cassés menu, légèrement colorés au four. On ajoute des carottes et des oignons revenus, on mouille (sans rire gras les garçons !), et on laisse mijoter pendant au moins 12 heures, en maintenant le liquide au même niveau. Fonds blancs à partir d’os de veau et de volaille, traités sensiblement de la même manière, sauf qu’on ne les colore pas au four (ça se comprend si on veut les garder clairs et pourtant il y a encore des mecs pour poser des questions), et qu’on ne les cuit que 3 heures. Et *last but not least* : le fumet de poisson, élaboré à partir d’arêtes et de parures qu’on fera bouillir 30 minutes (en écumant souvent), avec les légumes adéquats et le sacro-saint bouquet garni. À l’aide de blanc d’œuf et d’un nouveau mélange de légumes, on clarifiera les bouillons, qu’on transformera en consommés, en gelées pour aspics ou chauds-froids de volaille voire en sauces plus sophistiquées. Les roux bruns ou blancs se font en

général à base de farine et de beurre. Ils sont mouillés avec les fonds correspondants (voir plus haut) et serviront à lier les sauces (béchamel, bigarade, béarnaise, charcutière, hollandaise, mornay, nantua, etc.) Et le prof de poursuivre pince sans rire : « Et avec les *roux blonds* on fait de la bière… ».

Faustine apprend aussi à préparer une mirepoix, un mélange de carottes, d'oignons, de céleri (parfois de lardons), agrémenté d'un bouquet garni composé généralement de thym, laurier, persil, base minimum d'innombrables recettes. Depuis le bœuf bourguignon jusqu'à la langue de veau en passant par la blanquette. La jeune femme s'amuse beaucoup dans son coin. Ce n'est pas tous les jours évident, entre la misogynie de certains profs et les réactions caractérielles du chef de cuisine, mais elle tient le coup. À coups de bières, mais aux grands maux les petits remèdes. D'après son agenda, il ne lui reste plus qu'une semaine de cours avant de commencer son stage de boulangerie pâtisserie dans le laboratoire du château. Le temps d'apprendre à désosser un poulet entièrement, de l'intérieur, à partir d'une seule entaille. Quel défi ! Déjà choisir le bon couteau. Mince, lame effilée. Entailler le dos du volatile puis détacher les chairs des os et retirer ceux-ci délicatement sans faire du pâté. Ensuite on prépare une farce, on remplit les vides, on recoud avec le fil spécial cuisson et on rôtit ! Comme quoi, les travaux d'aiguille mènent à tout ; Faustine ne regrette plus son apprentissage de couturière.

Ce soir, Faustine a rendez-vous avec Stéphane. Ils ont prévu d'aller dîner ensemble, ensuite elle pourrait passer la nuit chez lui, vu qu'ils finiront tard. Désireuse d'économiser sa voiture au maximum en ne l'utilisant qu'entre Nogent-sur-Oise et Gouvieux, la

grande sœur décide de prendre le train jusqu'à la Gare du Nord, puis le métro vers la rue de Madrid. Quand elle arrive, presque en courant, son frère l'attend devant la porte. Il fume au milieu d'un groupe de jeunes musiciens. L'apercevant, il vient l'embrasser.

— Salut frangine, tu vas bien ?

— Oui, et toi ? Ça fait du bien de te revoir.

— Je suis content aussi, mais j'ai une mauvaise nouvelle, on ne va pas pouvoir dîner ensemble.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que j'ai un contrat pour jouer dans une soirée privée. Je remplace un pote. C'est bien payé. Je ne peux pas me permettre de refuser, j'ai vraiment besoin de ce fric.

— Ah ben merde alors ! et moi qui ai fait tout ce chemin pour rien. Tu ne pouvais pas me prévenir avant ? Si j'avais su j'aurais pris ma voiture. Je parie que je ne peux pas dormir chez toi non plus.

— Ben non, puisque je ne sais pas quand on termine. J'ai essayé d'appeler au foyer, mais tu étais déjà partie. Je suis vraiment désolé. Voilà, faut que j'y aille. On se rappelle sans faute !

Stéphane a crié depuis l'autre côté de la rue où il est reparti en courant. Faustine reste sur le carreau, déçue et frustrée.

« Et maintenant, tagadatsointsoin, que vais-je faireeeeuh ! ». Elle se dit qu'elle pourrait aussi bien aller voir les filles de la rue Blainville, mais là aussi elle sonne en vain ; personne ne répond, elles doivent être sur un tournage quelque part dans Paris. Faustine n'a pas envie d'aller chez Mireille dans le XVe. Finalement, la jeune femme décide de s'offrir un chocolat chaud dans un havre de paix, nouvellement ouvert, qu'elle a repéré dans les pubs du Pariscope, le

petit fascicule qui recense les événements parisiens. L'endroit propose un choix de pâtisseries maison et de boissons au sein d'une bibliothèque officieuse. En lieu et place des traditionnels guéridons et chaises en fer forgé, on ne trouve ici que fauteuils moelleux, canapés profonds et tables basses sur lesquelles poser tasses et cendriers. Il suffit de commander sa boisson, de choisir un livre et d'apprécier le confort de l'endroit.

En début de soirée, un groupe de jeunes fait irruption, alors que Faustine est plongée dans un Boileau et Narcejac passionnant. Elle les entend malgré elle. Ils sont tellement drôles et spirituels qu'elle finit par laisser tomber son livre et joindre son rire aux leurs. Un peu plus tard, tous décident d'aller manger un couscous chez l'un des membres de la troupe qui loge tout près et c'est très naturellement qu'ils invitent Faustine à les accompagner. Quelle étrange aventure que d'écouter ces gens qu'elle ne connaît pas refaire le monde jusqu'au bout de la nuit. Néanmoins, Faustine, avec sa vie chaotique, ses courtes études et son désintérêt pour la politique, se rend vite compte qu'elle est déphasée. Une fois de plus, elle expérimente la solitude en milieu urbain. Personne ne s'intéresse vraiment à elle, ne lui pose les bonnes questions ; celles auxquelles elle pourrait répondre longuement, avec des arguments qui prouveraient qu'elle n'a pas le cerveau lent. Il n'empêche, le couscous est fameux, et le sidi-brahim aussi, qui coule à flots.

Ainsi passe le temps, jusqu'au premier train du matin, que Faustine prendra pour rejoindre Nogent, laissant ses nouveaux *amis* sans regret aucun. Elle a tout le week-end pour récupérer avant de commencer son stage lundi matin à 5 heures. Il est 4 h 30 quand elle se présente à la porte du labo.

— Ah, c’est vous Mlle Faustine ? Bonjour ! Vous avez dix minutes pour vous changer. Le vestiaire est par là. On boira le café plus tard.

— Oui, chef, merci chef !

Laissant le brave papy – au moins cinquantenaire – sortir les ingrédients de la journée, Faustine, seule dans les vestiaires à cette heure, commence par emballer ses cheveux dans une charlotte. Elle enfile ensuite sa blouse, puis son pantalon pied-de-poule, avant de glisser ses petits petons dans les solides sabots noirs. Sa collègue Carole, la jeune maman, lui a confié l’autre jour qu’elle devrait faire attention si elle ne veut pas qu’il lui arrive des bricoles. Elle a remarqué que les sabots, encourageant un certain déhanchement, rendaient la démarche de Faustine un brin sexy, provocante même, ce qu’il serait sage d’éviter dans ce genre de milieu. Faustine, entendant cela, en a été mortifiée. Elle ne s’en était pas rendu compte du tout. Pas étonnant, alors, que tout le monde la fuie et la méprise si on la prend non seulement pour une bégueule – du fait qu’elle a manifestement plus de pratique –, mais en plus pour une allumeuse. Elle se promet de faire gaffe à l’avenir de ne pas encourager les concupiscences, même si elle n’y peut rien d’avoir de jolies jambes, une poitrine bien formée et des hanches de vraie femme. Après un dernier regard au miroir, pour s’assurer que rien ne dépasse, la demoiselle rejoint le chef. Il sera bientôt cinq heures du matin, temps de se mettre au travail !

— Bien, jeune fille, cette semaine nous allons apprendre la pâte feuilletée, puis nous enchaînerons sur la pâte à choux.

— Chouette alors ! Par quoi je démarre ?

Ils commencent par préparer la pâte feuilletée

pour les croissants. À partir d'une pâte levée, ils attaquent le feuilletage. Poser le beurre, emballer, étaler, tourner à droite, tourner à gauche, rafraîchir, laisser lever. Ici il y a une machine électrique pour étaler la pâte en long rectangles. Plus tard, dans ces rectangles on coupera des triangles qu'on roulera sur eux-mêmes en forme de croissant. On les laissera dans l'étuveuse afin qu'ils lèvent une nouvelle fois puis on les cuira le moment venu. Le reste de la journée se passe à cuire des fonds de tartelettes, à confectionner des mille-feuilles, à monter de la crème au beurre, au moka ou au chocolat en apprenant à se servir du robot.

Tout ce temps-là, le chef bavarde. Il a vite compris que Faustine a été formée (par sa mère) à travailler sérieusement. Elle est aussi rapide qu'efficace. Alors, complice, il la prend à partie en lui contant des anecdotes sur les autres apprentis. Depuis celui qui laisse tomber tout ce qu'il touche, celui qui se trompe inlassablement dans les ingrédients, jusqu'à celui qui compose, dès le lundi, la pancarte qui lui servira de panneau sur l'autoroute pour rentrer chez lui.

L'homme a beaucoup d'humour, Faustine s'en rend compte les jours suivants. Après les croissants, ils confectionnent la pâte à choux. « L'apprentie » adore voir évoluer l'appareil. Faire fondre le beurre dans de l'eau, puis y jeter la farine, le sucre, sans oublier la pincée de sel et cuire le tout, avant d'y ajouter les œufs, l'un à la suite de l'autre. Enfin, elle introduit la pâte ainsi obtenue dans une poche à douille et forme des choux les plus réguliers possible. Seule la pratique permet d'atteindre la perfection. À côté de ça, elle apprend à faire des éclairs et même des Paris-Brest ! Ces petits gâteaux tout ronds fourrés à la crème pralinée. Ils sont beaux, tout dorés, ils lèvent

bien ! Une fois refroidies, il faut remplir les futures profiteroles de glace à la vanille. Le chef va chercher la glace et commence le boulot. Faustine coupe les choux en deux au fur et à mesure. Lui se gèle les doigts en les remplissant, il faut aller très vite, avant que la glace fonde. C'est un va-et-vient incessant entre le comptoir et le congélateur. Il râle et rouspète à qui mieux mieux. Ce n'est rien comparé à ce qu'il peste et maugrée quand il doit tremper d'autres choux – remplis de crème pâtissière cette fois – dans du caramel bouillant en vue de monter la pièce pour le mariage. Pour finir, le bout des doigts tout brûlés, il abandonne, passant le relais à Faustine.

— Allez, jeune fille, j'en ai marre, c'est à ton tour ! Les femmes, ça sait mieux souffrir que les hommes, c'est dans leur nature. Il ne faudrait pas que tu loupes ta vocation. Moi, je me garde pour la déco !

Les œufs cassés et pas cassés

— Chuuuut, Chuuuut, ♪♫ *fais dodo Coline ma p'tite sœur, fais dodo t'auras du lolo ♪♫ Au clair de la lune mon ami Pierrot ♪♫ À la claire fontaine, ♪♫ m'en allant promener ♪♫* Tu vas la boucler oui, espèce de… ! Oh, je t'en supplie bébé, endors-toi. Arrête, mais arrête donc ! Je n'en peux plus ! Qu'est-ce que tu veux encore ? Je viens de te changer, de te nourrir, t'as mal aux dents ? T'as la colique ? Au secours ! Aidez-moi ! Je n'y connais rien en bébés !

Faustine, embauchée par sa collègue Carole pour garder bébé Julie une soirée, est désespérée ! Seule responsable de s'être proposée ; elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Depuis qu'elle est arrivée, la miniature n'a pas arrêté de pleurer. Hurler serait le terme exact. Même la télé ne parvient pas à couvrir le bruit ! Et pourtant, ils passent du Johnny Hallyday en boucle, histoire d'enfoncer le clou sur son divorce récemment prononcé. Il a eu beau gueuler : « Que je t'aimeuh », rien n'y a fait. Bon, trêve de plaisanterie, qu'est-ce qu'il y a dans ces placards : un vieux reste de liqueur de prune. Allez, on va essayer ça, j'espère qu'elle sera assez forte. Deux heures plus tard, quand Carole et son mari rentrent, le bébé s'exprime toujours avec autant de vigueur, allongée sur une Faustine qui comate sur le canapé. En plus de la liqueur de prune elle a trouvé des boules Quiès, quel

bonheur ! Carole reprend son bébé, la change, la couche et se jure, mais un peu tard, d'éviter de faire confiance… à n'importe qui.

Le lendemain à l'école, le prof annonce :

— Maintenant que vous êtes un peu dégrossis, nous allons apprendre à travailler avec les œufs.

— Ah, mais monsieur, on sait ! On a déjà fait la mayonnaise avec votre collègue.

— Sans doute, sans doute, mais la mayo, ce n'est qu'un début. Est-ce que vous savez pocher les œufs ? Rattraper une crème anglaise tournée ? Préparer des œufs à la neige ? Une crème brûlée, une omelette norvégienne ? Et la différence entre les œufs durs et les œufs mollets, les œufs en miroir et les œufs à la coque vous maîtrisez ?

— Euh, non, pas encore très bien, pas tous.

— Vous voyez que vous n'êtes pas venus pour rien !

Faustine apprend une chose utile, mettre une goutte d'eau glacée au fond d'un plat pour ré-émulsionner au fouet une crème anglaise qui s'est séparée. Et ça marche ! Autre chose : les œufs à la neige. Battre en neige ferme, pocher des portions moulées dans de l'eau frémissante, deux minutes et demie de chaque côté. Ses œufs ressemblent (et ressembleront toujours) à des semelles un peu caoutchouteuses, elle a dû oublier quelque chose. Trop cuits ? Quant à la crème caramel qui sert à masquer le désastre, tant que la jeune cuisinière ignore encore la manière de la garder liquide (avec du vinaigre), elle restera cassante. Bah, ça fait comme des bonbons, c'est pas grave, sauf pour ceux qui roulent sur leurs gencives. Pour les œufs pochés, c'est une autre histoire. Assez fascinante. Et de loin pas aussi simple qu'on veut bien nous le faire croire. Là

aussi le vinaigre entre en ligne de compte, avec l'eau frémissante et surtout pas de sel, même si ailleurs – chez Escoffier, un comble ! – c'est écrit le contraire. C'est rigolo de faire un siphon (ou un tourbillon) dans l'eau avant de casser l'œuf dedans, et de fait, le blanc s'enroule autour du jaune comme s'il cherchait à l'habiller entièrement. Magique !

La prochaine fois que Faustine fera un saut à Paris, elle s'offrira le guide culinaire d'Auguste Escoffier, le roi des cuisiniers et cuisinier des rois. C'est un bouquin qui coûte un bras, au moins 400 F (de 1980), mais qui contient, de manière quasi exhaustive, toutes les recettes importantes de la grande cuisine française. Ce moment de rejoindre la capitale arrive plus vite que prévu, car la voiture, abandonnée par Maxime sans révision, tousse du carburateur. Comme l'Homme refuse qu'on la répare, il ne reste plus à Faustine qu'à l'amener chez leur garagiste qui la reprend pour la modique somme convenue. Celle-ci servira à financer un premier abonnement de train et le fameux livre d'Auguste Escoffier, tant convoité, il n'y a pas de petit bénéfice, comme disait l'autre !

De retour au foyer, Faustine trouve une très grosse lettre de Maxime. Cela fait plus de 3 semaines qu'il a quitté Paris. Faustine lui a écrit pour son anniversaire, mais elle n'avait pas encore reçu de réponse. Et là, vraiment, il y a de la matière. Il raconte et développe longuement les péripéties de son installation. Arrivé au début du mois, il a immédiatement été pris en charge par le Boss et sa femme. Conformément au dicton « Tout nouveau tout beau », il ne tarit pas d'éloges sur la Grande Amérique et ses géniaux habitants. Il aura le temps de déchanter, mais nous n'en sommes pas encore là.

Déjà, « cadeau de bienvenue », il a sa propre secrétaire. Ça le change par rapport à son ancienne boîte où ils devaient s'en partager une à plusieurs. Ensuite, il arrive à un moment clé de l'histoire des États-Unis. L'ancien acteur de westerns, Ronald Reagan, tête du parti républicain, vient d'être élu ; le moral des ricains est remonté en flèche, la bourse est au zénith. À propos de bourse, le nouveau patron de Maxime, Don White, ne dédaignerait pas de se voir coté un de ces jours, et en attendant, comme cela se passe dans beaucoup de sociétés américaines, une partie du salaire des employés est convertie en actions privées. Cela les intéresse directement au bénéfice de l'entreprise et les stimule pour donner le meilleur d'eux-mêmes. S'ils s'en vont, ils peuvent réaliser leur petit capital (ou tout perdre si la boîte a fait de mauvaises affaires). Maxime jubile. Il ne s'est pas écoulé trois semaines qu'il a été bombardé Vice-président. Ça le fait bien rire parce que bientôt, au rythme où ça va, tout le monde sera V.P. là-dedans.

Gonflé à bloc, le nouveau V.P. a commencé le boulot sur les chapeaux de roues. À peine remis du *jet lag*, il a participé à l'élaboration des séminaires. L'entreprise, comme Faustine le sait, s'occupe de compatibilité électromagnétique. Les bruits électromagnétiques et radioélectriques sont le résultat de tous les courants et tensions électriques induisant une multitude de champs (électriques et magnétiques) et de signaux parasites. Maxime est un grand chasseur d'interférences. En gros, mis à part les dépannages sur site (éviter que la tourelle d'un char d'assaut s'ouvre chaque fois que le troufion décroche le téléphone ; éradiquer les parasites radio à la tour de contrôle de l'aéroport de Chicago), DWCI propose des séminaires en entreprise clé en main et

des cours publics qui sont organisés dans des hôtels. Il s'agit donc, pour l'ingénieur de retrousser ses manches et d'élaborer les supports : manuels et transparents (pour le rétroprojecteur).

Dès le début du mois de novembre, Maxime s'installe dans le merveilleux. Après 12 ans de ronron paresseux dans une grosse boîte, travailler dans une petite entreprise ambitieuse et dynamique est incroyablement stimulant. Jeunesse d'esprit, flexibilité rendent toutes les initiatives intelligentes envisageables. Avec un Français à bord, DWCI peut envisager d'ouvrir le secteur Québec (Montréal), par exemple. Dont acte : en un quart d'heure une brochure est mise sur pied avec un encart proposant des cours en français. À Maxime maintenant de traduire le matériel de cours. Une fois par semaine toute l'équipe se retrouve pour un « breakfast meeting » au *Diner* du coin où, entre saucisses et œufs brouillés, ils mettent certaines tactiques en place ; en interrompent d'autres. Une stratégie ici ne durant que tant qu'elle s'avère payante, elle peut être remise en question à chaque instant, pour suivre ou devancer l'événement. Ça veut dire que si par exemple les télécoms ont besoin de DWCI pour un dépannage, les gars y vont, développent leur savoir en même temps qu'ils effectuent le boulot, puis rédigent leur rapport. Par la suite, ils l'étoffent afin de proposer un séminaire adapté à toutes les autres entreprises rencontrant le même type de problèmes.

Le vendredi suivant, grosse surprise ! À 8 heures, dans la plus grande salle de réunion, pourvue d'une cheminée, Maxime retrouve tout le monde devant un feu de bois où un pasteur, bible en main, explique le verset xyz de Mathieu ou Paul. « Et merci mon Dieu de nous avoir envoyé Maxime, qui va nous aider à

rendre l'entreprise *profitable »*. Le même jour, à midi, la nouvelle recrue reçoit un énorme bouquet de fleurs de la part de toutes les secrétaires, accompagné d'un diplôme : *Accessit pour examen de passage de la première semaine !* Les secrétaires américaines sont définitivement féministes ! Son homme rassure Faustine : avant même son arrivée, Colleen, la femme du patron, a prévenu tout ce qui porte jupe, que Maxime était *engaged,* c'est-à-dire inaccessible. Dès lors, il a l'impression de porter un écriteau *NO-NO* collé sur le front. Il avoue que ça ne l'arrange pas, car il a repéré une jolie trentenaire dans l'équipe avec laquelle il passerait bien un peu de temps. La permission d'autrefois est toujours valable, n'est-ce pas ? Non, pense Faustine, qui se contente de ne dire mot.

Voilà une erreur que Faustine ne commettra plus. Elle espère toutefois qu'elle ne sera pas remplacée avant d'avoir eu le temps de réaliser son propre rêve américain. Ce serait dommage. Maxime poursuit sa missive en précisant que Sandra, la jeune femme chargée de leur trouver une maison, lui en a déjà fait visiter plusieurs. Il en a vu une très sympa à Warrenton et pense se décider le week-end suivant, avant de partir pour Detroit. En attendant, il vit chez les White, sur la colline. Ça leur permet de le garder sous le coude et de bosser quasiment jour et nuit. Donald et lui retournent souvent au bureau après souper, histoire de terminer un dossier ou un autre. La semaine, comme tous les employés, ils travaillent (en principe) de 7 h 30 à 18 heures, avec une demi-heure pour déjeuner, quand ils ne sont pas en déplacement. Il n'empêche, la maison sur la colline est géniale. Il y a un grand bar, des chambres à coucher avec salles de bains privées, des cheminées

partout avec des fausses bûches mais du vrai gaz. Pas encore de plantations mais ça viendra. La salle à manger est juste derrière la cuisine. Dans l'évier, il y a un siphon très puissant, qui réduit les éléments compostables en miettes et les propulse directement dans un réceptacle adapté. Le dimanche matin, seul moment où il s'accorde congé (pendant que sa femme est à l'église), Don fait le tour de son immense domaine. Il pose un chapeau de cow-boy sur sa tête puis enfile son holster garni de deux revolvers six-coups. Où diable a-t-il déniché ça ? En parcourant son terrain sur lequel il a posté presque partout des pancartes *No Trespassing ! Private property !* il tire en l'air comme un gamin qui s'amuse à la chasse aux indiens. Maxime rigole. Imagine un zoulou qui afficherait « défense d'entrer » au beau milieu de la jungle. Mais bon, comme le dit souvent Oliver Hardy : *Boys will be boys won't they* ? (les garçons resteront toujours des garçons pas vrai ?).

Et pour son anniversaire, mi-novembre, quel cinéma ! Maxime entendait bien ses collègues comploter. Cependant, naïf, il ne s'est douté de rien, jusqu'à ce que deux secrétaires viennent le chercher sous un prétexte bidon. Elles l'ont introduit dans la grande salle de réunion et soudain tout le monde a crié : SURPRISE ! La pièce était entièrement décorée de banderoles et sur la table centrale trônait un gâteau de 50 cm de diamètre supportant une tour Eiffel en crème chantilly. En grande pompe on lui a offert un chapeau de cow-boy comme celui de Don. C'était sa première fois et tant de gentillesse l'a ému.

Le même soir, après leur avoir servi sa célèbre sangria (celle qui avait fait les beaux jours du Blue Moon) Maxime a cuisiné à ses nouveaux patrons une soupe à l'oignon et un spaghetti à sa façon. Faustine

replie la lettre avec un sourire. Elle se réjouit de les connaître un peu ceux-là. On dirait vraiment qu'ils sortent de l'ordinaire.

Huîtres ou Saint-Jacques ?

Coup de tonnerre dans le ciel des musiciens : Ce 8 décembre 1980 on a tiré sur John Lennon, l'ex-comparse des Beatles, la légende immuable du rock ! Tout le monde ne parle plus que de cela ; ça fiche un coup quand même. La radio diffuse *Imagine* en boucle. La photo de Yoko Ono fait la couverture de tous les magazines. Tout cela imprègne l'atmosphère d'un voile de tristesse assez lourd. Les apprentis cuistots ont de la peine à éplucher leurs montagnes de légumes. Est-ce une conséquence de ces journées de deuil et d'incompréhension ? Malgré la perspective prochaine d'un stage en entreprise, Faustine commence à ressentir fortement la solitude ; son compagnon lui manque. Depuis qu'elle a reçu cette lettre enthousiaste, le savoir en si bonnes mains, voire plus si affinités, et au début d'une grande aventure sans elle, rend l'attente d'autant plus insupportable qu'elle l'empêche momentanément de savourer son apprentissage.

L'obligation de passer une fois de plus (la dernière enfin ?) les vacances de Noël en famille, parce qu'elle n'a pas les moyens d'aller ailleurs, n'est pas réjouissante non plus. Ce n'est même pas la peine d'imaginer rejoindre Maxime chez eux, en Virginie, où il prétend avoir trouvé leur maison ; lui-même passera les fêtes en Europe, avec sa mère et ses filles, qu'il

emmènera aux Arcs pendant la deuxième partie des vacances. C'est elle qui aurait dû aller aux Arcs ! Son sens de la justice est bafoué, la jalousie lui pince l'estomac, mais que faire sinon patienter ? Décidément, la vie ne sourit pas à la jeune femme, qui, opiniâtre, s'accroche. Elle ne peut s'empêcher de penser que les choses vont forcément s'améliorer, qu'elle ne va pas tarder à récolter les fruits de sa patience, qu'il serait stupide de lâcher maintenant, si près du but. Trente ans plus tard, une très vieille dame lui apprendra qu'à partir d'un certain investissement affectif, revenir en arrière, admettre qu'on s'est trompé, revient à constater qu'on a vécu pour rien. Ce n'est jamais facile à s'avouer.

Le prochain stage de Faustine a lieu dans un restaurant chic des environs : La Renardière. Ici il n'y a qu'un seul chef avec, sous ses ordres, un bataillon de jeunes diplômés et d'apprentis, dont elle, la seule fille. Il a l'air sympa. Papa d'une petite fille, époux comblé dit-il. Pourquoi faut-il qu'il laisse tout de même entendre qu'il ne serait pas contre un petit extra hors mariage ? Faustine remercie pour l'immense honneur qui lui est accordé ; mais décline. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec leur bite en bandoulière ? Ils n'ont donc rien de mieux à faire ? Le reste de l'équipe a suivi l'échange d'un œil ironique ; passera, passera pas à la casserole ?

Au vu des horaires de travail, Faustine n'a pas la possibilité de rentrer au foyer pendant la durée de son stage. Après de longues palabres on lui a aménagé un espace privé. Elle a droit à un lit pliant dans l'annexe du bureau du patron. Lequel bureau est vitré pour moitié. Tu parles d'une intimité ! Il n'y a même pas un paravent pour la dissimuler aux regards des apprentis qui squattent le couloir, dans l'attente d'une

exhibition fortuite. Faustine, tous les soirs, attend patiemment qu’ils se lassent, puis court se changer dans les douches avant de rejoindre son couchage en catimini. Pour comble de malchance, elle qui adore lire au lit se voit privée de ce petit plaisir. Non seulement on ne lui offre qu’un affreux oreiller tout plat, mais en plus, la seule lumière existante consiste en deux néons impitoyables. Elle en prend plein la figure (doit lire sur le ventre), et ne peut pas les éteindre depuis son lit. Bah, après tout, ses journées sont suffisamment bien remplies pour la fatiguer et lui ôter l’envie de longues veilles. La prochaine fois, si prochaine fois il y a, elle se munira d’une lampe de poche. Une chose est positive dans son malheur, sa porte ferme à clé, c’est déjà ça ! Les gamins pourront toujours regarder si le cœur leur en dit, mais pas toucher ! La vie, dans ce restaurant gastronomique, est relativement différente de celle de l’école. Faustine se sent bien, malgré tout, dans ce milieu. Ceux qui font partie de l’équipe du matin arrivent à 7 heures, et gèrent tous les préparatifs concernant le plat du jour. Ils épluchent les légumes, tournent les carottes et les champignons, confectionnent les gratins, parent les viandes ou les poissons qui seront proposés à midi. S’il reste du temps ils inventorient et refont les stocks. La sauce à salade, les fonds, les crèmes, les desserts. Pendant ce temps-là, un cuistot prépare le déjeuner. À 11 heures, avant le coup de feu, le personnel passe à table. Ça tombe bien c’est l’heure où Faustine commence à avoir faim. L’ambiance est bonne ici, les cuisiniers et les apprentis ne sont pas maltraités. On ne leur crie pas dessus à longueur de temps, le chef n’est pas caractériel, il aime rire aussi. Sitôt qu’il a compris que Faustine n’avait pas les deux pieds dans le même

sabot, il l'a prise sous son aile. Sentant qu'elle est aussi passionnée que lui, il prend plaisir à l'initier. Depuis le temps, Faustine a pigé deux ou trois trucs de survie. Elle sait un peu mieux flatter l'orgueil mâle, n'économise pas les regards admiratifs, il n'y en a jamais trop. Se sentir écouté, respecté, mis en valeur, stimule celui-ci dans son besoin de protection et de partage, ce qui n'exclut toutefois pas d'innocentes séances de bizutage. Quand vient le moment d'ouvrir les coquilles Saint-Jacques, *on* oublie de la prévenir que celles-ci sont encore vivantes. Lorsque la première lui saute au visage, quelle horreur ! Faustine hurle et tout le monde rit.

L'équipe du soir arrive à 15 heures. Elle confectionne ou complète les plats qui sont proposés à la carte. S'il reste du temps elle avance déjà le travail pour les collègues du matin. Ici, outre les huîtres et les Saint-Jacques, Faustine apprendra à travailler la truffe (noire et blanche), les ris de veau, les cuisses de grenouille et les escargots petits gris. Les apprentis la chambrent, elle a de la chance, ce n'est pas la saison des amourettes. À son regard étonné, ils comprennent qu'elle ignore qu'il s'agit là de testicules de taureaux et s'empressent de la renseigner, s'amusant de sa confusion (elle n'aurait jamais pensé que cet élément serait assez gros pour mériter d'être cuisiné). Aujourd'hui, on appelle cette partie de l'animal des *animelles*. En 1980, il n'était pas rare, semble-t-il, d'en trouver sur la carte de certains restaurants haut de gamme. Faustine apprendra encore les secrets de la crème brûlée, caramélisée à la salamandre, du moelleux au chocolat, du sabayon et du crumble. Cerise sur le gâteau, un jour d'audace, elle a proposé au propriétaire du restaurant de l'accompagner à Rungis. Et il a accepté !

Vendredi matin à 3 h 30, Faustine retrouve le patron devant sa camionnette. Ils sont seuls tous les deux avec la liste confiée par le chef. Hier, les deux hommes ont défini les menus pour les plats du jour de la semaine à venir, à quoi il faudra rajouter les éléments qui viendront à manquer sur la carte ou dans le stock de base. Ici on ne travaille qu'avec des produits de saison et des plats maison. Faustine, toujours matinale, est ravie de cette nouvelle expérience. Non que le vieux bonhomme soit particulièrement aimable, même après un troisième café. Comme beaucoup de ses congénères il ressasse ses soucis en boucle, s'intéressant peu à la jeunesse qui l'entoure sauf pour se plaindre de ses frasques. Mais au moins, il a accepté une femelle dans sa cuisine et ça, c'est déjà un bon point. Pendant le trajet il fait une critique en règle des vertus comparées des halles de Paris *versus* celles de Rungis. Bien sûr, les nouvelles halles sont bien plus salubres et hygiéniques, bien sûr ce sont les plus grandes du monde, plus de 2 km², et elles ont une capacité d'approvisionnement pour 18 millions d'habitants (un peu plus de 2 millions rien qu'à Paris), mais il ne peut réprimer une certaine nostalgie. Faustine comprend et compatit. Elle a suffisamment lu Victor Hugo (Les Misérables) ou Anne et Serge Golon (Angélique marquise des anges) pour que son imagination sache faire la différence entre cour des miracles et grande surface aseptisée. Ce jour-là, elle a de la chance, nous sommes au mois de décembre et les halles ont revêtu leurs habits de fête. Elles sont en pleine effervescence. Noël approche à grands pas, les stands débordent. Le patron la présente à deux ou trois des fournisseurs qu'il côtoie depuis bien avant Rungis. Faustine s'avoue stupéfaite devant l'incroyable

surabondance de produits de luxe. Entre saumon sauvage fumé, langoustes se baladant en liberté sur des icebergs de glace, accompagnées de crabes et de homards, foies gras de toutes tailles et de toutes provenances, difficile d'imaginer une quelconque crise ou récession. De fait les amis commerçants ne sont pas avares de détails. Et de lui expliquer que c'est en période de crise, justement, qu'ils réalisent leur plus gros chiffre d'affaires. Parce que les gens éprouvent le besoin de se rassurer et se rapprochent de leurs familles. Ils révèlent qu'ils réalisent 25 % de leur chiffre d'affaires annuel pendant le mois de décembre (10 % la semaine avant Noël). Néanmoins, chaque jour, plusieurs tonnes de produits invendables ou n'ayant pas trouvé preneur sont envoyés au centre de tri des déchets. Depuis là, ce qui est consommable est collecté par des associations caritatives, le reste est incinéré. En reculant, Faustine manque de tomber sur un énorme thon dépassant d'une palette. Elle n'en avait jamais vu en vrai, c'est impressionnant, une telle masse, et ce regard… Bon, c'est pas tout ça, on n'est pas là pour rigoler. Le patron choisit les marchandises dont il a besoin, paie, fait porter le tout dans la camionnette, puis salue à la cantonade.

Sur le chemin du retour il s'arrête à Paris, sur le site des anciennes halles, et invite Faustine à déjeuner dans un restaurant où il a ses habitudes. Il est 9 heures du matin lorsqu'ils s'attablent devant une énorme entrecôte bien saignante accompagnée de frites maison et arrosée d'un excellent vin rouge. Faustine gardera toute sa vie le souvenir, non seulement du décalage entre ceux qui travaillent pendant que les autres dorment, mais aussi du coup d'œil initiateur sur cette fourmilière de 18 000 personnes entièrement affectées au premier besoin

humain : se nourrir. Repus, satisfaits, Faustine et son patron rentrent au bercail. Le temps que les gamins déchargent, c'est l'heure du coup de feu. Tout le monde aux fourneaux ! Après quoi, l'aventure est terminée pour l'apprentie qui retrouve sa chambre au foyer. Elle n'aura pas de problème pour s'endormir ce soir ! Pendant le week-end, elle écrit à Maxime. Dans une semaine, elle rejoindra ses parents et son frère à Pregassona, au Tessin, pour les fêtes de Noël.

Jusqu'à la lie

Quelle horreur ces fêtes obligatoires avec injonction, au risque de subir l'impitoyable mépris maternel, de trouver *le* cadeau original. Si possible coûteux, partant du principe que seul ce qui est cher a de la valeur. Faustine, fauchée comme à son habitude, est dans ses petits souliers. Elle compte sur un miracle pour lui sauver la mise. Ou pas. Après 13 heures d'un voyage en train épuisant, Paris-Bâle et Bâle-Lugano, elle est enfin arrivée dans la capitale tessinoise. Les parents ont loué un appartement vieillot, qui sent la clope froide et le moisi. Ils n'ont pas trouvé mieux pour 500 F suisses la semaine. Stéphane et Faustine se partageront le canapé du salon, les « adultes » l'unique chambre à coucher. La salle de bains est crade, mais maintenant que Faustine est là, elle va s'en occuper n'est-ce pas ?

Comme toujours, opération séduction oblige, tout commence plutôt bien, les parents sont tout sucre tout miel. Il n'y a que l'attitude de Stéphane, froide et réservée, qui gâche un peu la fête. Mais Faustine commence à avoir l'habitude. Elle se doute bien que son frère, arrivé quelques jours plus tôt, aura eu le temps d'être endoctriné. La grande sœur, désireuse de couper court à toute triangulation, saute sur la première opportunité de sortir le chien en compagnie de son frère.

— Alors Steph, où est le blème ?

— Ben, comme d’hab.

— Sois précis, tu peux développer ?

— Bah, le discours classique : « On espère que tu vas mieux tourner que ta sœur, on se fait du souci, elle sort toujours avec ce rastaquouère… » On espérait qu’il allait la larguer, qu’elle puisse refaire sa vie avec un gentil garçon, etc.

— Rasta-quoi ?

— Cet escroc, ce magouilleur, qui va la jeter à la première occasion, qui se moque d’elle et qui, bien sûr, ne l’épousera jamais !

— Faudrait savoir, ils veulent qu’il me largue ou qu’il m’épouse ? Et tu y crois, toi, à toutes ces salades ?

— Tu comprends, ils sont si convaincants. C’est difficile de se faire une idée. Alors j’ai un peu peur qu’ils aient raison, oui.

— Mais enfin, Steph ! Tu le connais, toi, Maxime. Chaque fois que tu es venu l’écouter, il t’a invité à jouer non ? Tu as bien vu qu’il est sérieux et qu’il m’aime, malgré tous ses défauts !

— Oui, mais bon, tu n’es pas encore mariée et c’est pas bien de vivre en concubinage comme ça ! Ça fait plus de deux ans maintenant !

— Ben voyons. On ne t’a pas prévenu que la bigamie était un délit ? Mon Dieu que c’est fatigant de toujours tout devoir ré-expliquer. Avant de se remarier il faut avoir divorcé ! Le divorce sera bientôt prononcé, ça prend un peu de temps, voilà tout.

— Je sais bien, ce n’est pas moi qu’il faut convaincre.

— Bien sûr, bien sûr. Petit frère, il ne faut plus te laisser manipuler ainsi. Je vais arrêter de me justifier aussi, j’en ai vraiment assez. J’ai passé ma vie à tout

essayer pour qu'ils soient fiers de moi. Je l'aurais tellement voulu ! Quand j'étais petite je rêvais que quelqu'un se jette dans le lac, que je puisse le sauver. Après, j'ai essayé d'être indépendante, malgré le manque de diplôme. J'ai mis un point d'honneur à ne jamais réclamer un centime. Je me suis toujours débrouillée seule. Tout ça pour quoi ? Je n'ai droit qu'à de la suspicion dans le meilleur des cas et du mépris sinon. Cette fois je renonce. S'ils te demandent des précisions que tu m'aurais soutirées tu n'as qu'à leur raconter tout ça !

— Calme-toi, frangine, je ne leur dirai rien et tu le sais. Moi, j'ai confiance en toi et je t'aime comme tu es, ne t'en fais pas. Je suis sûr qu'un jour tout rentrera dans l'ordre. Si ça se trouve, tout ce qu'ils veulent c'est que tu reviennes travailler avec eux.

— Eh bien ça, ils peuvent toujours courir !

— Je sais, ils finiront bien par se faire une raison. Ce n'est pas facile non plus, à leur âge, de devoir tout recommencer de zéro. Ils sont venus ici pour voir s'ils pourraient éventuellement trouver une boutique et s'y installer une fois qu'ils auront revendu l'affaire de Grasse.

— Et ça avance ? Ils ont une chance de vendre ?

— Non, bien sûr que non. Comment veux-tu ? Un artisanat comme celui-là ne se transmet pas à quelqu'un qui n'a pas été formé spécialement pour. Tu es la seule à avoir un CAP (certificat d'aptitude professionnelle), et personne d'autre n'a envie d'apprendre ni de reprendre le flambeau. Même Mme Miceli, leur couturière à domicile, a jeté l'éponge, c'est trop pour elle. Ils vont juste pouvoir revendre les fournitures et les machines, remettre la villa et les entrepôts, c'est tout. Et ça leur laissera, si tout va bien, à peine de quoi louer quelque chose ici.

— Ils n’ont pas fait d’économies en dix ans ?

— Si peu ! C’est pas le genre de la maison tu connais, dépensier comme l’est papa. Il a toujours aimé le luxe, les voyages, les beaux costumes et la bonne bouffe. Deux mois de vacances par an, tous frais payés. Pas difficile d’entraîner maman. Elle, c’est plutôt la bibine, son truc. Alors tu vois, tant qu’elle a sa boutanche, elle suit le mouvement. De temps en temps elle fait une crise, se fait hospitaliser pour perdre quelques kilos. Demande une cure de sommeil en espérant qu’elle se désintoxiquera toute seule et ira mieux après. Mais va soigner une insatisfaction chronique !

— Et quelques années plus tard tout est à refaire.

— Exact, tu peux même parler en mois.

— Et c’est Maxime qu’ils traitent de margoulin ?

— Allez, on rentre, ils vont finir par croire qu’on parle d’eux. Le chien a fini son pipi depuis le temps.

Et frère et sœur de rentrer, bras-dessus, bras-dessous, réconciliés et complices à nouveau. Le lendemain ils se rendent au marché en famille. Chez le boucher, Faustine repère de belles escalopes de veau. Sur le comptoir sont exposés des sachets de morilles séchées. Elle se met en tête de cuisiner des tranches aux morilles accompagnées de pâtes fraîches (achetées dans la vieille ville), pour la soirée du réveillon. Ça sera son cadeau. Les parents sont ravis, ils vont enfin déguster un échantillon de cette grande cuisine française dont leur fille leur rabâche les oreilles depuis des mois. Faustine s’applique. Mirepoix, grillade, déglaçage, sucs, réserver, intégrer les morilles trempées, rajouter la viande, la crème fraîche, laisser mijoter, cuire les pâtes, faire la salade et à table ! Hélas, si les champignons tiennent leurs promesses, si la viande est un régal et la sauce

délicieuse, pourquoi faut-il qu'elle contienne autant de sable ? Tout simplement parce que la Faustine a oublié de filtrer l'eau de trempage des morilles et de rincer celles-ci. Stoïque, le reste de la famille se contente de vanter l'excellence du plat, sans évoquer l'incident, pour ne pas blesser la cuisinière. Il est vrai, qu'abstraction faite de cet inconvénient, la sauce est fameuse. On passe très vite au dessert, au café puis aux cadeaux.

Faustine a quand même trouvé deux ou trois bricoles abordables pour les siens dans les boutiques de la vieille ville. En échange (parce que c'est bien de cela qu'il s'agit lors de ces fêtes), elle reçoit un anneau d'or serti de cinq minuscules saphirs. Il vient de la mère de papa, l'affreuse belle-mère, coupable du suicide de son fils cadet, comme le prétend la légende familiale. Cela explique pourquoi maman s'en débarrasse. Faustine est heureuse, c'est la première fois qu'elle possède un bijou de valeur, elle ne s'arrêtera pas aux *a priori*. Après tout, si un jour elle a besoin d'argent, elle pourra toujours revendre l'anneau. En attendant, il fera office d'alliance.

Le reste des vacances est axé sur la recherche de magasins susceptibles d'accueillir la Muller & Co. Les parents gardent tout de même le projet en tête de se faire une place au soleil sur les berges du lac de Lugano. Sans pour autant prospecter la Suisse entière, ils se verraient assez bien confectionner quelques modèles, et les vendre sur un étal ou dans une boutique. Le marché de l'immobilier semble intéressant ici. Après avoir laissé leurs coordonnées dans plusieurs agences, ils ont bon espoir de trouver leur bonheur. Une promenade au Monte Brè couronnera la semaine. Quelle vue magnifique, depuis ce rocher qui surplombe le lac de Lugano !

Le 31 décembre, on fait sauter des bombes de table. C'est Papa qui les a achetées. Il adore ça ; une réminiscence de son enfance sans doute. Après, on se déguise avec les chapeaux pointus, les faux nez et les dents de vampire. Tout cela à l'appartement, en mangeant des canapés au saumon fumé et en buvant force bouteilles de champagne. À minuit, pompettes et insuffisamment vêtus (le champagne donnant une fausse illusion de chaleur), on sort dans la rue et on salue tous ceux qu'on croise, *buon anno ! Tanti auguri* ! (eh oui, on parle aussi italien au Tessin, pas seulement le Suisse-allemand). Au bord du lac, il y a foule. Le feu d'artifice est splendide, et il dure longtemps ! 1980 est mort, vive 1981 ! On rentre se coucher à l'aube, les pupilles emplies d'images féeriques et les oreilles encore bourdonnantes d'applaudissements. Le lendemain, en plus de sa gueule de bois, Faustine commence une grippe qui, très vite, tourne en pleurésie. Les dix prochains jours se passeront au lit sous antibiotiques. C'est la course pour la remettre sur pied avant le retour au foyer.

Le 12 janvier, Faustine retrouve l'école de Gouvieux. Un jour où, désœuvrée et fouineuse, elle se promène dans des locaux fermés aux élèves, elle découvre un appareil téléphonique branché dans le coin d'une chambre. Quelle aubaine ! Forte de ses connaissances de secrétariat elle fait le zéro (pour sortir), et entend la sonnerie familière. Ayant son sac sur elle, elle en sort le numéro de Maxime. S'il est 14 heures à Paris, il 8 heures à Warrenton. Elle tente sa chance et tombe sur son amoureux qui n'en revient pas d'entendre sa voix. Et de papoter et de se raconter sa vie. Faustine après avoir posé toutes les questions qui lui passent par la tête se plaint amèrement de sa solitude. Elle n'en peut plus

d'attendre.

— Sans doute, mais ça vaut la peine. Sitôt que tu auras ton diplôme tu trouveras ta place.

— Tu crois qu'on va m'engager sans carte verte ? Sans permis de travail ?

— Je ne sais pas, mais ça vaut peut-être la peine d'essayer. Peut-être qu'ils vont demander nos deux permis en même temps.

— Mais pourquoi tu ne veux pas que je te rejoigne avant ? Je vais tomber malade sans toi. Je suis sûre que je pourrais suivre une école aux US. Prendre des cours par correspondance s'il n'y a pas d'école correcte, au moins on serait ensemble ! J'en peux plus d'être seule !

— Mon amour, tiens bon ! Ne réécris pas l'histoire. Tu en assez voulu à tes parents d'avoir écourté tes études.

— Oui, mais le contexte est différent !

— Essaie quand même de patienter jusqu'au diplôme, il te servira toute ta vie. Tu pourras revendiquer un salaire correct, peut-être même ouvrir ton propre restaurant un jour.

— Non ! Je n'ai plus de patience. On est en 1981, je patiente depuis 1977. J'en ai assez ! Je veux te rejoindre ! Vivre chez nous, avec toi. Même si tu n'es pas souvent là, même si tu repars tout de suite, je ferai n'importe quoi, je trouverai toujours de quoi m'occuper, ne serait-ce que d'arranger notre maison et te rendre la vie confortable.

— Mais tu vas en baver tu sais, on sera vraiment très pauvres si on ne vit que sur mon salaire. Avec tout ce que je dois encore payer pour Hélène : la maison, la voiture, les pensions des filles.

— Je m'en fiche !

— J'ai acheté une vieille Plymouth à crédit pour

ici, et je vis avec 30 dollars par semaine ! En plus, je travaille quasiment jour et nuit avec Don, c'est le forcing. Je n'ai même pas le temps d'aller jouer à Washington, encore moins celui de tisser des liens. Ça me rend malheureux aussi, tu sais. Tu connais mon amour pour la musique.

— Je ferai avec !

Rien n'y fait, Faustine ne lâche pas. Malgré les remontrances, les avertissements, elle insiste, au point que Maxime au cinquième coup de fil (deux heures quand même à chaque fois, entre la France et les US !), finit par céder. Enfin !

Boire et déboires

Maxime est d'accord pour qu'elle arrête sa formation ! Maxime vient la chercher ! Maxime la ramène dans ses bagages ! Maxime l'aime !

Faustine se dit *in petto* que ça limitera peut-être les risques – mais y en a-t-il vraiment ? – d'être remplacée par une Jeanne ou une autre. En effet, dans une nouvelle lettre, Maxime avoue avoir enfin réussi à séduire la secrétaire tant convoitée.

— Que veux-tu, son mari se crève le cul à lui construire une maison magnifique, il y passe tout son temps libre, et, pendant ce temps-là il ne s'occupe pas de son épouse. Elle s'ennuie, la pauvre, seule avec les gosses. Alors voilà, petit français dévoué, je fais le boulot à sa place. Crois-moi, elle apprécie la *french touch* !

Faustine encaisse, mais cette fois, elle s'autorise à prendre un peu de bon temps avec un camarade auquel elle n'est pas tout à fait insensible. La femme n'est pas de bois non plus, après tout. Lorsqu'elle a autorisé Maxime à donner libre cours à ses pulsions elle n'a jamais dit que ça serait à sens unique, n'est-ce pas ? Le plus drôle, c'est que l'aventure a bien failli rater pour Faustine et son amant. En effet, pas question de fauter sans protection. Or, ni l'un ni l'autre n'en avait. Et voilà nos deux héros, errant d'officine en pharmacie de garde, dans l'espoir de

trouver l’indispensable capote. Un peu gris, voire très émoustillés, ils ont beaucoup marché, mais aussi beaucoup ri. Réveiller les apothicaires d’astreinte, au milieu de la nuit, fallait oser. Les voir se pencher, depuis leur balcon du 6e ou du 13e étage en gueulant :

— C’est pour quoi ?

Hurler en retour :

— ’Scusez-nous ; z’avez des préservatifs ?

Pour ensuite se faire insulter :

— Nom d’un chien ! c’est pour ça que vous me réveillez ! Espèces de voyous !

Avec en fond sonore les sarcasmes des voisins ; c’est tout un poème comme dirait maman. Heureusement, après quelques déceptions, ils sont tombés sur un copain prévoyant, à même de les dépanner.

Dans la même lettre, Maxime écrit qu’il sera en France fin janvier. Il vient mettre en place les modalités de boulot avec leurs futurs représentants en Europe. Ensuite il assurera un séminaire à Francfort, puis un autre à Turin, chez Fiat. Dans la foulée il ira, comme prévu, jouer une semaine aux Arcs et, enfin, passera chercher sa chérie. La mauvaise nouvelle c’est qu’il n’a pas pu leur obtenir des billets sur le même vol. Par conséquent elle devra se rendre à Bruxelles pour arriver à Dulles un jour avant lui. Faustine devra l’attendre sur place jusqu’au lendemain. Évidemment, Faustine n’y voit aucune objection, l’important pour elle étant de partir d’ici, quel que soit le prix à payer.

Forte de sa libération prochaine, la jeune femme se lâche. Non seulement, elle n’entend plus les brimades et les humiliations, mais elle se moque des horaires et, surtout, trouve inutile de rester sobre toute la journée, d’autant que les tentations sont

fréquentes. Mademoiselle Faustine quitte les cours théoriques sitôt qu'elle en a marre, et si on lui dit un mot de travers, elle claque la porte de la cuisine, laissant tout en plan. En clair, elle se conduit comme l'adolescente qu'on ne l'a jamais autorisée à être. Bien sûr, elle ne divulgue pas l'heure de sa fuite, d'autant qu'elle n'a pas évalué les conséquences, financières et légales, de sa défection. Après tout, elle a signé un contrat à durée déterminée (CDD). Pas folle la guêpe !

Au château, un grand événement se prépare. Il s'agit d'un repas de plusieurs centaines de couverts. Les chefs demandent à Faustine de bien vouloir faire acte de présence. Toutes les forces sont requises. L'opportunité étant unique d'acquérir plus de pratique, Faustine accepte gracieusement ; ce sera son cadeau d'adieu. À midi tapante, elle est sur le pont. Déjà, tous s'excitent dans les cuisines. Le buffet comprendra une multitude d'amuse-gueules et de plats traditionnels, froids et chauds. Il y aura du homard mayonnaise, des chauds-froids de volaille, des aspics en tous genres, des canapés, des petits fours, des choux farcis au fromage frais, des minis sandwichs variés, ainsi qu'une tête marbrée. Un énorme jambon en gelée, un saumon en bellevue et un cochon de lait sur lit de légumes sculptés, parachèveront le tout.

Pour la partie sucrée, une incroyable diversité de mignardises sera proposée. Depuis les petits fours tout simples, en passant par les éclairs, mille-feuilles, babas, crèmes, mousses, choux, délices aux fruits, tartelettes et, en point d'orgue : une pièce montée. Le buffet salé sera séparé du sucré par un paon sculpté dans du beurre. Admirablement décoré – des asperges vertes et blanches, des lamelles d'œufs durs et

d’olives noires figurant le plumage –, l’oiseau sera posé sur un lit de glace. Tout autour des plats, on trouvera des fruits ou des légumes ciselés, navets, carottes, concombres, radis ; chacun à lui seul sera une œuvre d’art miniature.

Faustine aime transformer les radis en roses, les carottes en pommes de pin. Elle s’amuse à marqueter les filets de volaille à l’aide de lamelles d’olives vertes et noires et de losanges de tomates. C’est un travail d’orfèvre. Carole et Faustine découpent des oranges, les transformant en paniers dans lesquels on présentera de la salade de fruits. Ensemble, elles élaborent des tableaux savants avec un feu d’artifice de tartelettes de toutes les couleurs. En fin de journée, tout est prêt. C’est aux responsables du service de table de venir chercher les plats et de les installer.

L’équipe de cuisine est libérée, les chefs, satisfaits, ouvrent le champagne ; tout le monde trinque. Une coupe à la main, Faustine partage ses impressions avec ses collègues. Un professeur s’approche. C’est un gentil ; il est un peu mou, mais sympa et inoffensif. Et généreux : chaque fois que le verre de Faustine est vide, il le remplit, allant jusqu’à ouvrir une nouvelle bouteille, rien que pour elle (et lui). Dommage qu’il ne reste plus rien à manger. Pompette, Faustine décide de rentrer, et opère un repli en saluant. Dans le couloir qui mène aux vestiaires, le prof la rejoint, lui proposant de la raccompagner. En plein brouillard elle accepte et les voilà dans la voiture du monsieur, qui bifurque après quelques kilomètres quittant la route principale qui mène au foyer. Faustine, affalée sur le siège du mort, ne répond que par monosyllabes aux tentatives de conversation de son chauffeur. Après tout, il est passablement imbibé lui aussi, il doit

garder un œil sur la route. La jeune femme réalise qu’il n’a aucune intention de la ramener chez elle, alors qu’ils sont déjà en train de rouler sur la rampe qui mène au parking, situé sur le toit de son immeuble. C’est par pur réflexe qu’elle enregistre les indicateurs verts « sortie de secours ».

— On va boire un dernier verre chez moi ?

— Oui, mais juste un alors. Après tu me ramènes.

— Ah, non, je ne ressors plus ce soir. Et d’ailleurs…

— Et d’ailleurs ?

— On a toute la nuit devant nous, non ?

Quand elle comprend (enfin !) qu’elle est piégée, le sang de Faustine ne fait qu’un tour. La rage la dessaoule aussitôt. Elle marche presque droit jusqu’à l’appartement de son kidnappeur.

— Tu veux un café pour commencer ?

— Non merci, tu n’as rien de plus fort ?

— Je vais regarder.

Il fouille dans ses placards pendant qu’elle observe les lieux, assise sur le canapé – tout cuir – d’un salon minuscule. Elle fait face à la table basse posée devant la télévision. Sous la fenêtre, il y a le buffet en bois dans lequel il cherche la bouteille désirée. Aux murs, sont pendues quelques jolies gravures et une ou deux vieilles croûtes de peintres inconnus.

— Tiens, j’ai retrouvé la bouteille de Chivas que mon frère m’a offerte pour Noël ! Ça te va ?

— C’est parfait le Chivas ! J’aime ça moi, le Chivas, t’as des verres aussi ?

— Oui, bien sûr, je vais les chercher.

— Et des glaçons ?

— Ah, ça non, désolé.

— Tant pis, on fera sans. Passe-moi ton verre, je

vais te servir.

Faustine l'observe en douce. Il a l'air d'avoir 45 ans pour ce qu'elle en sait (il en avouera 43), replet, le cheveu rare et gras, l'œil terne, le nez proéminent. Il a été marié une fois, actuellement il est divorcé sans enfant. Les horaires d'un cuisinier professionnels ne sont pas vraiment compatibles à ceux d'une vie de famille à moins de travailler avec quelqu'un qui exerce dans la même branche. C'est son rêve de toujours.

— Et à part ton boulot, tu aimes quoi dans la vie ?

Assis à côté de Faustine, il la fixe béatement, il n'en revient pas d'avoir chopé une si belle prise. Est-ce que ça fait longtemps qu'il la guette ? Elle ne le saura jamais, mais en attendant elle est là, à sa merci. Alors il parle, raconte sa vie ratée, son mariage raté, ses tentatives de paternité ratées, tout comme celles de se mettre à son compte. Faustine n'oublie surtout pas de faire le service. Quand la conversation s'épuise, elle lui fait ouvrir des albums photos, regardant tout attentivement, posant d'innombrables questions afin de gagner encore du temps.

Évidemment, il essaie épisodiquement de tâter le terrain, de savoir dans quelle mesure Faustine serait la femme « libérée » qu'elle paraît être. Elle lui a dit à un moment que son compagnon a quinze ans de plus qu'elle ; ça rend le cuistot plus audacieux. Il se rapproche lentement, mais sûrement. Après tout, il n'a toujours que quatre ans de plus que Maxime. Or, il semble nier les lois de la conservation et du vieillissement. Dieu sait que les hommes (comme les femmes) ne sont pas égaux en ce domaine. Ignorant le potentiel agressif de son vis-à-vis, Faustine s'abstient de commentaire. Par contre, elle n'entend pas passer outre ce détail esthétique, encore moins céder à ce vil

manipulateur, ne serait-ce que pour l'intention. Dès lors, comme Shéhérazade, elle se transforme en conteuse, et la voilà qui raconte sa vie, depuis le début, en faisant durer.

— Tu ne veux pas aller te coucher ?

— Ah ben non, je ne suis plus fatiguée, et puis j'ai oublié de te raconter… et bla et bla et bla…

— Allez, ça suffit ! On va au lit, tu finiras là-bas.

— Mais je ne veux pas coucher dans le même lit que toi !

— Non ? Tu ne veux pas faire l'amour avec moi ?

— Encore moins. Je te l'ai déjà dit ; t'avais pas compris ?

— Ce n'est pas grave. Je te regarderai dormir ; ça me suffira.

— Non ! Tu m'as promis une chambre d'amis !

— Vraiment ?

— Oui, vraiment ! J'y tiens. J'ai soif ; ressers-nous à boire !

Faustine, qui n'ignore pas que l'expression libidineuse d'un homme est inversement proportionnelle à son imprégnation éthylique, plus il boit moins il baise, se dit que le chef doit être mûr maintenant. Elle ne devrait plus risquer grand-chose. Il est quatre heures du matin ; le moment ou jamais de mettre la viande dans le torchon. L'intrépide jeune femme tente de se lever, mais retombe assise aussi sec. La prochaine tentative sera la bonne, sauf que cette idiote de terre tourne dans l'autre sens, c'était pas prévu.

— Allez, hips, montre-la-moi cette chambre d'amis !

— Viens !

— Oh ! Là, là, à moi les murs, la terre s'envole !

On ne sait plus trop qui tient qui, dans ce couloir.

Cette fois, c'est lui qui titube derrière Faustine, qui, soudain, se met à vomir. En longs jets continus. Il y en a partout, sur les murs, la moquette, le bas des portes, cela n'en finit plus. Voir son chez-lui ainsi souillé, sentir l'odeur pestilentielle, le réveille d'un coup. Faustine continue à avancer, arrosant tout sur son passage. Ouvrant une porte au hasard, elle se jette sur le lit qui se présente et, vidée, plonge toute habillée dans un semi-coma éthylique. Quant à lui, tout à fait conscient désormais, il passe ce qu'il reste de nuit à réparer les dégâts. Lorsqu'il s'effondre à ses côtés, bien après l'aube, quitte de ses mauvaises intentions de la veille, il n'est plus capable de lui faire grand mal, le pauvre.

Faustine se réveille seule, encore vêtue. Elle réclame son café, demande au pauvre bougre ce qu'il lui a fait subir pendant qu'elle était inconsciente ; menaçant de porter plainte s'il s'est avisé de la toucher. Il a beau lui dire qu'il s'est épuisé en nettoyages, il a tellement bien fait son travail qu'il ne reste plus ni odeur ni traces. Du coup, elle a du mal à le croire (et un peu la trouille aussi, elle vérifie ses dessous dans la salle de bains). Tout ça ne l'empêche pas de le culpabiliser un max, puis elle se fait raccompagner au foyer, non sans lui avoir emprunté le plus beau livre de cuisine de sa bibliothèque. *Buffets et Réceptions*, un bouquin à plus de 600 F auquel il tient énormément, et qu'elle promet de rapporter le jour où elle viendra lui faire l'amour. (Jamais).

Quinze déménagements plus tard, elle l'a toujours, ce livre, dans sa bibliothèque, témoin discret de ce passé qui le fut moins. Elle le regarde parfois, avec tendresse, consciente que ce soir-là, il aurait très bien pu être un bourreau et non une victime. Consciente aussi de s'être comportée comme une

sacrée garce. D'autres fois, bien qu'incapable de se souvenir de sa physionomie, elle se demande s'il vit toujours et, avec un zeste de coquetterie, s'il lui arrive encore de penser à elle.

Les portes du paradis

Nogent, février 1981. Faustine n’est retournée qu’une seule fois à l’école, en catimini, pour y récupérer sa mallette de couteaux et ses vêtements professionnels. Elle n’a pas annoncé son départ, pas dit au revoir. Personne n’est au courant de sa prochaine disparition. Elle n’a pas non plus revu son *ravisseur*. Au foyer, son paquetage est prêt. Ce matin, de retour des Arcs, où il a joué une semaine avec son orchestre et skié avec ses filles, Maxime passe par Orly. Il confie Anaïs et Daphné à l’hôtesse du vol Paris-Nice, direction Cagnes ; l’école reprend lundi. La prochaine fois qu’elles reverront leur père, ce sera aux États-Unis. Pendant ce temps-là, Faustine achève de nettoyer sa chambre, puis rencontre la directrice afin de signer les documents de sortie. Étant donné que son stage était subventionné par l’État, elle est supposée justifier son départ. Faustine fulmine. Toutes ces questions stupides, et puis quoi encore ? la taille de mes petites culottes, peut-être ? Ma nouvelle adresse ? Chemin Sansissue, 26750 Oboudumonde. Voilà, il n’y a pas le téléphone, mais vous pourrez faire suivre mon courrier, a-t-elle conclu en serrant la main de la responsable. De retour dans sa chambre, il ne lui reste plus qu’à se vernir les ongles en attendant Maxime.

Toc, toc, toc !

— Te voilà enfin mon amour, que c’est bon de te retrouver !

— Ma Stine ! J’ai fait aussi vite que j’ai pu. Tu m’as manqué tu sais. Mais ne traînons pas, ce sont là toutes tes affaires ? On va commencer par remplir le coffre, ensuite on ira déjeuner.

— D’ac. On pourra manger ici, ça ira plus vite. C’est moi qui t’invite. Il me reste des bons. Tu prends cette valise ? C’est la plus lourde ; je te suis avec les sacs. Tout ce qu’il y a dans ce carton c’est ce que tu pourras laisser chez Jacques et Nelly.

Sitôt le coffre rempli, les amants descendent à la cafétéria. Faustine sort deux tickets-restaurant. Aujourd’hui, c’est la directrice en personne qui les collecte.

— Désolée, Faustine, mais votre ami doit payer son repas. Les tickets ne sont pas transmissibles.

— Sans blague. Pourquoi ?

— C’est le règlement. Il stipule que les tickets sont destinés aux résidents du foyer uniquement.

— Et vous ne pouvez pas faire une exception ?

— Non, le règlement est le même pour tout le monde.

— Je ne comprends pas, c’est mon dernier repas ici et vous ne pouvez pas offrir une collation à mon compagnon ?

— Non, c’est ainsi. Pas de passe-droit.

— Je trouve cela particulièrement injuste.

— Peut-être, mais en tant que directrice je suis obligée de faire respecter le règlement, vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas. Franchement, non.

— Alors ? Des gens attendent ; vous souhaitez déjeuner ou pas ? Pour Monsieur, c’est trente francs.

Faustine est sur le point de tourner les talons et

de tout envoyer balader quand soudain, dans un éclair de génie…

— Bon, étant donné que vous ne pouvez pas faire une exception pour mon ami, je vous demanderai de me rembourser le surplus de loyer que j'ai payé jusqu'à la fin du mois. Vous m'avez dit que ma chambre était déjà relouée ? Vous n'avez pas à faire coup double. Et pourquoi pas aussi, tant qu'on y est, la caution que je vous avais abandonnée en dédommagement de mon départ précipité ? Je me suis conduite correctement il me semble, à vous de faire de même.

— Oh, là, là ! Bon, bon, ça va, ça va ! Le voilà votre bon, allez-y et bon appétit !

— Merci beaucoup ! C'est très *gentil* de votre part !

Et les deux comparses d'éclater de rire en prenant leurs plateaux. Franchement, ce n'est pas que pour les vingt francs d'économie (quoique), mais surtout une affaire de principe. De plus, Faustine adore montrer à son cher et tendre Arménien qu'elle peut être dure en affaires, elle aussi, que les Suisses ne sont pas à la traîne.

Est-ce un effet de leur imagination ? Jamais le soleil n'a brillé autant que ce jour-là. Il inonde la campagne française tandis que les amoureux roulent en direction de Paris. Détail amusant, peu après la sortie de Chantilly, Faustine reconnaît son amant d'une nuit dans une voiture qui les croise. Elle n'en dira mot. Maxime trouve une place vers la gare du Nord. Il leur a réservé une chambre dans un hôtel proche. Demain matin, Faustine prendra le train de bonne heure pour Bruxelles. De là, elle se rendra à l'aéroport, embarquera sur le vol de 11 h 55 pour Washington Dulles, où elle atterrira à 15 h 35, heure

locale. Mais l'épreuve ne sera pas finie pour autant ; il lui faudra encore patienter vingt-quatre heures sur place, que Maxime la rejoigne. Faustine quête un mot d'encouragement, à défaut d'argent de poche.

— J'espère que tout se passera bien.

— Mais oui ! Tu vas te débrouiller comme un chef ! N'oublie pas de garder tes livres avec toi, ça t'évitera d'ouvrir tes bagages n'importe où. Dépense prudemment, je n'ai que cinquante dollars à te laisser, ça devrait suffire.

— Oui, oui, j'aurai assez de bouquins et cinquante dollars ça ira. Tu as raison, je ne vais pas m'ennuyer pendant ces vingt-quatre heures. J'ai toujours rêvé de finir mes jours dans un aéroport, tu te souviens ? Ça sera une expérience.

— Au revoir ma petite femme, promets-moi de rester prudente et de ne pas t'enfuir avec le premier amerloque venu.

— Ha, ha, ha ! Oui, je promets ! Quoique.

— Si jamais, j'ai mis la clé sous le paillasson, mais il faudrait un miracle pour que tu trouves quelqu'un qui aille à Warrenton.

En gare de Bruxelles-Midi, Faustine descend sa lourde valise du train avec beaucoup de peine. Personne ne l'aide, évidemment.

— Monsieur, d'où part le train pour l'aéroport ?

— L'aéroport ? Je ne sais pas dire. Peut-être l'autre voie, là-bas.

— Merci !

Faustine, ahanant, tire et pousse son bagage comme elle peut. Sur son dos elle a arrimé deux autres sacs, relativement lourds eux aussi. Un déplacement outre-atlantique requiert quelques menues affaires n'est-ce pas ? Pas question d'y aller les mains dans les poches. La jeune femme descend à

grand peine les escaliers qui mènent au passage sous voie, remonte de l'autre côté sur le quai indiqué et, croisant un commis, demande confirmation.

— Ah, non, non ! Le train pour l'aéroport, c'est sur la même voie que celle où vous êtes descendue. Il passe juste après le rapide de Paris. Vous devez retourner là-bas et dépêchez-vous ! Il arrive.

— Merde ! Quels crétins ! Mais quels crétins ! On voit que c'est pas eux qui portent !

Et la voilà, refaisant le chemin en sens inverse, bousculée en plus par les passagers du train qui vient d'arriver sur le quai opposé. Au bord de la panique, Faustine en pleurerait presque, mais ce n'est vraiment pas le moment, la navette va partir. Il lui faut encore gravir une bonne trentaine de marches. Misère de misère, gémit-elle, suant sang et eau, elle n'y arrivera jamais ! Évidemment, aucun de ces gentils messieurs, qui lui sauteraient volontiers dessus en d'autres circonstances, ne se manifeste pour l'aider ! C'est toujours la même chose ! Il n'y a pas de justice marmonne-t-elle en hissant *in extremis* ses bagages sur le marchepied.

Quelques minutes plus tard, à Bruxelles-Zaventem, ses bagages enregistrés, elle se dédommage de sa mésaventure devant une grande chope de bière. Si vous lui demandez pourquoi elle choisit toujours une boisson alcoolisée, elle vous répondra : et d'une ça remplace la nourriture et de deux, c'est moins cher que l'eau. Elle met à profit les 90 minutes qui lui restent pour changer ses derniers trois francs six sous, et choisir quelques magazines.

Faustine adore prendre l'avion. Elle a peur, bien sûr, mais ça n'empêche pas. Pour garder courage, s'aider à dormir parfois, elle passe la première partie du voyage à l'arrière de l'appareil, près du bar ouvert

(et gratuit), à boire et à fumer. Ils sont plusieurs. De temps en temps, il y a un gars sympa avec qui tailler une bavette, mais comme la plupart sont des Américains qui rentrent chez eux, Faustine n'arrive pas toujours à se faire comprendre. Tant pis. Ce jour-là, elle a beau se renseigner, elle ne trouve personne, sur les 340 passagers, qui vive à Warrenton (ou à proximité) et qui pourrait la ramener chez elle. Bof, pas grave, mais au moins elle aura essayé. Elle rejoint son siège, pompette mais rassérénée par l'alcool, et attend la suite, observant alentour. Pendant le vol, l'hôtesse circule, offrant les habituels produits hors taxe – parfums, cigarettes, alcool – aux ceusses qui ont oublié de s'arrêter au Duty Free. Ensuite, elle propose l'apéritif, puis le premier repas, le vin, l'eau, et enfin le café. Plus tard, un steward amène les écouteurs pour les films et la musique. Faustine a choisi *Mort d'un pourri* de Georges Lautner, que Maxime lui avait conseillé. Après, elle regardera *L'incorrigible*, elle a un faible pour Bébel. Le vol se passe sans histoire, la passagère renonce à faire la sieste, espérant être suffisamment fatiguée, le soir qui vient, pour parvenir à dormir sur une banquette d'aéroport.

Dulles International Airport. Faustine attend patiemment que le tapis roulant du terminal C lui crache ses bagages. Ô miracle ! Elle a trouvé un chariot. Il ne lui reste plus qu'à franchir la douane. Grâce à son visa indéfini, Faustine passe comme une lettre à la poste, plus rapidement même qu'à JFK-Airport. Quand elle pense qu'en d'autres circonstances, et ce jusqu'en 1954, comme des millions d'autres immigrants, elle aurait dû passer par Ellis Island, y rester plusieurs jours, voire plusieurs mois pour peu qu'elle ait été malade, le tout dans une

attente angoissée. Faustine se dit qu'elle a eu bien de la chance de naître en 1956. Les formalités accomplies, la damoiselle part à la découverte de son domaine pour ces 24 prochaines heures. Elle est en train de réaliser que ça va être long. Tout d'abord, il lui faudra repérer un endroit où s'allonger au calme, sans craindre qu'on lui saute dessus et qu'on lui vole ses affaires. Un coin oublié par les flics. Elle n'en voit pas beaucoup de flics, d'ailleurs, il faut croire que l'aéroport est bien sécurisé ; sûr qu'il y a des caméras partout.

Pendant sa balade, Faustine n'a pas assez d'yeux pour tout voir. Dulles est un endroit tout simplement fantastique. Inauguré en novembre 1962 par le président Kennedy, il est encore, en 1981, l'aéroport le plus moderne au monde. Dessiné par un architecte d'origine finlandaise, Eero Saarinen, il sidère Faustine avec ses immenses baies vitrées, sa luminosité, son élégance sobre qui ressort encore mieux la nuit. Pour elle, c'est le plus bel aéroport du monde, et tant pis si elle n'en a pas vu beaucoup. Derrière son chariot, Faustine arpente des kilomètres de couloirs. Certains sont mouillés et parsemés de blocs sur lesquels il est inscrit : « attention sol glissant ». Çà et là des femmes de ménage noires promènent un mop d'un air épuisé. Faustine, qui n'a jamais vu ces étranges serpillières poilues, se dit qu'elles ne font qu'étaler la saleté. À son avis, les panosses européennes sont bien plus efficaces. Elle explore ensuite une dizaine de salles d'attente – et si elle en trouvait une avec des lits ? On peut rêver, non ? –, non. Même déception lors de sa visite aux sous-sols ; circulez y a rien à voir ! Elle estime tout de même que, vu le prix des billets, il devrait y avoir une salle de repos dans chaque aéroport, ne serait-ce que pour les gens en transit.

Sauf que les gens qui passent par Dulles ne sont pas en transit. Ils habitent tous le coin ou à Washington.

Enfin, elle remonte vers les restaurants et les boutiques en localisant les différentes toilettes. À nouveau elle est choquée par la mention, *male* et *female* sur les portes des toilettes. Franchement dans un endroit aussi classieux les WC mériteraient mieux ! Quid du si plébiscité modernisme américain ? Avant que la nuit tombe, la voyageuse prend l'air sur le trottoir, devant la sortie principale, ou l'entrée c'est selon, là où les taxis larguent leurs passagers et en chargent d'autres. Comme il ne fait pas si chaud que ça (nous ne sommes toujours qu'en février) elle retourne bien vite à l'intérieur. Enfin, à proximité des comptoirs de location de voitures, elle finit par trouver une longue banquette, dans un recoin discret. Tout à l'heure c'est là qu'elle dormira. Elle n'ose pas cependant y laisser son barda sans surveillance.

Les prochaines heures, elle les passe dans l'unique pub, à siroter au compte-gouttes : cafés, bières et limonades, tout en regardant la télévision murale, essayant de capter quelques mots. De temps en temps, elle sort quelques minutes se dégourdir les jambes, mais il n'y a pas beaucoup de boutiques, et encore moins de kiosques à journaux. On dirait que Dulles se contente d'être efficace, aux antipodes du souk que représente Roissy ou même Orly dans une moindre mesure. En soirée, pour changer de crèmerie, elle grignote un hamburger au fast-food. Afin de se remettre dans l'ambiance, elle relit *Le Lys de Brooklyn* (de Betty Smith), ce livre qui a marqué son adolescence et auquel elle doit d'être venue ici, en Amérique, la prétendue terre de tous les possibles. Faustine a la tête truffée d'images de cinéma ; elle ne sait absolument pas à quoi s'attendre dans ce pays de

cocagne, ni même ce qu'elle pourrait bien y faire. Elle a cru comprendre en lisant le *Lys* qu'ici, si on travaille assez dur, on ne peut que réussir sa vie. La preuve : même les vendeurs de journaux deviennent millionnaires. Alors pourquoi pas elle ? Va-t-elle ouvrir un restaurant, une boulangerie, un atelier de couturière ? Elle a l'impression qu'il lui suffira de vouloir pour pouvoir. Et, déjà, elle peut deviner la fierté dans les yeux de sa mère, quand elle retournera la voir en Suisse, avec mari et enfants, son rêve américain scintillant sur son compte en banque.

Le temps passe, lentement mais sûrement. Toutes les dix minutes, une voix masculine annonce le départ de la navette pour le centre de Washington, ou encore pour Washington National Airport. *All aboard please !* ordonne la voix grave. Vers 23 heures, ayant épuisé toutes les distractions de l'endroit, Faustine ramasse ses affaires et, après un passage aux lieux d'aisance, histoire de se laver les dents, rejoint son repaire. Partout il y a des fontaines à eau gratuites, encore un truc nouveau, c'est bon à savoir. Il lui reste juste assez d'argent pour manger demain, si elle ne fait pas de folies. La nuit s'étire, constamment entrecoupée d'annonces, sauf entre deux et cinq heures. Néanmoins Faustine réussit à dormir un peu, en pointillés. Réveillée complètement à 6 heures, elle recommence ses déambulations. Ça va être dur de patienter jusqu'à 16 heures. Elle s'achète un café et un donut pour commencer, prendra un hamburger vers midi, quelques biscuits un peu plus tard. Depuis hier, elle ne cesse d'observer les gens. Ici, à Washington, ils ne ressemblent pas à ceux qu'elle a croisés à l'aéroport de New York. Ils n'ont pas ce petit quelque chose de désespéré dans le regard. Faustine sent que les voyageurs qui se posent à Dulles ne sont

pas des pauvres. Ils savent où ils vont, sont attendus et leur mise est relativement soignée. La beauté des noirs, en particulier, impressionne la jeune femme. Hommes ou femmes sont d'une élégance raffinée, vêtus avec un goût parfait. Elle les admire, se promettant de prendre exemple sur eux pour le choix de ses futurs atours.

De fil en aiguille, le temps a passé. *At last,* Maxime se présente à la sortie de la douane. Faustine faisait le pied de grue depuis plus d'une heure. Elle rit et pleure en lui sautant au cou. Quelle connerie que de vouloir vivre dans un aéroport ! Cette fois elle a bien compris ; elle n'en fera rien. De plus, elle aurait pu s'éviter l'épreuve. Persuadée que le trajet en taxi serait trop élevé, elle ne s'est même pas renseignée sur les prix. Or, il ne lui en aurait coûté que cinquante dollars ; exactement la somme qu'elle avait sur elle à l'arrivée.

Welcome to America !

Table des matières